

Moustapha Safouan un homme de parole

Moustapha Safouan un homme de parole



Mme Marianne Brody-Baudin

Table de matières

INTRODUCTION	7
Introduction	9
BIOGRAPHIE	10
Sélection d'œuvres.	32
Le Transfert et le Désir de l'Analyste	34
Chapitre I. L'histoire d'Anna O: une révision.....	36
Chapitre II: Freud et le Transfert.....	39
Chapitre III: Les Théories psychanalytiques	61
Chapitre V: Le transfert selon Lacan.....	73
La parole ou la mort Essai sur la division du sujet	83
La Psychanalyse Science, thérapie et cause	91
Résonances	125
Bibliographie et Répertoire Général de l'Œuvre	148

INTRODUCTION

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en ce cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président de la Fondation du Prix International du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Introduction :

Moustapha Safouan. Un nom, un homme, une figure dont la présence garde une résonance qui traverse le temps - où peuvent se joindre les 20ème et 21ème siècles – et l'espace qui va du monde arabe à l'occident.

Un tel rayonnement tient, bien sûr, à la personnalité de l'homme qui l'incarne et dont nous allons nous attacher à suivre les traits et les réalisations. Mais, il paraît également justifié de dire ici, dès l'orée de notre parcours, qu'il s'est nourri à une source double, vive et véritablement vivifiante tant Moustapha Safouan y a avidement puisé tout au long de sa vie : cette force nutritive est celle que Moustapha Safouan a trouvée chez Sigmund Freud et chez Jacques Lacan. On ne peut écrire sur M. Safouan, sa pensée, son œuvre, sans inscrire dès le départ le point de convergence où se sont rencontrées sa soif de connaissance, de culture, d'humanisme et l'offre nourricière de ces deux grands et puissants esprits.

On va voir à travers sa biographie puis à l'examen détaillé de quelques-unes de ses nombreuses œuvres et des multiples éclats de sa présence dans l'espace culturel contemporain, que c'est une énergie de type solaire qui alimente Moustapha Safouan donnant à sa pensée, une persévérance constante tout au long de son parcours de vie où le travail, l'écriture, la psychanalyse et l'intérêt pour l'humain se trouvent indissolublement entrelacés.

BIOGRAPHIE

Reportons-nous tout d'abord au mois de Mai 1921.

C'est lors de ce printemps là que naît Moustapha Safouan. On est en Egypte, à Alexandrie, où vivent l'entourage qui accueille l'enfant et le couple de ses parents. Nous y reviendrons.

Au même moment, Sigmund Freud vit en Autriche, à Vienne, au cœur de la vieille Europe. Il est un homme déjà un peu âgé : né lui aussi en Mai, en 1886, il vient tout juste d'avoir 65 ans et sa célébrité est internationale. 1921 est l'année où il publie son ouvrage *Psychologie des foules et analyses du Moi*. Il a déjà à son actif une œuvre imposante : inventeur de la psychanalyse, il en a posé les fondations théoriques et techniques et il poursuit sa réflexion sans renoncer jamais à la renouveler ce qui lui vaut pour cela de la remettre sans cesse «sur le métier». Ainsi, il a renoncé à l'hypnose et à la suggestion; il a mesuré la portée du transfert du patient sur l'analyste; il a revu la métapsychologie et mis en lumière le Narcissisme ; il a révisé ses conceptions de l'angoisse et des pulsions, d'amour et de haine; il a d'ores et déjà connu les difficultés de la mise en place d'une Société de Psychanalyse au sein de laquelle disciples et dissidents s'affrontent; il est un homme affecté par les deuils (la mort en 1920 de sa fille Sophie) et les traumatismes mortifères que la première guerre mondiale vient de laisser derrière elle.

Mai 1921, toujours : Jacques Lacan, né le 13 Avril 1901, est un jeune homme qui vient juste de fêter ses 20 ans. En France, à Paris où, étudiant en médecine et psychiatrie, il rencontre la psychose et fréquente les surréalistes, partageant leur passion pour le verbe et la forme. Il ne commencera à être connu que 15 ans plus tard quand, en 1936 –alors qu’il démarre son exercice d’analyste - il présentera lors d’une Communication au Congrès psychanalytique international de Marienbad son concept fondamental du « Stade du miroir ». Bien qu’ayant dû subir ce jour-là de la part d’Ernest Jones, fidèle freudien qui présidait la séance, une interruption de session l’ayant empêché de développer son point de vue original, Lacan le reprendra avec force un peu plus tard, initiant des changements de références importants dans les concepts et dans la pratique même de la psychanalyse.

Devancé, en quelque sorte, par ces deux « aînés » tellement illustres et créatifs à la fois, Moustapha Safouan va mettre une grande énergie intellectuelle non seulement pour nouer avec eux des liens de pensée étroits et solides, mais aussi pour participer au déploiement de leurs découvertes. Sans relâche, comme nous allons le voir.

Retournons-en Egypte, à Alexandrie, le 17 Mai 1921.

Un jeune enfant égyptien :

Alexandrie, comme à chaque retour du printemps, s’allonge sous un soleil déjà chaud et lumineux. Moustapha vient de naître et autour du berceau se trouvent sa mère, gardienne du foyer, et son père, instituteur. Au-delà des murs de la maison, on est dans une cité portuaire au passé prestigieux, ouverte depuis des siècles sur la mer et sur la culture : le Phare, la

célébrissime Bibliothèque de Ptolémée, destinée à rassembler le savoir universel....

Mais, dans ce cadre des merveilles du monde, la ville est comme le pays tout entier placée sous protectorat britannique⁽¹⁾. Les opposants nationalistes se révoltent et le pays est sérieusement agité. Le 25 Mai, à Alexandrie même, plus d'une centaine de manifestants sont tués par les Anglais ; la résolution des nationalistes, hostiles au mandat britannique, en est renforcée. C'est dans ce climat politique de l'après première guerre que le père de Moustapha, qui fait partie des égyptiens cultivés, a fait le choix d'être communiste. Après 1918 et la mise en place du Komintern, il a été chargé de diffuser le communisme. Avec la contribution de beaucoup de juifs, un parti et des syndicats ouvriers ont été créés en Egypte. Le père de Moustapha a été ainsi l'un des premiers fondateurs du mouvement ouvrier. En 1924, l'enfant est témoin de l'arrestation de son père par la police. Se confiant à Philippe Petit au micro de France Culture en 2012⁽²⁾, Moustapha Safouan se souvient d'avoir vu son père « *sur l'escalier de la maison, entouré de quelques hommes* », et d'avoir eu « *le sentiment qu'on lui enlevait son père* ». Comme, de nombreuses années plus tard, il rapportait cela un jour à J. Lacan, il s'entendit répondre par celui-ci sur un ton provocateur : « Alors, vous avez été élevé par les femmes ? ». Or, non, ce ne fut pas le cas : en effet, si la mère et la grand-

-
- (1) L'Egypte a été occupée en 1882 par le Royaume-Uni qui a soutenu le khédivé Tawfiq contre le nationaliste Ahmed Urabi. En 1914, à la suite de la déclaration de guerre contre l'empire ottoman, la Grande-Bretagne a transformé l'Egypte en protectorat. C'est au cours de l'année 1922 que la monarchie sera reconnue par les Britanniques en la personne de Fouad 1er.
 - (2) Entretien avec Moustapha Safouan. A Voix Nue. France Culture. 12 Novembre 2012.

mère surtout ont bien veillé sur le petit garçon, il y eut aussi un oncle et des amis pour l'entourer et grandement contribuer à sa construction personnelle. Malgré l'incarcération de son père qui dura 3 ans, l'enfant, plutôt insouciant, vécut d'une façon facile, heureuse ; d'autant plus, nous dit-il, qu'il grandissait « *sans l'ombre de la sexualité parentale* »⁽¹⁾. On peut rester surpris par une telle déclaration de sa part quand on sait le poids que peut avoir sur le psychisme d'un couple, d'une famille et des enfants, une aussi longue et si difficile séparation; et comment ne pas l'être d'autant plus quand on reconnaît «psychanalytiquement» que le sexuel est toujours là, quoi qu'on fasse! Mais, ce qui est mis en lumière dans son propos, c'est l'impression de liberté et d'amour inconditionnel que M. Safouan reconnaît avoir reçu pendant ses trois premières années.

Il y avait beaucoup de jardins à Alexandrie, le petit garçon s'y rendait souvent, profitant des orchestres, des valse et des autres musiques qu'on y jouait : son oncle les lui faisait découvrir et goûter. Au cours de ses interviews, pas plus que dans ses ouvrages, M. Safouan ne dessine de trace forte de présence maternelle, sauf peut-être celle de sa grand-mère⁽²⁾. A

(1) Interview par Philippe Petit pour France Culture : A voix nue. Novembre 2012

Lors d'une interview par Gérard Khoury, il parle très brièvement de sa mère et la présente comme une femme traditionnelle du monde arabe : « *élevée comme une jeune fille qui dès l'enfance avait appris les travaux de la maison pour se préparer à être une mère de famille (...)* ; *une représentante typique du monde égyptien et arabe ; destinée au foyer.* ». Cela étant, le mouvement féministe était suffisamment actif pour que toutes les femmes à l'époque ne soient pas voilées. C'était le cas de la mère de Moustapha Safouan.

D'autre part, M. Safouan m'a personnellement confié que pendant les années de prison de son père, sa mère était très

quoi est due cette sorte d'effacement ? A une pudeur, sans doute... ou bien à une influence plus forte cherchée/trouvée du côté des hommes, des « pères de substitution » ? Le retour du père, après 3 années d'absence, fut d'ailleurs un peu perturbateur de l'aveu même de son fils qui dût alors s'affronter à une figure d'autorité. Il est intéressant d'entendre M. Safouan évoquer comment très jeune, il « *quitte la maison* »⁽¹⁾ pour jouir de la rue : elle est si animée avec ses nombreux spectacles de cirque, le chatoïement des couleurs, les « boîtes à images » aux révélations fascinantes ! Son envie de suivre les artistes est forte et parfois il la réalise...

Le bain de paroles de l'enfance :

« Si quelqu'un affirmait qu'un mot entendu pendant le jeune âge peut colorer toute l'existence du sujet, je le croirais volontiers ».⁽²⁾

Avec l'âge dit de « raison » et l'entrée en primaire, c'est son père que l'enfant va suivre lorsqu'il n'est pas à l'école. Il l'accompagne dans ses rencontres avec ses collègues, ses amis : les hommes se regroupaient et parlaient, tout imprégnés qu'ils étaient de culture, de littérature arabe simple et réjouissante. Dans leurs conversations, les mots d'esprit fusaient, les rires aussi et la complicité s'installait dans le partage implicite du « double sens » déchiffré. Comme le jour où, à l'école, dans la cour de récréation mordue par un dur soleil, l'un des professeurs ouvrit une ombrelle. Un de ses collègues lui dit : « Donne nous de l'ombre », ce qui pouvait aussi s'entendre comme « Mets nous sur le chemin de

occupée à chercher de l'aide (juridique) et à aménager la vie du prisonnier.

(1) France Culture. A voix nue. Novembre 2012

(2) M. Safouan : *La Psychanalyse, Science, Thérapie, Cause.* Gallimard. Folio Essais. 2012. Page 354

l'égarément, de la folie » (*Dalla*, en arabe). Comme l'assistance riait de bon cœur, le jeune garçon commença à sentir que les paroles disent plus, et parfois tout autre chose que ce qu'elles affichent ; qu'il y a dans les mots des sortes de ressorts magiques qui peuvent ouvrir ou fermer des portes secrètes pour donner accès à des zones insoupçonnées. Enfant, au contact de la « bande » de ces hommes d'esprit, amis de son père dont il buvait littéralement les paroles, il s'imprégna de cette ambiance particulièrement blagueuse, chargée de la « *nokta* » ; il eut la joie de saisir, dans les dialogues spontanés des hommes adultes qu'il fréquentait, le sens caché qu'ils mettaient parfois intentionnellement dans leurs paroles. Ce fut peut-être la première démarche « interprétative » de Moustapha Safouan, suscitée en lui par les mots d'esprit jaillissant au sein de ces compagnies d'hommes. Il y prit un grand et un fréquent plaisir : sans doute d'abord parce qu'il pouvait se sentir admis parmi les « grands » avec la capacité, comme peut en disposer un initié, de comprendre intelligemment leurs discours ; mais c'est aussi parce qu'il découvrait, en ses années de jeunesse, une langue arabe très stimulante et vivante.

Effets et mystères de l'adolescence :

Vint le moment où passant par l'adolescence, il dû bien s'approcher du monde tel qu'il est marqué par la différence des sexes, et donc de celui des femmes et des relations avec elles. Ce monde des femmes ne ressemblait pas exactement à ce que l'on peut aujourd'hui s'imaginer. En effet, les femmes du milieu petit-bourgeois auquel appartenait la famille Safouan étaient libres, non voilées. Déjà depuis quelques temps et au cours de ces années 20 (celles des « années folles » en Europe), certaines femmes égyptiennes avaient accédé à l'Enseignement Supérieur, exercé comme avocates ou participé au mouvement

féministe. Jusqu'où allait cette « liberté » d'alors ? En quoi cela facilitait-il ou non l'accès au féminin des femmes, notamment pour les sujets masculins en général et pour celui auquel nous nous intéressons de près ici, en particulier ? Nous n'en saurons rien, car sur ce qui pourrait concerner ses relations personnelles avec une ou des femmes, Moustapha Safouan reste silencieux. Nous restons avec nos questions : quels furent la place et le rôle des femmes dans le cours de sa vie ? Il nous faut accepter la résistance de cette énigme (qui n'est pas n'importe laquelle, notons-le, quand on sait combien la psychanalyse a tout particulièrement interrogé la sexualité et le féminin ; mais, nous y reviendrons plus loin) à laquelle nous voilà confrontés et nous suivrons donc notre personnage sur les chemins où il a accepté de se révéler plus facilement.

Ce qui nous apparaît, c'est que l'enfant des rues est maintenant « rentré à la maison ». Pour étudier. Dès le début de ses études secondaires et jusqu'au bac, il va bénéficier d'un enseignement de qualité, favorisant tout spécialement l'apprentissage et le maniement des langues. Il est particulièrement bon étudiant en français et en anglais ; il se passionne et apprend l'arabe littéraire qui se distingue de l'arabe familier. Vers 16-17 ans, il complète sa culture littéraire internationale en abordant la lecture de traductions d'auteurs français comme Georges Duhamel, Alphonse Daudet ou Anatole France, ou celles de la littérature anglaise (c'est avec sensualité qu'il découvre *les yeux aux couleurs changeantes* de Tess, l'héroïne du roman de Thomas Hardy !). Ces « jeux » avec la langue que l'on a vu très tôt s'installer dans le plaisir pris au mot d'esprit de l'arabe familier, se poursuivent dans les sphères littéraires, arabes et occidentales. « *C'était la dernière époque des grandes plumes de la langue arabe. On nageait dans la littérature* », a reconnu Moustapha Safouan lors d'une

interview. Dans l'un de ses ouvrages, *La Psychanalyse, Science, Thérapie, Cause*⁽¹⁾, (voir chapitre suivant), il explique combien l'Égypte qu'il a connue dans sa jeunesse était passionnée par la littérature arabe ; cela avait d'ailleurs une portée politique : celle de la lutte contre les anglais occupants. Les hommes, même ceux qui n'étaient pas érudits, excellaient dans l'art de la langue qu'elle soit ou non poétique et les échanges étaient truffés de citations et de bons mots. Les dialogues, l'ambiance même étaient empreints, selon lui, d'« asalzorafa » , vocable difficile à traduire qui cumule malicieusement les deux sens de « lettré » et de « lutin » !

Deux grands poètes de l'arabe moderne, Ahmad Shawhi et Hafez Ibrahim ainsi que le Professeur Sheik El-Bishi, enseignant d'Alazhar, la plus grande Université d'études islamiques du monde arabe, donnaient le ton⁽²⁾. Dans sa propre famille et dans l'entourage amical de son père, cet état d'esprit

(1) M. Safouan : op cit. Page 353.

(2) M. Safouan : op cit. Page 353. M. Safouan nous livre, dans ce passage de l'ouvrage, le récit d'un de ces moments inoubliés et savoureux d'humour partagé. Il met en scène un autre professeur d'Alazhar et collègue d'El-Bishi. « Il était venu dans une de ces soirées pour voir ce qui s'y passait. Ne résistant pas à la curiosité, il avait demandé le sens des lettres inscrites sur la bouteille de cognac dont se servaient les autres : x.o. Le lecteur ne sait peut-être pas que certaines sourates du Coran commencent par de telles suites de lettres, comme « I.m.n. », etc. Ces lettres n'ont aucun sens, mais elles n'ont pas manqué d'user la virtuosité de tous les interprètes pour leur en trouver un. Comme il n'y a de meilleure explication que celle qui rapproche l'inconnu du connu, El-Bishi n'a donc rien trouvé de mieux, pour satisfaire la curiosité de son pieux collègue, que de renvoyer à ces suites de lettres coraniques. Une telle comparaison avait un petit côté blasphématoire : c'était un peu comme si El-Bishi avait versé le cognac sur le Coran. Mais le plaisir que les gens prenaient au bon mot était tel, à l'époque, qu'ils pardonnaient de bon gré l'irrévérence et jusqu'au blasphème. »

insolent régnait également. Les jeux de mots étaient le sel de la société égyptienne des années 20-35.

Intérêt pour les mots, plaisir d'en jouer, désir de traduire sont là déjà, précocement et profondément ancrés chez celui qui va devenir psychanalyste et traducteur.

Sa fin d'adolescence en est marquée : quand il commence à gagner quelque argent, c'est comme traducteur, justement.

Et puis, délaissant un temps les salles d'études, on va le rencontrer plutôt dans les bars de la ville.

Mais, la deuxième guerre mondiale s'approche et vient embraser le continent africain comme d'autres : il y a d'après enjeux dans les discussions entre les tenants de la démocratie et ceux qui soutiennent qu'Hitler serait un libérateur qui débarrasserait le pays des occupants anglais. Alexandrie va connaître les bombardements, la mort, la destruction. Les lendemains sont inquiétants, incertains...

Pour Moustapha Safouan, c'est pourtant l'âge des choix : études, carrière... Que faire ? Où ? Comment ? Vers qui, vers quoi aller ?

L'heure des rencontres décisives et des engagements :

Il se décide pour des études de philosophie qui lui permettent de rester à Alexandrie : il entre à l'Université. Là, il fait trois rencontres, de ces rencontres fortes qui peuvent infléchir un parcours de vie : celle du Professeur Yossef Karam, celle du Docteur Afifi et celle surtout, car plus déterminante encore pour la suite, du Docteur Mustapha Ziwar. Du premier, qui vient de l'Université jésuite de Paris et qui enseigne comme un tenant absolu des positions philosophiques d'Aristote et de Saint-Thomas, il entendra que le langage ne fait pas l'être alors qu'il est précisément fait pour le dire⁽¹⁾. Le Docteur Afifi,

(1) Op cit p 355

«Cambridge man accompli», va par la qualité de son enseignement l'inciter à penser poursuivre des études en logique formelle.

C'est le troisième de ces trois professeurs qui va avoir une influence décisive sur l'étudiant.

Moustapha Ziwar est une grande figure de la psychanalyse telle qu'elle a pu « s'implanter » en Egypte. Reprenant à son compte la tradition familiale, il est devenu médecin comme son père et s'est orienté vers la philosophie et la psychiatrie. C'est à Paris qu'il a fait ses études et c'est là qu'il a reçu un enseignement de psychanalyse.⁽¹⁾ Il s'est lui-même engagé dans une analyse à Paris, avec René Laforgue⁽²⁾. C'est donc lui qui,

-
- (1) Ce sera au cours des années 1950 que le Dr Ziwar deviendra le premier psychanalyste égyptien. Il sera dûment reconnu par ses pairs puisqu'il comptera parmi les membres de l'International Psychoanalytic Association (IPA). Sa fille, Nervine Ziwar, a poursuivi dans cette voie. Courageusement, car les conditions politiques et sociétales ne sont guère favorables au développement de la psychanalyse. A l'occasion de l'arrestation en Syrie en Septembre 2011 de la psychanalyste Nafah Rached, inculpée pour « activités susceptibles d'entraîner une déstabilisation de l'Etat » puis incarcérée à la prison pour femme de Damas pendant plusieurs mois, Nervine Ziwar a joint sa voix à celles d'autres psychanalystes du monde entier pour dire que « *Pour être psychanalyste dans le monde arabe, il faut savoir se battre, car on est attaqué sans cesse. Le premier obstacle, c'est l'ignorance, les préjugés des gens. Parce que Freud était juif et surtout parce qu'il était athée, la psychanalyse est regardée avec beaucoup de méfiance. L'autre problème tient à la présence des psychiatres, qui ne jurent que par les médicaments et se répandent dans les médias contre les postulats psychanalytiques, affirmant que leur véracité scientifique n'a jamais été prouvée* ». Interview parue dans le journal Le Monde. 15 Septembre 2011.
- (2) René Laforgue fut le véritable fondateur de la psychanalyse en France : formant un groupe avec René Allendy et Edouard Pichon, il devint membre puis Président de la Société

le premier, va faire connaître Freud à Moustapha Safouan, qui a maintenant 24 ans, et en l'ouvrant à la psychanalyse, le faire entrer d'une certaine façon dans la généalogie de la « famille analytique », comme nous allons le voir.

Ziwar impressionne l'étudiant par ses connaissances et par son style pédagogique: *«Son livre favori était «Psychopathologie de la vie quotidienne», qu'il commentait tout en essayant de nous donner des exemples en arabe, plus ou moins comparables à ceux de Freud. L'un d'entre eux m'a marqué. Il concernait une jeune femme qui ne trouvait plus le nom du pays où elle avait passé sa lune de miel, au moment où elle voulait en parler. Ce pays était la Bosnie, vocable où une oreille arabo-égyptienne entendrait l'invitation à une bise. Il y avait de quoi rester bouche bée devant les équivoques du langage. Et, eu égard aux responsabilités aristotéliennes du langage, on se demandait si notre arabe était fait pour dire l'être ou pour en rire.»*⁽¹⁾

M. Ziwar incite tout d'abord son étudiant à partir préparer une Thèse de doctorat à l'étranger.

Mais, entre les autres conseils –ceux que lui donne le Docteur Afifi - et ses intérêts personnels pour le langage et la psychopathologie de la vie quotidienne, Moustapha est hésitant. De plus, un autre choix se pose encore à lui : où aller ? Cambridge ou Paris ? Cambridge (ce serait le souhait d'Afifi qui l'a préparé à suivre cette voie) et son offre prestigieuse, voire « luxueuse », avec l'assurance d'un enseignement strict, très encadré, à la fois « sélect » et sérieux. Ou bien la Sorbonne et la vie parisienne?

Psychanalytique de Paris (SPP), en 1926. Il fut, entre autres, l'analyste de Françoise Dolto.

(1) Op cit. Page 355

De fait, le choix va être imposé par les événements et la situation politique et sociale de l'Europe qui sort juste de la deuxième guerre mondiale. A Cambridge, on n'accepte plus d'autres candidatures que celles des jeunes revenus des combats. C'est donc la Sorbonne qui attend Moustapha Safouan. Il a le sentiment de « trahir » l'un de ses professeurs... mais il part pour Paris.

Une traversée qui mène... à être *traversé* soi-même.

1945-46. M. Safouan prend le bateau qui, en traversant la Méditerranée, le conduit vers un destin qui va le « traverser » à son tour puisqu'il se dirige sans vraiment le savoir alors vers les rives et les « voyages » internes de la psychanalyse.

Débarqué sur le sol français, il « monte » jusqu'à Paris et découvre une réalité nouvelle aux multiples aspects : climatiques, sociaux, universitaires, affectifs...

Tout d'abord, il va lui falloir reprendre son cursus universitaire au niveau Licence selon la recommandation de l'attaché culturel d'Égypte rencontré à Paris. Et puis, il voit de près ce qu'est alors La Sorbonne : très peu d'étudiants dans son domaine, de très bons professeurs (cours de Lecène, Jean Val, Poirier ; plus tard, de Lagache, Merleau-Ponty, Bachelard...) et une quasi-absence de suivi pédagogique. Autrement dit : il est livré à lui-même, sans référent. Il a de plus en plus de mal à organiser ses journées de travail ; il ne fait « rien ». Son état psychique commence à s'enliser dans l'ataraxie⁽¹⁾, c'est à dire dans l'absence de toute passion, dans une indifférence émotionnelle qui permet de ne pas être troublé ni dérangé par quoi que ce soit mais qui implique aussi l'absence de désir. Le

(1) Interview de M. Safouan par Philippe Petit. France Culture. A voix nue. 14 Novembre 2012

Docteur Ziwar est justement à Paris, installé à l'Hôtel Lutétia. M. Safouan obtient de lui le nom et l'adresse d'un analyste déjà célèbre, Sacha Nacht, lequel le dirige vers un confrère : Marc Schlumberger. Sacha Nacht a, sans doute, rapidement compris à quel type d'analyste il conviendrait d'adresser cet étudiant égyptien, un peu égaré mais fort cultivé, tellement animé par le plaisir de penser et tellement enclin à faire feu de tout bois avec le langage.

A partir de Mars-Avril 1946, la vie de Moustapha Safouan engage son tournant radical puisqu'elle va se lier, s'intriquer, intimement et indissolublement à la psychanalyse.

Marc Schlumberger était un analyste pour qui l'analyse idéale aurait pu se dérouler sans autre intervention de l'analyste que celle de l'énoncé de « la règle fondamentale »⁽¹⁾. Il fut l'analyste de psychanalystes dont certains deviendraient célèbres, par la richesse de leur pensée et les innovations qu'ils sauront apporter dans la prise en charge des patients, comme par exemple Pierre Marty (fondateur de l'Institut de Psychosomatique, à la Poterne des Peupliers à Paris), Evelyne Kestemberg ou encore Conrad Stein⁽²⁾. Tous ceux-là ont témoigné de la qualité des silences de Ziwar pendant les séances, tempérés par l'intérêt qu'il accordait aux rêves qu'il ne pouvait s'empêcher d'interpréter !

Moustapha Safouan lui, a trouvé en Marc Schlumberger un analyste travaillant (écoutant, devrait-on dire) comme un

(1) On en donnera plus loin une définition dans la rubrique *Quelques mots de la Psychanalyse*.

(2) Evelyne Kestemberg sera co-fondatrice avec Jean son mari du fameux Centre de Psychanalyse et de psychothérapie à Paris dans le 13ème arrondissement. Conrad Stein aura, entre autres, une activité de psychanalyste réputé, théorisant et dialoguant avec J. Lacan.

linguiste, « *plus philologue que psychologue* », ce qui a été tout à fait à sa convenance, nous avoue-t-il⁽¹⁾ (et ce qui n'est pas pour nous surprendre !). Autrement dit, le courant est passé entre l'analysant, dont le goût pour la linguistique n'est pas caché, et l'analyste qui s'attache à rechercher dans le discours du patient son origine la plus profonde et la plus radicale *possible*, par une approche critique et comparative des éléments de son langage. On en a des échos dans *Lacanian*, l'un des ouvrages publiés par M. Safouan : « *Il savait relever une équivoque, expliciter une ambigüité, interpellier un double-sens, suspendre une certitude et ses interprétations des rêves constituait à les lire comme des rébus.*⁽²⁾ *Je me rappelle de sa surprise lorsque je lui rapportai un rêve qui n'était qu'une image calquée sur une locution courante dont j'ignorais l'existence. L'un des rêves consistait dans l'image d'un poil dans la paume de la main, ce qui avait d'autant plus de piquant que l'une des raisons qui m'avait conduit à l'analyse était une paresse confinant au péché. Par ailleurs, il savait vous faire sentir avec un tact extrême que ce n'était pas à lui que vous vous adressiez « transférentiellement ». Il vous accueillait comme on accueille quelqu'un qu'on attend, sans manquer de la fermeté parfois nécessaire pour refuser telle ou telle demande, comme il advient presque toujours dans toute analyse* ». ⁽³⁾

Cette « tranche » d'analyse personnelle allait durer 3 années environ. Elle se « termina » (peut-on le dire ainsi plutôt que comme « elle se finit » ? La question reste toujours ouverte de

(1) M. Safouan: *Lacanian*. Tome 1 Fayard 2001.

(2) Cette conception a toujours été celle de Freud, telle qu'il l'a énoncée dès *l'Interprétation des Rêves* (1900) jusqu'aux *Nouvelles Conférences* (1932).

(3) M. Safouan: Introduction in *Lacanian*. Tome 1. Fayard 2001.

savoir quand on peut dire qu'une analyse est « finie » ; Nous retrouverons cette problématique essentielle de la psychanalyse, plus loin, à travers l'œuvre écrite de Moustapha Safouan) sur une question que posa M. Safouan sur le devenir du Père à la fin de l'analyse, à laquelle Schlumberger répondit par un: «Il s'évanouit!», ce qui parut être une métaphore bien énigmatique à l'analysant. C'est alors que M. Safouan comprit que: « *Bref, pour aller plus loin, je devais m'y prendre autrement* ». Pour obtenir une réponse à une telle question, il lui faudrait devenir lui-même analyste !

A parcourir la biographie d'un analyste (peut-être davantage que s'il s'agissait de tout autre type d'homme), on aborde bien des points-clés et points d'interrogation que la psychanalyse a mis elle-même au cœur de ses propres théories: relation de transfert, désir de l'analyste, fin de l'analyse.... L'étape que nous décrivons ici, qui est celle d'une maturation à laquelle est parvenu M. Safouan, nous donne l'occasion de saisir ces questions dans le vif du sujet.

Ainsi: la question posée par M. Safouan à Schlumberger, n'était-elle pas, une provocation - sur le mode de la rivalité- au moment de « quitter » son divan? En se projetant comme analyste lui-même, M. Safouan trouvait-il sa façon de «tuer» le père, en prenant sa place? Quant au supposé « évanouissement » allégué dans la réponse, d'autre part, n'était-il pas, venant de l'analyste, une façon de s'effacer lui-même, de se laisser « tuer »? Autrement dit, on trouve là quelques- uns des questionnements qui font partie des fondamentaux de la psychanalyse: qu'en est-il des mouvements d'identification à l'analyste ? Qu'en est-il de la rivalité et des mouvements d'« amour » entre analysant et analyste? Ce sont autant de thèmes sur lesquels M. Safouan (à la suite de Freud et

de Lacan) réfléchira et accordera une large place dans ses propres œuvres.

Si une chose était sûre - et il a continué de l'affirmer sans jamais se renier - c'était que ce travail lui avait été nécessaire et qu'il devait, de toute la force de son désir, lui donner une suite: celle d'une analyse « didactique » (analyse qui permet à un analysant de devenir à son tour analyste, via un enseignement auprès d'un « pair » plus avancé et reconnu par la société analytique) et de cures supervisées par un contrôleur.

Moustapha Safouan n'a pas attendu la fin de son analyse pour contacter la Société de Psychanalyse. Au cours de la deuxième année, il a fait acte de candidature à la formation. Il a vite été accepté et commencé à fréquenter la Société de Psychanalyse. Il y voit un jour Lacan discutant avec Nacht. Déterminé à s'engager encore plus loin dans son parcours de formation analytique, il est allé chercher en Jacques Lacan ce « contrôleur » auquel il rapporterait son propre travail d'analyste débutant pour le soumettre, sinon à l'évaluation à proprement parler, mais à la discussion. Son analyse l'avait « *bien préparé à recevoir l'enseignement de Jacques Lacan* ⁽¹⁾»: pour ce travail, pour cette nouvelle traversée, il fit le choix de cet analyste-là qui commençait à faire parler de lui dans le milieu analytique et dont il avait lu un article déjà fameux, paru en 1938, *Les Complexes familiaux*, dans lequel il avait notamment particulièrement apprécié que Lacan « mette l'accent sur la fonction « normativante » du père. »

Entrée dans l'aire/ère Lacan.

Tout était donc réuni à la fin de 1949 pour que le premier contrôle avec Jacques Lacan, qui dura jusqu'en 1953, ouvre

(1) Ibid.

l'ère et l'aire Lacan, inscrivant ensemble désormais Safouan et Lacan dans les deux dimensions du temps et de l'espace... et bien sûr, celle –troisième- de l'Inconscient.

Moustapha Safouan a alors 28 ans.

S'il s'est nourri des apports affectifs, linguistiques et culturels des maîtres de son enfance et de sa jeunesse, il va désormais se tourner vers ces autres aînés dont nous avons évoqué les figures illustres en commençant, Freud et Lacan.

Si on reprend la mise en perspective par laquelle nous avons entamé notre histoire, on constate qu'il y a maintenant 10 ans que Freud est mort, cédant à son carcinome de la mâchoire, laissant une œuvre immense qui déjà se poursuit à travers ses continuateurs, plus ou moins fidèles à ses vues et tous prêts à réensemencer le champ immense qu'il a labouré et bien sûr les quelques friches qu'il a laissées. Jacques Lacan, lui, s'approche de la cinquantaine. Sa communication écourtée de Marienbad sur le Stade du miroir, il l'a reprise et en a fait son article alors le plus célèbre⁽¹⁾ ; c'est devenu « L'histoire de Lacan » comme Lacan l'ironisait lui-même en 1946, et comme le souligne Paul-Laurent Assoun: « Il fallait faire le ménage de ce côté-là pour mettre à jour la structure en miroir du moi et démonter le « mirage » du « moi autonome »⁽²⁾.

Le contrôle met M. Safouan en face d'un Maître, comme il l'appellera tout en reconnaissant qu'il n'en fut pas un, du moins pas au sens classique, car Lacan l'écoute parler du cas d'analyse en cours mais il ne lui dit jamais « il faut » faire ou dire ceci ou cela ; par exemple, Lacan ne dit pas au collègue

(1) J. Lacan: *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du «je» telle qu'elle nous est révélée par l'expérience analytique.* Contribution au Congrès International de Zürich. 1949

(2) P-L Assoun : *Lacan.* Que sais-je ? PUF. N° 3660. Page 31

débutant qu'il supervise: « Avez-vous interprété le retard de votre analysant? ». Il ne cherche pas à démontrer, scolairement, quelque chose que lui saurait d'avance.

A partir de 1951, Moustapha Safouan se rendra au Séminaire que J. Lacan a ouvert dans son salon, 5 Rue de Lille, avant de le suivre de 1953 à 1963 à l'Hôpital Sainte-Anne dans le Service de Jean Delay. Il rend compte de ce Séminaire dans plusieurs de ses livres et nous en verrons quelques aspects un peu plus loin. M. Safouan envisage de proposer sa candidature au titre de membre associé à la Société Française de psychanalyse qui vient d'être fondée. Il commence à rédiger le mémoire qu'il lui faudra faire valider. Il a choisi « la nausée » pour thème de ce travail, titre qui bien sûr évoque la philosophie sartrienne et la difficile « présence au monde » de l'être humain fait de langage(s) et de désir(s).

Destiné en principe à enseigner en Egypte, M. Safouan a quitté la France en 1954: il est entré à l'Université pour y assurer un enseignement de psychologie, mis en place par M. Ziwar. Une fois encore, les désordres politiques vont venir déjouer ses plans et rebattre les cartes. C'est le moment de la dictature de Nasser ; de nouveau, les affaires politiques troublent gravement l'ordre public; des grévistes sont pendus. Moustapha Safouan est mis dans l'impossibilité de sortir du pays. Piégé, il va devoir rester là et travailler à l'Université pendant 5 ans, avant de pouvoir de nouveau bénéficier d'un visa.

Dans ce moment difficile et frustrant, il va garder- en dehors de l'enseignement- une activité « sublimatoire » d'une grande envergure: ayant renoncé à traduire le *Discours de Rome* de Lacan dont il n'aimait pas le style formel, il s'attelle à rien moins qu'à la traduction en arabe de *l'Interprétation des Rêves* de Freud !

C'est seulement en 1958 qu'il peut donc de nouveau venir en France et reprendre sa fréquentation du Séminaire de Lacan: « Le Désir et son interprétation ». Arrivé en cours d'année, ce Séminaire le surprend, le prend de court. Lacan lui propose un autre type de contrôle: un contrôle théorique, cette fois. Il est vrai que pendant les 5 ans de son absence, même s'il a régulièrement tenu à rester au courant de ce qui se passait, et qu'il a fait de nombreuses lectures, M. Safouan n'a pas été là après que, en 1953, Lacan se soit directement affronté à ses collègues de la SPP, allant jusqu'à la sécession en raison de profondes divergences entre lui et la SPP autour de la question de la formation des analystes et sur la durée des séances. Quand M. Safouan reprend pied dans le courant lacanien, la pensée et les positions lacaniennes ont évolué et se sont même radicalisées bien qu'elles conservent leur évolutivité. Tout un vocabulaire, *inouï* jusque-là, poursuivant sa germination, s'est chargé de traduire des concepts nouveaux qui ont remanié, voire bouleversé, ceux classiques si l'on peut dire, anciens en tout cas, de Freud.

Deux points d'aboutissement: M. Safouan, Psychanalyste et Traducteur

Nous arrivons au point où la vie et l'œuvre de Moustapha Safouan se rencontrent et se mêlent. Nous l'avons suivi jusqu'au point où il est devenu psychanalyste. Arrivé à ce choix par ce qui a précédé dans son histoire, il est maintenant reconnu comme tel au sein du monde psychanalytique. Quelles qu'aient pu être les conditions de son avancée, elle paraît avoir été très assumée, et comme venue en assez droite ligne d'un terreau culturel qui a stimulé et répondu tout à la fois à sa curiosité d'enfant et à son ouverture d'esprit d'homme jeune.

Il a franchi les étapes de sa formation et nous les avons suivies. Avec, avant toute chose, le plaisir de la langue pour guide, il va désormais, à son tour, agir et vivre avec la psychanalyse.

Mais, il ne faudrait pas négliger cependant une autre part importante de son travail et de ses apports culturels ; elle est liée, elle aussi, à son intérêt pour le langage et les langues: Moustapha Safouan s'est en effet illustré aussi comme traducteur.

Nous évoquons un peu plus haut sa traduction de Freud en arabe, lors du séjour forcé en Egypte. Il faut ajouter à la reconnaissance de la valeur essentielle de ce travail (qui a été de mettre à la portée non seulement de tous les étudiants en psychologie du monde arabe, mais aussi de tous ceux qui dans ce monde avaient la curiosité de connaître ces étrangers radicaux qu'étaient Freud et les rêves tels qu'il pouvait en analyser le matériel), un autre mérite à Safouan en tant que traducteur. En effet, si Moustapha Safouan maniait fort bien l'arabe - familier et littéraire- le français et l'anglais, il n'en allait pas de même pour l'allemand. Ecoutons-le se confier au psychanalyste Michel Plon et à la critique Thiphaine Samoyault⁽¹⁾ sur les conditions de la réalisation de ce travail ambitieux qu'il a soutenu jusqu'au bout, grâce à des techniques astucieuses et à une énergie psychique particulièrement forte et souple: « *Hilde Zalosche, historienne yougoslave, spécialiste d'art chrétien en Egypte, qui avait fait des études à Vienne et était allée voir Freud, m'a beaucoup aidé pour la langue allemande. Grâce à elle, j'ai compris un*

(1) Grand Entretien avec Moustapha Safouan. Michel Plon et Thiphaine Samoyault. *En attendant Nadeau*. Journal en ligne du Club-Médiapart. 9 Mars 2017.

rythme, celui de l'allemand qui coule de source. J'ai commencé à traduire en voulant atteindre la même fluidité en arabe. Pour cela, je testais, dans le salon que tenait mon père, les histoires que racontait Freud, exposant par exemple l'histoire de l'homme qui vous donne des bouteilles et qui vous empoisonne avec, et si je voyais rire les amis de mon père disant « c'est exactement comme chez nous ! », alors je savais que j'avais atteint mon but». Il poursuit et aborde la complexité de l'exercice de traduction des termes psychanalytiques dans une langue qui lui est à ce point étrangère, dans tous les sens du mot: « (...) Tout était une question de ton car chaque histoire a son ton dans l'Interprétation des rêves. Il y a beaucoup d'éléments concrets sur lesquels s'appuyer. La seule difficulté, ce fut pour traduire le terme « identification »: il a fallu inventer le mot en arabe. Depuis la traduction de ce livre, beaucoup de psychologues ont entrepris de faire un vocabulaire arabe de psychanalyse. Mais moi, lorsque je traduisais, il n'y avait rien. Le mot « conscience » n'existe pas en arabe, pas plus, dès lors qu'« inconscient ». On a utilisé un mot qui veut plutôt dire « sentiment ». Ma solution fut de faire des notes expliquant les termes qui n'existaient pas en arabe. Mais c'est surtout ces deux mots-là qui manquaient, et toute la gamme des termes forgés autour de « conscience »: conscience de soi, inconscient... A la vérité, le mot même de sujet n'existe pas en arabe. Sauf pour une analyse grammaticale, mais on utilise un mot qui veut dire « le premier de la phrase ». Le « premier » n'est pas le « sujet ». J'ai pris le mot qui veut dire « un tel » ou « le même ». »

Moustapha Safouan a également réalisé la traduction en arabe vernaculaire égyptien du *Discours de la servitude volontaire* d'Estienne de La Boétie, et celle de l'œuvre de Shakespeare: *Othello*. « Je voulais traduire *Othello*, dit-il, dans

une langue vulgaire pour donner la preuve qu'on peut faire une littérature dans cette langue-là, qu'elle n'est pas faite que pour injurier les voisins ! »⁽¹⁾.

Le choix de cette œuvre par M. Safouan nous replace - via les thèmes de la jalousie et de la place de la femme si magistralement mis en scène dans la pièce - devant le mystère du sexuel et du féminin que nous avons déjà noté à quelques reprises en suivant la biographie, la formation et le parcours scientifique de Moustapha Safouan.

Nous allons soutenir ce questionnement et d'autres encore, car le psychanalyste, le penseur, c'est aussi dans ses œuvres qu'il se révèle.

C'est donc maintenant sur ses propres ouvrages que nous allons nous arrêter, afin de cerner, autant qu'il nous sera possible, l'étendue et le détail de sa réflexion.

(1) Grand Entretien avec Moustapha Safouan. Michel Plon et Thiphaine Samoyault. *En attendant Nadeau*. Journal en ligne du Club-Médiapart. 9 Mars 2017.

Sélection d'œuvres.

La sélection des œuvres que nous présentons suit la chronologie des publications. Ceci va à la fois permettre de rencontrer les valeurs personnelles de Moustafa Safouan et de suivre l'évolution de ses intérêts et de ses références.

Avec les dispositions personnelles et la solide formation dont on a vu précédemment comment et combien il en est porteur, il n'est pas étonnant maintenant qu'on aborde ses productions scientifiques de voir M. Safouan comme l'entrepreneur d'un travail de longue haleine, impliqué dans des études extrêmement rigoureuses de concepts psychanalytiques. Son souci est constant, ce faisant, de faire *passer* les messages et, on va le voir, non seulement d'élucider mais aussi de mettre en dialectique les diverses théories rencontrées sur son parcours.

Freud et Lacan sont les premiers et grands inspirateurs de ces travaux, mais on va constater que d'autres courants psychanalytiques sont eux aussi aux sources de sa réflexion qui, toujours perspicace et vive, va en rebondissant sur plusieurs rives.

La métaphore aquatique que nous empruntons ici est largement inspirée par Moustapha Safouan et son style d'écriture: d'un torrent, il a la fougue quand il dévale les pentes d'une pensée drue et pleine d'écueils ; d'une eau sage recouvrant des profondeurs obscures, il a la sérénité quand il ouvre largement à la lumière tels ou tels paysages et reflets de pensées. D'un flot aux multiples ressacs, il a la force érosive, quand il reprend et fouille les plages des théories qu'il visite jusque dans leurs moindres détails.

Nombreux sont les psychanalystes (dits) lacaniens qui, au moment de prendre la plume, la trempent abondamment non seulement dans le vocabulaire mais aussi dans les tournures de phrases de leur Maître, Jacques Lacan, nous livrant ainsi des

«sommés» (livres, revues ou articles) souvent très savamment écrites mais aux expressions contraintes.

Moustapha Safouan a très bien compris qu'on ne répète pas le «style lacan». Qu'il est possible, souhaitable même, de rester très inspiré et très proche de celui chez qui a jailli une riche pensée, originale et subversive, sans pour autant le suivre dans ses effets séducteurs, pas plus qu'en imiter les excès de langage. M. Safouan, dont les écrits n'échappent pas toujours à l'hermétisme de certaines conceptions lacaniennes, n'a pas adopté pour autant le gongorisme⁽¹⁾ fameux de Lacan.

La bibliographie de M. Safouan est dense, riche ; on la trouvera plus loin et les dates des différentes publications apporteront la preuve d'une production de pensée intense, se poursuivant à travers des décennies jusqu'à nos jours les plus récents. Sélectionner dans un matériel d'un tel volume et d'une telle qualité s'est avéré difficile. De surcroît, comme toujours, faire un choix est susceptible d'amener au doute celui qui l'opère et aux critiques ceux qui peuvent le contester. Nous avons donc pris le *risque* de (ne) présenter, en détails, successivement (que) 3 de ses textes :

- *Le Transfert et le désir de l'Analyste*. Publié en 1988.
- *La Parole ou la Mort*. Texte de 1993, publié dans une 2^{ème} version en 2010.
- *La Psychanalyse, Science, Cause, Thérapie*. 2017.

Notre propos ici ne sera pas de discuter ni les sources, ni les avis de leur auteur. Mais bien plutôt de suivre un homme, un analyste, aux prises, comme nous pouvons l'être aussi, avec des interrogations et des recherches jamais fermées ni encore éteintes.

(1) Le gongorisme est un style calqué sur le modèle du poète espagnol du XVII^{ème} siècle, Luis de Gongora, qui tel un « précieux », s'exprimait avec emphase, amphigourisme et parfois néologisme, visant à garder un certain hermétisme que seuls des initiés pouvaient apprécier.

Le Transfert et le Désir de l'Analyste⁽¹⁾

Dès l'**Introduction**, M. Safouan nous présente son ouvrage comme une longue réflexion sur les errances et les avancées, tant de la théorie que de la pratique, de la psychanalyse autour d'un point de butée unanimement reconnu: le transfert.

Qu'est-ce que le transfert? Qu'en est-il de celui de l'analysant? De celui de l'analyste? Peut-on, et pourquoi, parler de *contre-transfert* pour désigner le fonctionnement psychique de l'analyste dans sa relation à l'analysant? Quelles conséquences cela amène-t-il pour la formation des analystes?

« L'analyse didactique constitue-t-elle une garantie contre la non-inférence du désir de l'analyste dans les analyses qu'il prend en charge? (...) Le réel par lequel l'analyste est concerné, qu'il l'appelle réminiscence, trauma, fantasme ou comme on voudra, serait-il suspendu à sa prétention que ce qu'il dit, lui, est vrai? En quoi cette prétention se distingue-t-elle d'un désir de convaincre? Bref, en quoi la psychanalyse se différencie-t-elle alors de la suggestion? »⁽²⁾.

Nous invitant à chercher la réponse adéquate, M. Safouan nous propose de le suivre dans une longue exploration aux allures d'une véritable enquête⁽³⁾ où vont être examinés tour à

(1) M. Safouan: *Le Transfert et le Désir de l'analyste*. Le Seuil. 1988.

(2) M. Safouan : Ibid. pp 8- 9.

(3) M. Safouan semble avoir conscience de ce parti pris. Comme quand, se prenant lui-même sur le fait, il précise au lecteur (c'est

tour, et toujours avec une grande acuité, les arguments qui ont été présentés dans diverses écoles de psychanalyse (et par les figures qui s'y sont illustrées) à ces questions fondamentales, présentes aux différents stades de l'évolution théorique et pratique de l'analyse.

L'ouvrage est découpé en 5 Chapitres dont l'ensemble s'organise en partant du plus ancien dans l'évolution de la psychanalyse pour aboutir aux conceptions lacaniennes qui les ont profondément remaniées.

On le sait, et il ne s'en cache pas dès l'Introduction: M. Safouan partage les vues « renversantes » de Lacan et c'est à leur mise en valeur qu'il va aboutir à la fin de l'ouvrage. A l'intérieur de chacun des Chapitres, comme on va le découvrir, il nous conduit dans un tracé très structuré qui permet un parcours logique comme peut l'être celui d'une démonstration.

nous qui soulignons): «*Dans une note ajoutée en 1966, Lacan remarque, et nous commençons ainsi à voir notre enquête avancer* » Op cit. P. 145.

Chapitre I. L'histoire d'Anna O: une révision

C'est en faisant d'abord un véritable bond dans le passé de la psychanalyse que M. Safouan s'engage dans la traversée du champ de sa réflexion.

En effet, c'est à 1880, à l'histoire de Joseph Breuer et de sa patiente Bertha Pappenheim (dite Anna O) qu'il retourne. Pour y déceler ce qui au sein de la relation entre Breuer et elle, mais aussi au sein de celle qui unissait Breuer et Freud, a pu contribuer à conceptualiser la notion même de transfert et la prise en compte de ses aléas.

« *Il serait fastidieux – nous dit-il- de s'étendre sur l'histoire de la maladie de Bertha Pappenheim* ». Ce sont les mouvements psychiques en jeu et la façon dont à l'époque on les traitait qui intéressent M. Safouan, pas le détail des contenus de la cure. Or, la catharsis était à la mode, faisait parler dans les salons viennois. Breuer en était marqué, comme d'autres médecins pour qui l'extériorisation des émotions était une méthode thérapeutique censée soulager les patients. Bertha racontait à Breuer, sous hypnose, des histoires romanesques qui rappelaient au médecin le *Livres d'images sans images* d'Andersen connu dans sa propre enfance. Breuer, « *mis à la place du grand Autre* »⁽¹⁾, était ainsi à la fois spectateur et interlocuteur du « théâtre privé » que lui livrait sa patiente laquelle, en racontant l'histoire d'une fille dont le père venait de mourir, faisait appel au regard de sympathie que Breuer

(1) Ibid. page 18.

posait sur elle comme sur une « *brave orpheline à la recherche de quelqu'un à aimer*⁽¹⁾ ».

C'est là que M. Safouan nous offre son point de vue personnel: selon lui, Breuer aurait pu renvoyer à la patiente l'énoncé de son énonciation, autrement dit la placer devant sa parole même. Or, il n'a pas su procéder à la restructuration des rapports de sa patiente à ce qu'elle énonçait. Ajoutons que, selon les règles de la catharsis, il n'avait pas à le faire. Toujours est-il que Bertha Pappenheim connut une apparente amélioration mais n'en resta pas moins, toute sa vie, avec des récriminations infinies visant surtout les médecins. De fait, la guérison ne fut qu'éphémère. Croyant sa patiente guérie, Breuer lui proposa (de nos jours, cela paraît impossible, tellement le passage à l'acte est patent) une sortie au Prater, en compagnie de sa propre fille prénommée... Bertha, comme l'avait été également sa mère à lui. Le commentaire de Safouan est limpide: Bertha, en bonne hystérique, « entend » la demande transgénérationnelle qui lui vient de son analyste. « *Demande ou fantasme de maternité qui lui allait comme des guêtres à un lapin, son désir de maternité n'agissant en elle que comme désir pour l'Autre* » (et pas comme désir personnel). Cet épisode conduisit Bertha à une tentative de suicide.

Freud (avec lequel Breuer entretenait une correspondance) a alors « *saisi qu'un amour de transfert était né dans les plis de la talking therapy* ⁽²⁾ ». Seulement, nous dit M. Safouan, il ne put voir sa propre idéalisation, celle qui le liait, lui aussi, à Breuer. Freud voulut en quelque sorte rassurer son collègue, mis en difficulté. Ce transfert amoureux sur la personne de

(1) Ibid. page 20.

(2) Ibid. Page 20

l'analyste, voire celui de l'analyste sur cette belle hystérique⁽¹⁾, resta perçu comme un obstacle accidentel. Or, l'analyste qui se propose comme *aimable*, se met à la première place. M. Safouan en vient ainsi à considérer, en nouant l'un à l'autre les deux points: l'importance et les qualités requises pour l'analyse de l'analyste d'une part, et la reconnaissance de ce qu'est le transfert, d'autre part. Il affirme d'abord que s'il faut que soit pratiquée l'analyse didactique pour la formation de l'analyste, « *c'est que nous présumons que le futur analyste sera dégagé par-là de se proposer comme aimable. Or, qu'il n'en soit pas toujours ainsi en fait, qu'un désir similaire et symétrique à celui de l'analysant intervienne souvent du côté de l'analyste dans les analyses qu'il dirige, Freud s'en est tôt aperçu. Mais, mû sans doute par le souci d'assurer l'objectivité de l'analyste (condition à ses yeux de la scientificité de la psychanalyse), au lieu d'appeler cette occurrence par son nom – celui de transfert – il l'a baptisée en 1910 « contre-transfert ». Terme qui suggère un accident de parcours qui bloque la marche de l'analyse, mais en principe remédiable chez quelqu'un qu'on suppose analysé* »⁽²⁾.

Restent les questions incontournables: comment se dire analyste? Comment prétendre transmettre la psychanalyse?

(1) M. Safouan conclut à son propos: «*Figure de la grande tentatrice, et comme elle, infertile*».

(2) Op cit: page 21

Chapitre II: Freud et le Transfert

C'est un long chapitre que M. Safouan a consacré à la revue des positions successives prises par S. Freud sur la question du transfert. Il l'a négocié en six étapes, s'appuyant sur des textes fondamentaux qu'il a –à son habitude- scrutés.

Le découpage qu'il a choisi lui donne l'occasion de consacrer 25 pages à la reprise du cas *Dora* ; puis une douzaine de pages à *L'Homme aux rats*. C'est ensuite avec K. Abraham et S. Ferenczi qu'il poursuit, avant de ressaisir plus étroitement le fil d'Ariane des textes freudiens: *Remémorations, répétition, perlaboration, Pour introduire le Narcissisme, Psychologie des foules et Analyse du Moi* puis *l'Abrégé de psychanalyse*, avant de réexaminer pour finir *Analyse sans fin, Analyse avec fin*.

Autant dire que l'audace de Moustapha Safouan se montre ici particulièrement grande ; mais, c'est à la mesure de son ambition ! Ce deuxième Chapitre constituerait à lui seul un ouvrage à l'attention des analystes, qu'ils soient débutants ou déjà assurés. A cet égard, il est absolument « pédagogique », nous révélant une disposition particulière de Safouan à être un passeur, un dialecticien et pas seulement un chantre de Lacan.

On sait que Lacan a voulu faire « retour à Freud ». A sa façon, dans ce chapitre qui vient à la suite du rappel de la situation « inaugurale » Freud/Breuer, Safouan fait lui aussi son retour à Freud.

II 1) Reprise du cas de Dora (pages 23 à39).

C'est habilement que M. Safouan s'engage dans ce qui va être à la fin de l'ouvrage « sa démonstration » que Lacan a mieux que

quiconque traité la question du transfert et du contre-transfert. Habilement, puisqu'il va se servir des arguments de ceux qui n'y sont pas aussi bien parvenus que Lacan, le Maître: à savoir Freud lui-même pour commencer mais également bien d'autres analystes. Ici, au moment de reprendre le cas Dora, c'est en s'appuyant sur un commentaire de Daniel Lagache sur les *Etudes sur l'hystérie* que M. Safouan commente, à son tour, la conception freudienne du transfert. Pour résumer, disons que D. Lagache remarquait dans ce texte de Freud que le transfert y apparaissait comme « connexion fausse », « mésalliance » et que c'est ce que M. Safouan va justement venir interroger. Il reconnaît facilement que: oui, il y a du « faux » dans le transfert, dans la mesure où l'objet met en jeu le désir, « *lequel n'est pas seulement désir de quelque chose, mais vient (...) de ce dont il est désir, c'est-à-dire du désirable et semble être causé par lui comme la perception d'une couleur par cette couleur même* ». Le mécanisme du transfert comme substitution d'un objet « *qu'on peut dire quelconque (puisque cet objet peut être n'importe quel analyste) à la place d'un autre autorise une toute autre conclusion: à savoir que l'amour est fondamentalement indifférent à l'objet auquel il renvoie. Cet objet, fut-il le premier, ne vaut que pour une autre chose, un autre objet, non spéculaire celui-ci* » ; ce qui amène le sujet en analyse à « *un certain inconnu, qui n'est rien moins que le noyau de son être, se dérobe à tout ce qui, dans l'ordre du connu ou du conscient où chacun se pose en s'opposant, lui permet de se définir comme « étant lui-même* ». M. Safouan remarque le hiatus entre cette conception du transfert par « substitution » de l'objet (de passé qu'il était, au présent vécu dans la situation analytique), et celle où le fantasme est intrinsèquement partie prenante du transfert, et avec lui l'objet du fantasme, c'est à dire l'objet a de Lacan. C'est le cas Dora qui va lui servir pour s'immiscer dans l'espace de ce hiatus afin d'aller y voir de quoi il est fait et

notamment quels rôles ont pu y jouer la résistance et la répétition. Très posément, M. Safouan annonce ainsi les choses: « *A force de ne considérer d'autre antériorité que temporelle ou historique et, partant, faute de thématiser la fonction de l'objet du fantasme comme objet structurellement premier (objet a, comme dira Lacan) qui, déjà, détermine et module les relations du sujet avec les premières figures de sa vie, Freud ne peut que ramener le transfert à la répétition d'une expérience, quelle que soit celle de l'individu ou de l'espèce, ce qui entraîne une impasse concernant la fin de ses analyses* »⁽¹⁾.

Ainsi, Freud n'a pas pensé à « penser lacan », serait-on tenté de dire ! Cela étant, le fait est que l'analyse de Dora a effectivement (et on pourrait dire: gravement) buté sur quelque chose puisqu'elle a pris fin prématurément... Freud a tenté de l'expliquer et ce sont ses explications que M. Safouan vient précisément réexaminer: Freud a mis son échec avec Dora sur le compte de la trop grande importance qu'il a accordée à son premier rêve, négligeant de mettre Dora sur la voie des raisons du transfert sur lui de la personne de M. K. Il a, par ailleurs reconnu a posteriori son propre « *désarroi complet* » faute de n'avoir pas reconnu les attaches homosexuelles de Dora à Mme K.

Tout au long des pages qui suivent, M. Safouan suit d'abord au plus près les mouvements psychiques de Dora, dans ses relations à son père, à Mr K et à Mme K. telles qu'elle les évoque dans son discours ; dans ses rêves aussi dont il discute point par point les interprétations que Freud leur a apportées. Il note, par exemple (page 33) que Freud a fait de la fonction du père une fonction naturelle au lieu de la distinguer comme normative. Quant à Mme K, M. Safouan nouant le cas écrit par Freud aux concepts lacaniens, pense qu'« *elle avait aux yeux de Dora, un autre*

(1) Ibid. p 26.

prestige encore, un autre titre à son amour: elle était la manifestation de ce qui, pour Dora, était en souffrance, à savoir son désir, au sens d'un désir qui puisse répondre en elle au désir de l'Autre. Elle était, si l'on peut dire, l'incarnation mystique de cet inatteignable... ».

M. Safouan avance pas à pas, étape par étape, ne perdant aucune occasion de s'arrêter sur tel ou tel détail qui balise le chemin sur lequel il nous entraîne: c'est maintenant en s'intéressant à une note ajoutée par Freud en 1923 dans le *Post-scriptum sur les transferts*, qu'il parvient à dégager la réponse à la question posée par l'interruption de l'analyse de Dora. Cette note, tardive par rapport à l'époque où Freud menait l'analyse de la jeune femme, vient conforter elle aussi le point de vue « lacanien » que défend Safouan: l'analyse a été interrompue parce qu'il y a eu « *non-reconnaissance de l'ouverture que produit le transfert sur l'objet a, oral en l'occurrence.* ».

C'est sur cette note du *Post-scriptum* que notre auteur souhaite s'arrêter et tout particulièrement sur la question qui est devenue pour Freud: « Que sont les transferts (et non plus le transfert)? ». M. Safouan nous montre comment Freud apporte une réponse en trois points:

- une définition d'abord selon laquelle les transferts sont des éditions des tendances et des fantasmes inconscients, mais qui doivent être « éveillés » amenés progressivement à la conscience à mesure que progresse l'analyse.

- Ils ont pour caractéristique de remplacer ce qui a été vécu dans le passé par ce qui est re-vécu dans le présent des séances. Comme s'il n'y avait qu'un simple « glissement » du passé dans le présent.

- Il y a à cette conception des transferts, une conséquence technique, puisqu'il revient au devoir de l'analyste, non seulement de repérer, mais aussi d'interpréter les transferts, *faute de quoi le*

patient ne serait que trop tenté de fuir l'objet présent (c'est à dire l'analyste) de ses tendances érotiques ou agressives et de mettre un terme prématuré à la cure.

L'analyste pris dans ce mouvement interprétatif-là vise à ce que la prise de conscience ait un effet thérapeutique qui va déjouer ce piège de l'analyse brusquement ou inopinément interrompue. L'exercice est donc périlleux et Freud a mis en garde: l'analyste doit aborder l'interprétation en «*devinant*», «*sans le concours du malade, d'après de légers signes et sans pécher par arbitraire*». Seul dans l'accomplissement de ce travail, l'analyste risque en effet, remarque Safouan, de tomber dans le piège de «*l'arbitraire*», lequel entretient des liens étroits avec la suggestion. Il se doit d'être attentif à l'intonation de la voix, à l'usage de tel ou tel épithète (rappelons-nous de «*la blancheur adorable de la peau*» de Mme K qu'évoquait Dora, par exemple) pour repérer chez l'analysant des traces de fantasme et pas seulement celles d'un trauma réellement produit. Or, Safouan pense que cette théorie des transferts n'est pas tant une théorie fondée sur la sexualité infantile qu'une «*théorie de théoricien*». Il la dénonce donc comme marquée au fer rouge d'un savoir préalable dont serait (ou se croirait) possesseur l'analyste ; il la réfute comme dogmatique. Le refus, par le patient, de telles interprétations serait en effet «*résistance*», mais ayant valeur d'une résistance aux préjugés de l'analyste «*et pour tout dire, à la suggestion*»⁽¹⁾.

Le point de vue critique de M. Safouan le conduit à nous présenter Dora mettant fin prématurément à son analyse avec Freud, pour n'avoir été écoutée par Freud que du point où il était pris lui-même par ses propres «*dogmes*».

Nous, lecteurs de Safouan, serions prêts à lui demander: est-ce à dire que Freud aurait été «*résistant*» à son tour?

(1) Op cit ; page 39.

II 2) Résistance et « Homme aux rats »

C'est justement à partir de la résistance que M. Safouan poursuit sa démonstration et l'analyse d'Ernest Lehrs - l'homme aux rats- va lui donner l'occasion de revisiter les interprétations du transfert avec lesquelles Freud travaillait.

L'homme aux rats: c'est un souvenir rapporté au cours de sa 2^{ème} séance d'analyse avec Freud qui valut à ce jeune juriste d'être ainsi désigné dans les *Cinq psychanalyses*. Des idées obsédantes invalidant sa vie, ce jeune homme vint trouver Freud en 1907⁽¹⁾. Invité par Freud à dire spontanément ce qui lui passait par la tête, sans « trier » le matériel qui pourrait surgir, E. Lehrs évoque un châtiment oriental qu'infligeait un capitaine aux condamnés ; il s'interrompt ; se lève, se met à marcher et dit souhaiter suspendre son récit, sans en donner les détails. Freud lui demande alors de « surmonter sa résistance à sa remémoration ». Le patient finira par livrer le scénario traumatique: « Le condamné est attaché (...) et sur son derrière, on fixe un pot renversé dans lequel on fait entrer des rats. Et alors... ». Et alors... c'est Freud qui tente de compléter le récit: Freud se montre alors davantage en quête de la remémoration des souvenirs et de ce qui y résiste qu'il n'est sensible à la résistance à l'analyse elle-même.

Nous ne pouvons ici reprendre dans le détail ni le cas de l'homme aux rats, (qui permit à Freud de « découvrir » la névrose

(1) Il est assez amusant d'ailleurs, de trouver dans le texte de M. Safouan (pp 41-42) nous rapportant ce cas, de constater sa propre méticulosité dans la mise en ordre des dates exactes du cours de cette analyse. Il faut dire que Freud lui-même tint, et conserva, un *Journal* de cette analyse (précieux document - qui a miraculeusement échappé au temps et aux déménagements de Freud, lors de son exil- dans lequel étaient notés le « verbatim » des séances et les pensées de l'analyste). Devons-nous y voir des *effets miroirs collatéraux* de la rencontre avec la névrose obsessionnelle ?

de contrainte – ou névrose obsessionnelle- et, par-delà, ses symptômes souvent extrêmement invalidants ainsi que ses racines et ses mécanismes inconscients), ni l'étude pointilleuse à laquelle s'est livré Moustapha Safouan dans ce Chapitre II⁽¹⁾. Gardons tout de même quelques points pour continuer à le suivre dans sa réflexion.

Il n'a pas échappé, par exemple, à l'auteur qui (toujours enquêteur !) les a scrupuleusement étudiées que des nuances distinguent le texte publié par Freud sur cette analyse de l'Homme aux rats et les notes manuscrites du *Journal* qu'il a consignées au cours du travail et conservées ensuite (pp 47-49). M. Safouan a eu raison de se référer à ces notes, précieuses car au plus près du matériel des séances. Elles méritaient effectivement d'être mises en perspective vis-à-vis du texte publié, car elles montrent les mouvements transférentiels mieux encore que le texte connu du lectorat plus large des *Cinq Psychanalyses* et devenu, en quelque sorte, le texte officiel.

Ainsi, à la suite d'une interprétation par Freud d'un rêve rapporté par E. Lehrs, vint une séance où le patient eut beaucoup de réticence à parler. Freud allongea un peu le temps de cette séance et le patient révéla alors ce que Freud a consigné mot pour mot dans le *Journal*: «*mon affirmation d'après laquelle je ramènerais tout à lui-même –i.e. à son transfert sur moi- ressemble bien à une angoisse de ma part* ». Le patient aurait donc remarqué (et dénoncé) lui-même la dimension suggestive de l'interprétation de Freud et senti ce que l'analyste pouvait y avoir mis de réticence ou d'inquiétude personnelle. Suivent d'autres éléments de rêves du patient auxquels nous renvoyons le lecteur

(1) Nous recommandons à ceux qui souhaiteraient avoir également une autre vue en « surplomb » de ce cas, la lecture de l'article, très clair, de Jacques Sédât : « L'Homme aux rats ». *Topique*. Vol 108, n°3, 2009. pp 103-112

pour ne garder ici que l'éclairage qu'y apporte M. Safouan: pour lui, il existait chez Freud « *un désir équivoque et identique à celui de son analysant (...) qui a eu un effet tel que l'auteur de la Traumdeutung a oublié la règle la plus élémentaire sur laquelle il avait lui-même tant insisté: celle qui consiste à ne jamais interpréter un rêve d'après son contenu manifeste, sans faire appel aux associations.*»⁽¹⁾ Freud dans ses interventions a révélé son désir d'analyste et il « *a gardé pour Lehrs une stature trop grande pour lui permettre de se réconcilier avec son manque à être* ».

C'est un Freud aveugle quant à la véritable nature du transfert que M. Safouan nous amène à envisager lorsqu'il nous rappelle que Freud affirmait que le transfert constituait *le cadre d'une école de souffrance* où le patient gagne la conviction qui lui manque de la véracité de l'interprétation ; ou quand, en 1907, à la Société psychanalytique de Vienne, il soutenait que le transfert est le seul pouvoir qui soit à même de lever les résistances; que *le patient est contraint de renoncer à ses résistances pour (nous) plaire*. Alors, M. Safouan en arrive à nous dire, en conséquence toute logique, que de telles dispositions méconnaissent encore la nature du transfert et que « *force nous est de reconnaître que l'interprétation ressorti(ssai)t alors à la suggestion* »⁽²⁾.

II 3) Les apports de K.Abraham et de S. Ferenczi.

- M. Safouan a relu un texte de 1908 de Karl Abraham, *Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce*, pour en étudier les conséquences sur la théorie du transfert.

Abraham considère que l'auto-érotisme étant la première forme de vie libidinale, correspond à la démence précoce,

(1) M. S : op cit. p 49

(2) Ibid: p 50.

psychopathologie où il ne peut y avoir de mouvement de transfert. De fait, les patients atteints de démence précoce sont négatifs, ne semblent pas connaître l'ennui faute de capacités attentionnelles, ce qui les rend aussi versatiles. (On dirait maintenant que dans ces cas, l'objet peut être remplacé par un autre, sans qu'il n'y ait d'attachement, ni d'investissement réel et stable de l'objet). C'est au contraire parce qu'elle se déplace sur des objets que la libido « allo-érotique » s'engage dans le conflit névrotique, et donc dans le transfert. Abraham a ainsi donné aux manifestations du transfert une dimension libidinale, reconnaît M. Safouan qui pousse plus loin ce constat: de quel objet s'agit-il? Et le transfert: est-il de l'ordre de la relation d'objet, ou bien est-il de l'ordre de la répétition? Comme Abraham ne répond pas à cela, c'est vers Ferenczi que se tourne M. Safouan.

- C'est parce que Ferenczi a fait le détour par la mise en perspective de la démence précoce, de la névrose et de la paranoïa qu'il va servir le propos sur le transfert: le paranoïaque en effet, dit Ferenczi, projette ses désirs sur l'extérieur ; le névrosé, lui étend son monde sur les objets, répandant son amour et sa haine (c'est-à-dire les deux mouvements libidinaux fondamentaux) sur le monde entier. « *Le paranoïaque projette ses désirs, le névrosé projette son moi* », moi qui, toujours selon Ferenczi, est pathologiquement dilaté chez le névrosé « *en quête perpétuelle d'objets d'identification, de transfert...* ». Là où il y a transfert, il y a donc identification. Le transfert trouve sa place dans ce que Ferenczi appelle le *processus de dilution*, qui permet au sujet névrosé de « diluer », pour les supporter, ses aspirations insatisfaites. Mais Ferenczi va plus loin, et Safouan note alors au passage qu'il a devancé Freud en permettant de saisir, avant les réélaborations de 1920, que les premiers « objets » étant les figures parentales, le transfert aura toujours à faire avec le drame œdipien. Il faut alors faire retour à la notion de suggestion, dans la mesure où ce drame met le doigt sur la servitude initiale du sujet à l'égard

des figures tutélaires. On retrouve cette servitude ⁽¹⁾ dans l'hypnose, comme dans l'auto-suggestion, deux états psychiques où le sujet parvient même à éprouver de la satisfaction puisqu'il s'approprie fantasmatiquement la puissance, voire la toute-puissance, de l'objet auquel il est psychiquement asservi. (On le voit dans l'œdipe, sous cette forme: le garçon s'approprie, en l'introjectant, la toute-puissance paternelle à laquelle il s'oppose certes mais tout en s'y identifiant fantasmatiquement de sorte qu'en fait il « *n'obéit plus qu'à lui-même lorsqu'il se plie à la volonté paternelle* » (page 54): le bénéfice secondaire narcissique est donc de taille ; il en irait de même pour tous les transferts; sans qu'il y ait besoin de faire intervenir la substitution d'une personne présente à une figure antérieure, comme le faisait Freud avec Dora.

Pourtant, il reste un problème: celui de la résistance au sein d'une psychanalyse. Pourquoi le mécanisme de transfert n'agit-il pas comme fonction de guérison mais comme agent de la résistance? En analyse, la résistance maximale se révèle dans l'arrêt des associations de l'analysant. Il est alors possible à l'analyste, comme le remarque M. Safouan, de juger que le patient pense à sa personne ou à quelque chose qui s'y rattache, et d'en obtenir confirmation en le disant au patient, preuve alors que l'idée transférentielle « était là, à l'exclusion de toutes les autres idées vers lesquelles pourraient s'être dirigées les associations (...) parce que l'idée transférentielle était de nature à susciter la plus grande résistance à l'aveu ». (page 56). Mais, si le patient a confiance dans l'analyste, pourquoi donc se tairait-il plutôt que de dire

(1) On voit se dessiner à travers les propos de Ferenczi, la dialectique du Maître et de l'esclave, sur laquelle nous nous pencherons un peu plus loin. On peut parler de conflit ou de difficile liaison entre tendances actives et tendances passives. La névrose de contrainte, évoquée plus haut, en est une expression clinique majeure.

quelque chose ayant rapport à son analyste? Les deux issues freudiennes à cette énigme, le transfert positif – celui des sentiments affectueux « composé d'éléments érotiques refoulés »⁽¹⁾ - et le transfert négatif – celui des sentiments hostiles - , Safouan va les examiner à son habitude: avec finesse et argumentation. D'abord, dans le transfert positif, il se trouve des sentiments de diverses natures: il y a ceux qui sont aptes à devenir conscients et d'autres aux prolongements érotiques inconscients. C'est en mettant au travail l'article de 1904 que Safouan remarque que Freud aboutit à une conception selon laquelle il y a *résistance parce qu'il y a transfert négatif ou érotique*. Mais, M. Safouan repère aussi qu'à peine plus loin, Freud a noté que ces deux types de transferts pouvaient survenir dans n'importe quelle autre situation que celle de l'analyse: c'est la spécificité analytique de la résistance qui est ainsi ôtée au transfert .

C'est en épluchant les diverses couches que Freud a mises autour des notions de transferts, de résistance et de suggestion que M. Safouan parvient à ses fins: nous montrer que Freud a cru que le passé revenait dans le présent, alors que le passé en fait ne revient pas. M. Safouan a recours à une jolie formule dans son argumentation, pour mieux se montrer convaincant (page 58): « Certes, *on peut dire que la position de l'aiguille indique le même moment qu'hier ou que l'année dernière ; mais, cette mêmeté est manifestement l'affaire du signifiant impliqué dans la notion même de position. Référée au réel, elle signifie plutôt la diversité. La répétition en tant qu'elle est répétition d'un signifiant, doit donc être distinguée aussi bien du transfert que du cycle biologique.* ». Au fond, ce sont les interprétations qui réduisent l'amour de transfert à une reviviscence, suscitant toujours une résistance contre laquelle l'analyste dès lors engage une lutte qui, à

(1) S. Freud (1904) : La dynamique du transfert. In *La technique psychanalytique*. PUF. Page 57.

bien lire Freud, apparaît comme celle de la lutte de la raison contre les passions. Or, pour notre auteur: *la raison est dans les signifiants de l'analysant avant de l'être dans la signification de l'analyste*. M. Safouan s'affirmerait comme se démarquant de plus en plus des conceptions freudiennes s'il ne concédait alors à Freud d'avoir évoqué la résistance, dans les *Etudes sur l'hystérie*, d'une façon dont il peut dire qu'elle « *rend justice au signifiant* ». La résistance prend dès lors sous la plume de M. Safouan la valeur et la place de ces phénomènes qui surgissent dans la cure sous forme d'arrêts du discours, blocage de la pensée, aggravation du symptôme, oublis, demandes directes faites à l'analyste, absences etc... Or, ces « acting out » auxquels on pourrait assimiler la résistance, font partie du matériel de la cure et c'est en tant que tels qu'ils méritent d'être analysés comme le sont les lapsus, les rêves... M. Safouan parvient, à la fin de ce paragraphe, à nous mettre en présence de la pratique interprétative lacanienne des manifestations de la résistance: « *l'analyste peut se servir de ces manifestations dans le discours comme d'un indication concernant « ce qui est à l'ordre du jour, dans le matériel inconscient, précisément* » (p. 59). Freud, qui a su repérer la place du désir inconscient dans les manifestations de la résistance, a juste *manqué* de l'articuler à ce que Lacan, lui, dira du désir en tant qu'inhérent au signifiant. Au-delà de la discussion théorique, dont l'argumentaire serré est sans doute peu accessible à un lecteur peu ou pas assez rompu aux théories psychanalytiques, nous voulons insister ici sur la « méthode Safouan »: le commentaire de commentaire, l'exercice de la perspicacité la plus sensible, les allers-retours d'un texte à l'autre, d'un auteur à l'autre, en sont les fleurons. Sans lâcher son fil, il nous entraîne dans son sillage à la recherche de ce qui fait l'essence même et l'énigme tout à la fois de la relation analytique.

Il nous propose de reconsidérer maintenant avec lui un autre texte de Freud sur la remémoration.

II4) Remémoration, Répétition et Perlaboration.

Il y a deux sortes de remémoration: celle d'évènements refoulés, jamais « oubliés » et celle des évènements purement internes comme les fantasmes, affects, connexions entre les pensées etc... sans trace dans les faits événementiels extérieurs. Dans le texte auquel M. Safouan se réfère, Freud parle d'un sujet qui répète au lieu de se souvenir car la répétition est sa façon de se rappeler. Or, l'analyse produit une remémoration particulière: le sujet répète *sans savoir* qu'il répète. M. Safouan ajoute même: il ne sait pas **ce** qu'il répète. A partir de là, il soulève une question mettant en cause l'approche freudienne de la résistance, en remettant dans le jeu le principe de plaisir et le phénomène de compulsion de répétition.

Il nous propose un exemple clinique: un patient se plaint de ne voir jamais aboutir ses entreprises et pense que c'est là son destin. En fait, il ne se rappelle pas comment il a pu se trouver en impasse lors de ses investigations sexuelles infantiles, bien qu'il se souvienne d'en avoir eues. Il lui manque une « connexion », mais surtout – et là, M. Safouan ouvre le champ de la réflexion que Freud avait laissé entr'ouvert seulement- l'échec de sa pulsion de savoir (pulsion épistémophilique) est au principe même de ce qu'est cette pulsion: un désir de voir, une jouissance de voir et aussi - comme il ne peut y avoir de réussite absolue à attendre des investigations sexuelles⁽¹⁾ - une « jouissance de ne rien voir ». Donc, c'est à la prise de conscience du fantasme et /ou de la théorie infantile que s'oppose essentiellement la résistance; pas à la remémoration proprement dite. « *La passion de l'ignorance est la vérité du désir de savoir* » (page 62): élégante formule par laquelle M. Safouan met en forme sa démonstration, avant de

(1) Les adultes ne répondent jamais tout à fait aux attentes de l'enfant, voire introduisent la *confusion des langues* entre adultes et enfant, comme l'a si bien montré Ferenczi.

poursuivre sur le terrain du plaisir et de la jouissance qu'il vient de dégager. La jouissance détermine la répétition comme répétition des ratages (ce que Freud appelait inhibitions, attitudes stériles, symptômes...). Le transfert est alors l'amour d'un objet qui donne accès à ce plaisir (Lust en allemand), à la jouissance⁽¹⁾ que peut receler le Lust-Ich, le Moi- plaisir.

Au bout du compte:

- Soit analyser le transfert c'est l'interpréter comme répétition, ce qui suscite la résistance et indique qu'elle est à mettre au compte de la résistance de l'analyste lui-même (on l'avait vu précédemment).
- Soit analyser le transfert c'est se démarquer de l'excédent de plaisir.

Retour d'une expérience passée sur l'expérience présente? Passage par le matériel pour rejoindre le ratage de l'objet? Sortir de cette oscillation, mieux enfin cerner le transfert dans ses liens à l'amour suppose de retrouver la structure de la vie amoureuse. Un retour à Freud s'impose à notre auteur à travers l'un des textes majeurs (1920):

II 5) Pour Introduire le narcissisme et Psychologie des foules et Analyse du Moi.

On va trouver dans ce long paragraphe sur le narcissisme, la mise en forme savante par M. Safouan de notions sur lesquelles reposent la psychanalyse en général et peuvent contribuer à éclairer le point de vue sur le transfert, en particulier: amour de soi, amour objectal; moi-idéal, idéal du moi; choix d'objet; identification etc.... vont être tour à tour examinés, dans l'aller-

(1) Notons que dans ce passage, M. Safouan écrit jouissance, plaisir et Lust de façon peu différenciée.

retour Freud-Lacan, et dans les digressions où campent d'autres figures théoriques.

- Dans la théorie freudienne du narcissisme, amour de soi et amour de l'objet semblent se répartir selon l'image du vase communicant avec ceci de spécifique toutefois que l'amour de l'objet, même survalorisé, n'efface jamais l'amour de soi. C'est lui qui constitue la toile de fond de tout amour: amour des parents pour leur enfant, amour de l'objet homosexuel etc...

Dans cet article, Freud a présenté pour la première fois (et il y a beaucoup insisté) le mécanisme de l'idéalisation. L'idéal du moi a partie prise dans l'erreur que commet le sujet qui se trompe sur lui-même autant que sur l'objet. Le narcissisme primaire, celui des premiers temps de la vie psychique où l'enfant s'imagine ⁽¹⁾ paré de toutes les perfections, n'a de portée que parce que cette vision de lui-même il ne l'a que dans la mesure où elle est reconnue, authentifiée, certifiée par l'Autre. La fonction de l'Autre est ainsi celle de la reconnaissance. L'idéal du moi est un refuge, juste là pour pallier au défaut de reconnaissance attendu de l'Autre.

Or, dit M. Safouan, les analystes ne tirent pas la conclusion qui, pour lui paraît s'imposer: le narcissisme primaire signe plutôt la dépendance principielle du sujet vis-à-vis de l'idéal du moi, défini par Freud comme imposé de l'extérieur et comme l'ensemble des critiques et exigences que le sujet s'adresse dans l'auto-surveillance afin de ne pas déchoir, ne pas être à la hauteur de son moi-idéal. Le moi-idéal prend alors sa « vraie » place: « *celle où l'idéal du moi se réalise*⁽²⁾ » (page 66), ce qui permet d'ailleurs que le sujet soit enrichi par l'amour de l'objet.

Dans le transfert, l'analyste est mis à la place de l'idéal du moi:

-
- (1) Nous insistons en utilisant ce mot sur la dimension du mensonge dans la spécularité.
 - (2) C'est moi qui souligne.

c'est à cette idée que conduit la lecture du narcissisme par M. Safouan.

- L'idéal du moi a aussi un caractère social et un caractère groupal. Nous voici donc conviés à la lecture de: *Psychologie des foules et Analyse du moi*. Qu'est ce qui attire le sujet en groupe (famille, pays, association...) pour tendre avec force à l'idéal du moi? C'est le prestige de l'individu qui va être élu et mis en position de domination. La force attractive du prestige a la capacité de susciter la suggestion, définie comme influence qui se passe de reposer sur tout fondement logique. Freud a étudié deux groupes permanents, l'Eglise et l'Armée: ces deux groupes « *tirent leur cohérence sociale d'un double lien libidinal* », qui est d'essence narcissique. A quoi est due la cohésion d'un groupe, si ce n'est à un investissement d'objet comme il y en a dans l'amour voire dans le transfert? A quels autres mécanismes, affectifs, comme ceux des identifications obéit-elle?

Identifications: au pluriel, puisque Freud en a vu trois types différents, que l'on peut résumer en: «être comme» avec l'ambivalence qui combine amour et haine pour l'objet; «avoir un trait emprunté à l'objet» (trait unaire); «identification à un objet par *contagion* » par désir d'être à sa place, sans que l'objet lui-même soit investi par la pulsion sexuelle. C'est ce dernier mode d'identification qui pourrait éclairer ce qu'est le transfert dans ses affinités avec la suggestion... Mais, ce serait négliger d'autres apports de la part de Freud, et M. Safouan ne se laisse pas ainsi égarer !

Il va parcourir les différentes voies que peut prendre l'investissement sexuel de l'objet. D'abord, il revient sur la genèse de l'homosexualité, comme renoncement à l'objet hétérosexuel. Ce renoncement se fait par « introjection » de cet objet dans le moi. A partir de là, il observe ce genre d'identification à l'œuvre dans la mélancolie: les reproches que

s'adresse le sujet mélancolique, c'est à cet objet perdu, auquel il se substitue, qu'il les adresse inconsciemment. Le modèle de la mélancolie lui (nous) est alors précieux pour éclairer la division qui s'opère entre le moi remanié par cette introjection de l'objet perdu et l'instance critique qui sans cesse vient le ré-évaluer, ce moi, le critiquer et donner lieu constamment à des (auto)-reproches sévères. Il y a là, reconnaît Safouan, la trace forte de l'idéal du moi grâce auquel le sujet mélancolique « récupère son narcissisme ».

Quant à l'idéalisation de l'objet d'amour, elle est due à une survalorisation sexuelle de l'objet, dont elle méconnaît que c'est son charme sensuel et non pas spirituel qui la fonde. C'est à l'illusion que se rapporte l'idéalisation (page 69).

Il nous faut inviter notre lecteur à prendre connaissance directement des quelques pages écrites (68-71) par M. Safouan sur ces questions, qu'il relance sans cesse, dans une lecture terme à terme de l'article de Freud *Analyse du moi et Psychologie des masses*. Il le dit lui-même: il n'a pas voulu simplifier ! C'est donc par cet exercice, proche d'une explication de texte mais interrogative et sensible (car on le sent heureux de « discuter avec », de relever les hésitations de Freud), pas descriptive, qu'il procède jusqu'à tirer une série de conclusions qui, pour lui, s'imposent et sur lesquelles nous allons le rejoindre:

- L'objet doit être pris au sens de l'objet de l'amour et non au sens de l'objet du désir.
- C'est peut-être pour contourner les difficultés du désir que le sujet opte pour l'idéalisation.
- La substitution de *l'amant à l'aimé* (et là, on voit la référence au vocabulaire lacanien) est un phénomène constitutif de l'essence même de l'amour. D'ailleurs, Freud a bien reconnu que « *Le transfert se motive de l'attente d'être aimé, à*

laquelle le sujet satisfait ... en aimant »⁽¹⁾.

- L'incertitude de Freud sur moi-idéal/idéal du moi ressort de la simple considération que le moi réel ne saurait être remplacé.
- Entre les termes de l'alternative se placent toutes les transitions possibles: ainsi dire que le moi est le moi-idéal, c'est le définir comme « servitude volontaire ». Le point le plus caractéristique de la suggestion c'est qu'elle asservit le sujet.

Quelques pages plus loin, après avoir mené, avec la même exigence d'élucidation et la même finesse intellectuelle, la revue des dispositions à la régression des sujets d'une foule envers le meneur (en s'appuyant particulièrement sur *Totem et Tabou*), M. Safouan se « démasque »: il s'affirme, fort de ses acquis lacaniens, comme un critique du point de vue freudien. Il prend position différemment de Freud (et c'est en bas de page –p 74– mais on ne saurait y voir un passage de moindre importance), sur le fait que dans le groupe primitif (là où règne le père de la horde) auquel relie la situation hypnotique, *le sujet se donnant la tâche folle de répondre à une demande de perfection de la part de l'Autre, inscrit du même coup un manque dans l'Autre.* De plus, note M. Safouan, Freud a négligé que même sous hypnose le sujet peut montrer une résistance. Freud, selon lui, n'a pas expliqué (pas compris?) que ce qui se déroule sous hypnose n'est qu'un jeu. Lui, il propose de voir plutôt dans l'abandon du moi à l'objet idéalisé une feinte au regard de ce qui, en matière de désir, est véritablement un jeu: un manque à être qui se signifie au-delà de tout père, réel ou idéalisé, c'est-à-dire dans le seul nom du père.

Après ces discussions pied à pied, vient la synthèse, comme on en aurait à la fin d'un cours donné par un professeur soucieux de

(1) On peut noter, au passage, comment dans un même élan d'écriture, Safouan tisse les nouages entre Freud et Lacan.

ne pas laisser partir ses élèves sans s'assurer qu'ils auront pu élargir leurs connaissances et leur esprit scientifique:

« *Qu'avons-nous appris de cette double analyse narcissisme et psychologie des masses?* »:

- La méprise où se trouve le sujet renvoie à l'instance de l'idéal du moi ;
- La suggestibilité est due à la mise d'un objet ou d'une idée à la place de cet idéal ;
- La paralysie du sens critique face au prestige de l'objet tient à un (x) de cet objet et non comme Freud l'a pensé à un prototype phylogénétique.
- Pourtant, c'est dans ces deux textes que se trouve l'analyse jamais ni surpassée ni même simplement dépassée de l'amour de transfert dans son affinité avec la suggestion.
- Les limites des analyses qu'il a menées tiennent à ce qu'il a conservé sa théorie de la suggestion comme répétition.

II 6) L'Abrégé de psychanalyse

C'est toujours pour suivre le tracé de l'évolution des regards sur le transfert, qu'après l'examen du texte de 1921 *Psychologie des foules et analyse du Moi*, M. Safouan s'intéresse au dernier article de Freud, écrit un an avant sa mort, *l'Abrégé de Psychanalyse*.

M. Safouan nous montre que dans ce texte la situation analytique paraît reposer sur un pacte: ne tenir que par la force d'un moi, qui bien que malade, affaibli par ces relations de dépendance dont nous avons déjà fait mention, garde un part saine, suffisamment autonome avec lequel l'analyste noue le pacte. Or, ce pacte ne dure pas ; très vite, les figures parentales sont *transférées* sur la personne de l'analyste auquel le patient va céder à l'envie de plaire. Le transfert est marqué par l'ambivalence puisque pas plus qu'auprès de ses parents il n'a trouvé satisfaction

à ses demandes, il n'en trouvera auprès de l'analyste qui se garde bien de satisfaire ses désirs. Transfert positif et transfert négatif alternent donc, apportant à l'analyste un doute quant à la teneur *en* suggestion infiltrant le transfert positif... Freud en fin de vie éclaire sur cet écueil et propose de veiller à tempérer les mouvements d'amour et de haine, en avertissant d'emblée le patient de la survenue de ces éventualités: nous dirions « un patient averti en vaut deux » car il s'agit d'aménager la possibilité du travail, de parer à la résistance en tant qu'elle serait obstacle à poursuivre.

Une fois encore, M. Safouan se place en critique de Freud, lui « reprochant » de n'avoir pas tiré les conséquences de ce qu'il avait avancé concernant le moi autonome pas plus qu'à propos du bénéfice tiré par le sujet à s'identifier à l'Ur-Vater, le père (mythique) de la horde. Safouan soutient que ce bénéfice revient en définitive au patient et que si Freud ne l'a pas vu, c'est qu'il était aveuglé par son désir de fonder la psychanalyse comme science naturelle.

C'est une façon d'aborder l'une des autres grandes questions qu'a soulevé la psychanalyse: peut-elle être considérée ou non comme une science?

Question qui divise non seulement les partisans de la science « dure » (celle qui se nourrit d'expériences et de preuves tangibles), mais aussi les psychanalystes. L'un des points de discorde est sans doute, comme l'annonce M. Safouan, dans la réponse que Freud apportait à la question: c'est la formation des analystes qui engage la scientificité de la psychanalyse pour autant qu'elle puisse être comme l'apprentissage de l'usage du microscope et déboucher sur l'aptitude renforcée de l'analyste à pouvoir « *jeter sur son objet un regard à l'abri des erreurs issues de son « équation personnelle »* » (p 80).

Reprenant une argumentation déjà évoquée, M. Safouan insiste pour rappeler que la vérité de la pulsion est l'insatisfaction et que l'objet de la pulsion «*doit être défini non pas comme un objet commun, fût-il constamment raté, mais comme un objet dont la perte ou le ratage fait l'essence même*». On le sent s'approcher, pas à pas, des points de vue et des méthodes de Lacan. Ainsi, lui, Safouan, il va procéder au renversement de la position de Freud ; il formule alors son hypothèse (et là, nous pouvons dire qu'il se marque dans son aspiration à être *chercheur en psychanalyse*): non, le moi ne s'oppose pas, comme l'a cru Freud, aux satisfactions d'un ça, qui reste toujours rebelle à la satisfaction ; ce à quoi il s'oppose, c'est à la perte même de son insatisfaction définie comme manque à être. Dès lors, si les analyses conduites par Freud ont mené à des impasses, voire « au désert de l'analyse sans fin », c'est que quelque chose est resté incontesté mais qui se laisse imaginer dans l'inconscient comme un pouvoir de combler le manque. Freud était l'héritier de son temps des traditions scientifiques de son temps qui prônait l'idéal d'une élimination de l'influence du regard de l'homme de science sur l'objet de sa recherche. Autrement dit, il semble bien que ce que M. Safouan remet ici en cause, c'est la « neutralité » de la science et qu'il convient de restaurer la part des fameuses « équations personnelles » des scientifiques dans la conduite de leurs tâches.

Quant au mystère de l'objet (x)- que nous avons laissée en suspens - et à sa part dans l'analyse du transfert, c'est en retournant à *Psychologie des masses*, qu'il lui trouve une issue: Freud n'aurait pas modifié depuis ce texte, sa conception du chef ni de l'objet de prestige. Freud « *aurait toujours gardé (...) le postulat d'un être surhumain, qui ne souffre aucun manque et auquel s'adressent en dernier lieu les entreprises de l'amour aussi bien que de la haine* ». (page 82). L'institutionnalisation de la psychanalyse « *a pris d'emblée les allures d'une ritualisation (...)*

pente que n'a pas tempérée la présence de juifs parmi les élèves de Freud qui ont pris l'initiative de cette institutionnalisation, avec son aval», pas plus qu'elle n'a permis d'éviter que la communication entre analystes « reste prisonnière du narcissisme de chacun, de son amour ou de sa haine pour un maître mort ou vivant (...) ni que leurs groupements constituent autant de chapelles ou d'Eglises ».

Après ces remarques, dont nous pouvons dire qu'elles sonnent « juste » tant elles nous paraissent faire écho à une actualité tenace, M. Safouan abat sa carte maîtresse: celle de sa conviction que sans une théorie de l'objet du fantasme, il n'a pu et il ne peut y avoir de solution aux problèmes que pose le transfert. Cette théorie- là, c'est Lacan qui l'a produite.

Chapitre III: Les Théories psychanalytiques après Freud

Définition de la réalité et place de l'analyste au regard du transfert

M. Safouan n'y va pas par quatre chemins, il fonce. A l'orée du champ qu'il s'apprête à explorer, il sait déjà ce que réservent les paysages et nous en prévient: nous ne trouverons que des analystes en impasse, trop encordés aux directives freudiennes (le transfert est la répétition d'une expérience passée), ou d'autres soucieux de trouver leur propre chemin ... mais partis dans l'aventure, sans la boussole qui aurait permis de trouver une issue. Il y aura même des analystes que nous verrons s'engager sur une voie approximative, celle du contre-transfert. Mais, aucun qui n'ait eu accès à la signifiante du matériel et de l'objet du fantasme. Pour cela, il aurait fallu faire un pas de côté. Et, ce pas de côté, c'est Lacan qui l'a fait. Les choses sont dites !

Trois rubriques nous attendent, qui toutes vont prendre le transfert *comme répétition* pour point de mire, pour ne pas dire pour cible. Ce sera, avant celle consacrée à Transfert et Structure, celle des problèmes posés par l'idée de la reviviscence. Puis celle qu'ouvre la question de savoir si le transfert est bien (ou non) un « allié »: Freud en tout cas semble ne pas l'avoir tenu pour tel, comme l'analyse de Dora l'a montré et il a lui-même reconnu là une erreur de parcours. Il a été le premier médecin à s'intéresser aux symptômes névrotiques par la cure de parole sans utiliser son savoir

médical pour guérir la patiente en lui « expliquant » son symptôme ; au contraire, l' « explication », il la demandait à la patiente et obtenait d'elle la structure d'un « premier mensonge » (puisque les scènes et souvenirs évoqués en premier lieu en cachait d'autres, enfouis et « négligés » en tant que cause véritable des symptômes) ; conclusion: ce qui est « *en fait revécu apparaît mensongèrement comme vécu* ». C'est ce paradigme de la fausse connexion, de la « mésalliance » qui, selon M. Safouan, va servir à théoriser le transfert: le symptôme actuel reflète le passé (reviviscence) et le transfert sur le médecin (l'analyste) répète un amour ancien. Or, la prise de conscience de ce passé une fois faite, laisse le patient face à une question ou des questions: « Et après? », « Qu'est-ce que je fais de ça? », « Comment porter un tel fardeau? ». On le sait, la compulsion de répétition fait fi du principe de plaisir. La connaissance du passé est vaine si l'acte analytique n'introduit pas une mutation (qui reste obscure): F. Alexander et J. Strachey dont il va être question plus loin, ont tenté d'en donner une définition.

Pour l'Ego-Psychology et son représentant Hartmann, le transfert n'est pas non plus un allié car le moi sain et autonome sur lequel s'appuie cette théorie ne devrait pas conduire à l'analyse: pourquoi un patient irait-il chercher un allié, alors qu'il dispose de ce moi sain et autonome? Ne faut-il pas plutôt reconnaître comme l'a fait le psychanalyste Richard Sterba (on y viendra aussi un peu plus loin), que ce moi autonome n'est pas « déjà là », mais qu'il est le fruit de la cure? M. Safouan, après avoir ainsi réglé leur compte aux arguments précédents, va faire une large place à l'examen de la manière dont Franz Alexander a pour sa part traité la question du transfert ainsi que celle de l'angoisse et de la régression ; à apprécier ensuite comment James Strachey, a envisagé l'interprétation du transfert ; et enfin, comment Herman Nunberg a repris la

répétition en tant qu'identité de perception et vu l'analyste comme démiurge. M. Safouan convoque des analystes pour les soumettre à une étude forte, implacable même, au cours de laquelle il traque leurs confusions, voire leurs incohérences. Au total, une fois encore, c'est à un ambitieux voyage que nous sommes invités.

III 1a) Franz Alexander: *la répétition apprivoisée par le psychanalyste médiateur de l'assomption de la réalité* (page 89 et suivantes). M. Safouan rappelle le principe d'Alexander: « *toute névrose est une tentative de maîtrise autoplastique de la pulsion* ». Le moi demande satisfaction, pourtant celle-ci lui échappe ce qui ne manque pas de laisser interrogatif: pourquoi cette résistance et, à la place de la satisfaction, pourquoi cette série d'expériences amères que sont la frustration, le trauma, et in fine, l'angoisse, l'angoisse qui motive la fuite dans la maladie ou la régression, avec la mise en place de points de fixation attirant la pulsion? F. Alexander tient à un autre principe fondamental, le *Breuer-Freud principle*, qui est la tendance de l'appareil psychique à substituer les automatismes ayant fait leurs preuves aux processus énergétiques actuels. Donc, sont les échecs (et non les réussites) qui se répètent, mais cela est marginal de sorte qu'existent pour lui deux principes: celui du symptôme névrotique comme tentative de décharger la tension pulsionnelle en autoplastie ; et l'autre, selon lequel le caractère régressif de la compulsion de répétition est à considérer comme le facteur de l'inertie organique.

Alexander estime encore que la dissociation de l'appareil psychique entre le moi qui participe pleinement à l'adaptation à la réalité, et le ça « réservoir pulsionnel », tient au fait qu'existe une troisième formation, que Freud a appelé surmoi, qui se mettrait au service du principe d'inertie. Or, le surmoi abuse de son pouvoir: il s'empare de l'interdit de l'inceste, accumule les

obstacles à la réalisation de la satisfaction sexuelle et entretient des rapports secrets avec les tendances régressives du ça.⁽¹⁾ L'analyste aurait ainsi à limiter la sphère du fonctionnement automatique du surmoi et à remettre le moi conscient dans son rôle. De point de fixation en point de fixation, par mouvement régressifs successifs, Alexander montre que la couche la plus profonde est celle qui concerne la mère, représentante des premières demandes dans le développement pulsionnel. Rien d'étonnant à ce que l'on retrouve ce matériel en fin d'analyse, souvent sous forme de symptômes comme le manque de souffle, la sensation de resserrement dans la poitrine. Non comme Rank l'entendait dans sa conception du traumatisme de la naissance, mais plutôt comme ultime résistance, au moment où l'analyste va quitter son rôle de surmoi et le restituer à l'analysant.

Cette théorisation d'Alexander, M. Safouan la pourfend, l'expédie d'une phrase: « *Notre but n'est pas de réfuter Alexander: il s'en charge lui-même.* ». Il n'en reste pas moins que tout cela a le mérite d'avoir été pensé et dit, car cela apporte de l'eau au moulin de M Safouan qui trouve là la parfaite illustration de la tendance tant de fois repérée et répétée chez nombre d'analystes, à savoir celle qui consiste à vouloir *apprivoiser la répétition* ou à vouloir la « comprendre ». Il est évident pour notre auteur qu'Alexander, en évitant les mouvements de régression profonde, nous donne (malgré lui, car il n'a pas connu Lacan) de quoi être lucide sur le fait que la régression est de part en part scandée par la demande de l'Autre. La mutation attendue par Alexander comme but de la cure, n'a pas lieu si ce n'est celle qui « *consiste à transformer le sujet en machine à répondre à des demandes* ». (page 96). Lecteurs, vous étiez prévenus: M.

(1) M. Safouan, non sans malice, a recours à la métaphore du parti politique provoquant le parti adverse à commettre une faute grave pour pouvoir mieux l'abattre. (page 92)

Safouan ne mâche pas ses mots, quand il s'agit de soutenir le point de vue de Lacan !

III 1b) J. Strachey est étudié ici à partir de ce qu'il a pu dire sur l'*interprétation* en psychanalyse. M. Safouan repère combien le mot lui-même est empli de confusions (« *Soyez prudents avec vos interprétations !* » dit l'un, « *Dans le doute, interprétez !* », dit l'autre »). Strachey nous est présenté comme celui pour qui interpréter revient à rendre l'inconscient conscient. Et cela, grâce à des interprétations descriptives, qu'il nomme *mutatives*, données à l'analysant par un analyste occupant la place d'un surmoi auxiliaire. Ce que Safouan réfute absolument ainsi, prenant même Strachey au piège de ses propres contradictions: « *Si l'analyste est réellement bourreau ou tentateur à tel moment de la cure, sa parole est encore parole de bourreau ou de tentateur: aucun effet n'est, dans ce cas, à attendre de l'interprétation mutative.* » (page 98). L'analyste sera introjecté comme bon ou mauvais objet. Il devrait donc rester neutre et s'en tenir à une politique de non-agir pour que le patient puisse s'apercevoir du caractère fantasmatique (pas inscrit dans la réalité) de sa tension ou de son angoisse ; le nouveau surmoi, représenté par l'analyste, serait différent du surmoi archaïque intraitable, étant au contraire tolérant vis-à-vis des exigences pulsionnelles et étranger à toute sanction. On en arrive, par un escalier de critiques de plus en plus abrupt à l'idée que Strachey s'est véritablement *trompé de mutation* et que personne ne l'a vu (p 100). M. Safouan, lui, a noté ce que Strachey livre comme, dit-il, « un aveu »: c'est que la difficulté cachée à donner *réellement* une interprétation mutative, vient de ce qu'il y a un fantasme chez l'analyste. La critique est vigoureuse et se généralise: Strachey s'est donc bien *trompé de mutation*, et à sa suite tous ceux qui ont cru au transfert *déguisé* (le patient ne

ferait jamais que parler de son analyste), tous ceux qui ont ignoré que l'idée d'un surmoi mutant, plus adapté à la réalité « réelle », ne tenait pas compte de ce que « *la sévérité du surmoi et son obscénité sont solidaires d'une position fondamentale du désir.* ». Le ton monte encore d'un cran et on peut lire le passage suivant, qu'on va citer in extenso à titre d'exemple de la force avec laquelle Safouan défend son point de vue, en écartant de façon ciselée les points de vue qu'il a préalablement méticuleusement scrutés: « *Mais, à force de réduire le désir à je ne sais quel infantilisme régressif – qui est plutôt celui de notre pensée-, ou à je ne sais quel attachement à un objet passé, on ne pouvait plus que s'évertuer en vain à tracer la ligne de partage entre « transfert et réalité »- titre d'un article de Herman Nunberg.* »

III 2a) Nunberg: la répétition comme identité de perception. L'analyste comme démiurge.

Ramener le réel au perçu et le transfert à l'identité de perception (caractéristique des processus primaires et tendance selon Freud à faire coïncider passé et présent): voilà comme M. Safouan résume la position théorique de Nunberg. Celui-ci aurait considéré la situation analytique comme un groupe à deux personnes ayant la guérison pour objectif commun, ce qui ne manque pas de mobiliser l'identification à l'analyste et reviviscence d'identifications plus régressives et plus profondes aux figures parentales, projetées sur l'analyste. La compulsion de répétition est bien convoquée dans ce schéma, visant à établir l'identité entre perceptions anciennes et nouvelles. Bien entendu, M. Safouan repère là le principe « conservateur » qu'il a déjà dénoncé auparavant et à partir de là, il repart au front, dans sa bataille contre ces conceptions rétrogrades.

On le voit encore au travail, (on dirait *âprement*, s'il n'y

avait un style d'exposé très vif bien que très érudit), parvenant à débusquer non seulement les paradoxes, mais aussi les impensés de chaque théorie ou figure de théorie, voire ceux de chaque théoricien, cachés dans la pratique analytique.

Ainsi, revenant sur Alexander pour le rapporter à Nunberg, M. Safouan peut noter qu'aussi bien l'un que l'autre a laissé sans réponse les questions qu'il a posées, et que l'un comme l'autre s'est contredit dans ses articles.

Au fond, M. Safouan nous montre comment tous ceux qu'il a étudiés au long de ces pages, se sont pris les pieds dans le tapis: Alexander pour avoir fait de l'analyste l'artisan de la cure, Strachey, pour en avoir fait celui qui incarne la réalité à mesure de son abstention d'agir, Nunberg pour l'avoir mis à la place de démiurge.

III 2b) Sterba⁽¹⁾: *la répétition comme résistance à l'identification au moi du psychanalyste. Le savoir comme maîtrise du ça.*

C'est en se référant à un texte de R. Sterba, publié en 1940, que M. Safouan poursuit sa critique radicale des conceptions du transfert par les « anciens ». L'article dont il est question, « The Dynamics of the Dissolution of the Transference Resistance », a le mérite de présenter une séquence clinique à partir de laquelle Sterba lance sa réflexion analytique. Il faut toujours un certain courage pour exposer à la communauté analytique (voire à un public plus large) sa pratique personnelle de l'analyse. On peut regretter que M. Safouan soit assez avare

(1) Richard Sterba (1898-1989) a travaillé à L'Institut psychanalytique de Vienne (qui avait été inauguré en 1924 par Hélène Deutsch). Il s'exila aux Etats-Unis en 1938 où il devint notamment psychanalyste d'artistes ; très marqué par les théories de W. Reich, il fut aussi l'analyste de Bruno Bettelheim.

lui-même de ce type d'exposition. Son exercice, toujours brillant, nous conduit facilement à entrevoir les paysages promis. De page en page tout son intérêt va aux positions théoriques qui cadrent la pratique ; rien, par contre, sur la clinique même lorsqu'il rencontre celle d'un confrère, fût-il un « ancien » ou un « autre » qu'un analyste lacanien. Bien sûr, dans l'exemple de Sterba où il est question de renforcer le moi du patient, en ayant recours à des formulations comme « Rappelons-nous ce que vous avez rêvé, pensé ou fait cette fois-là », il est évident qu'il n'y a pas de place pour la question qui taraude M. Safouan: qu'en est-il du moi de l'analyste, de son désir? C'est d'ailleurs tellement évident qu'il ne s'attarde pas et passe à un nouveau paragraphe, celui de la troisième rubrique annoncée !

III 3 Transfert et Structure: *l'analyste support d'Eros contre Thanatos.*

C'est en parcourant (très attentivement !) un article de 1949 signé de deux analystes, Jekels et Bergler, que M. Safouan remet sur le métier la question du transfert. Il retient d'abord que pour ces auteurs l'angoisse porte sur la perte d'amour de l'objet, comme perte de l'unité narcissique, et pas sur la perte de l'objet ; la crainte du surmoi serait également la crainte de perdre son amour. Le rapport entre surmoi et idéal du moi prend alors une dimension de première place, or Jekels et Bergler considèrent que la confusion entre ces deux instances, (repérée précédemment chez d'autres analystes) se dissipe si l'on reste freudien et qu'on tient pour fondamentale l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort, Eros et Thanatos.

S'ensuit dès lors une interrogation sur les racines de l'idéal du moi: l'une soutient l'éjection de la pulsion de mort vers les objets extérieurs (protection du moi et victoire de l'Eros) ;

l'autre est dans la récupération du narcissisme primaire (là encore: victoire d'Eros). M. Safouan remarque que l'idéal du moi n'est donc pas présenté comme étant le lieu de l'amour de l'objet ; il n'est pas davantage présenté comme le lieu de l'amour narcissique, au contraire. M. Safouan pointe donc l'incohérence du propos qui ne va que s'amplifier dans la suite de cet article (pages 110-111) nous dit-il, avant d'en arriver à cette question: d'où provient la différence entre amour de transfert et amour tout court? Sûrement pas, comme l'ont écrit Jenkels et Bergler, de ce que le premier est lié à la projection sur l'analyste du surmoi et de l'idéal du moi, alors que le deuxième n'aurait à voir qu'avec l'idéal du moi. M. Safouan n'a même pas très envie d'insister sur ce genre de thèse (page 111) où il ne voit que généralisation abusive. Par ailleurs, il qualifie de fausse l'affirmation que font les deux auteurs pour attribuer au narcissisme primaire l'exclusion de toute altérité. Au contraire, soutient-il, « *l'idéal du moi étant ce à partir de quoi le sujet se voit comme il aime être vu par l'Autre, alors sa fonction n'est pas de récupérer une complétude antérieure mais de motiver sa quête d'une complétude qui n'a jamais été.* » (page 113). M. Safouan reproche à ses deux « anciens » collègues de ne pas avoir révélé comment l'analyste pourrait occuper la place de l'idéal du moi afin d'épurer celui-ci de tout mélange avec le surmoi ou avec Thanatos. En revanche, lui, insiste pour ré-affirmer son point de vue: ce qu'il faut mettre au départ c'est *le manque à être* ; et imaginer le narcissisme comme une complétude première conduit à ne voir le transfert que comme phénomène libidinal sans pouvoir répondre à la question du désir, et par-là même à celle de la fin de l'analyse.

C'est à soulever la question du contre-transfert que parvient M. Safouan à la fin du Chapitre III: éviter la question du désir et de la fin de l'analyse, c'est « *considérer comme allant de soi que l'analyste a été analysé, quitte à remettre ses trébuchements sur le compte du contre-transfert.* »

Chapitre IV: Les Théories du contre-transfert

Transfert et contre-transfert sont comme deux compagnons de route, pour la psychanalyse. Mais, deux compagnons parfois gênés l'un par l'autre, n'ayant pas réglé au fond ni la légitimité de leur présence ni leurs écarts. Le transfert se place en tête de cordée, irréfutable ; le contre-transfert le suit-il? et comment? comme son ombre? existe-t-il même?

Il ne pouvait y avoir d'ouvrage sur le transfert et le désir de l'analyste sans qu'un chapitre soit spécifiquement dédié à ces questions. Moustapha Safouan ne pouvait les esquiver.

De fait, le Chapitre est court, peu structuré ou plutôt, il est écrit sans le recours à des sous-chapitres qui permettent le jalonnement du parcours. On a plus affaire ici à une longue réflexion qui suit une ligne de pensée quasi associative, M. Safouan passant à travers des champs cliniques ouverts par des psychanalystes: Paula Heimann et Margaret Little par exemple, qui paraissent être convoquées par lui comme « témoins », au sens où en recherche scientifique on parle d'un « groupe-témoin » pour assurer un pôle de référence. Des situations cliniques, il y en a beaucoup dans cette partie de l'ouvrage: toutes issues de la pratique de ces analystes.

Avant-guerre, Michaël Balint fut le seul à suggérer que « *le contre-transfert de l'analyste est un transfert du même acabit que celui de l'analysant, un transfert sur son didacticien pris pour un modèle de savoir-faire* » (p 117).

Après-guerre, Paula Heimann constatant que « les débutants ne savaient pas analyser », ne sut aborder le contre-transfert que comme « *l'ensemble de tous les sentiments que l'analyste éprouve vis-à-vis de son patient.* » (p 117) ; elle tendait à penser que l'analyste devait non seulement ne pas craindre ses sentiments, mais les utiliser comme d'une clé donnant accès à l'inconscient de son patient.

Quant à Margaret Little, elle préconisa « la libre expression des sentiments contre-transférentiels, y compris les sentiments négatifs, comme une méthode destinée à promouvoir l'identification du patient avec la personnalité plus saine de l'analyste »⁽¹⁾. Safouan se fait alors non plus simple enquêteur-chercheur en psychanalyse, il devient – à la manière d'un journaliste d'investigation - révélateur d'une sorte de supercherie mise au point par M. Little: en effet, il nous montre comment dans son article cette analyste a en fait parlé de son propre cas, et il dénonce en ces termes que « *les opinions de M. Little n'ont pas peu contribué à fausser la nosographie analytique* » (p 121). Il confond ensuite les contradictions internes au système de pensée analytique (« *quasi délirante* » écrit-il page 124) de M. Little: l'aveu d'impuissance livré au patient par son analyste qu'elle préconise relève de son fantasme, à elle.

Vient le tour d'un psychanalyste anglais de l'école kleinienne, Roger Money-Kyrle, de servir l'argumentation véhémement de M. Safouan contre le contre-transfert qui ignore le manque du sujet et la portée du désir tel que Lacan l'enseignera. De fait, reconnaît M. Safouan, Money-Kyrle a évoqué le contre-transfert *normal* tout en s'interrogeant sur le

(1) Margaret Little : Further remarks on Counter-transference. *Psychoanalytic contributions*, New York, International University Press. 1973. P 271-287. Cité par M. Safouan : op cit. Page 118.

désir de l'analyste, mais il n'a pas été voir dans quelles conditions ce contre-transfert dit normal serait perturbé, ni comment corriger une déviation vis-à-vis de ce normal. Il n'a pas compris que l'analyste alors se mettait « à une place entièrement fantasmatique: réparatrice ou parentale » (p 127). Quant à Heinrich Racker, analyste argentin qui développa une théorie du contre-transfert névrotique et transactionnel, il garde aux yeux de notre auteur le mérite d'avoir remis en question l'auto-analyse et la formation de l'analyste. Après avoir débroussaillé, balayé proprement son espace de recherche, M. Safouan trouve l'accès à la voie royale qui le mène à Lacan. Il peut alors conclure le Chapitre IV et annoncer ainsi le suivant: « Ce qui s'annonçait ainsi, c'était le sujet enfin repéré. En rappelant que « la psychanalyse est une expérience de discours », Lacan a amorcé une véritable rénovation de la théorie comme de la pratique analytique ».

Chapitre V: Le transfert selon Lacan

C'est un chapitre, très long et très dense que M. Safouan a réservé à l'examen de la question sur laquelle est fondé l'ensemble de l'ouvrage, en prenant cette fois les points de vue de Lacan. Ce dernier chapitre est l'aboutissement de sa démonstration, et si le lecteur en avait été informé dès l'Introduction, il va trouver là, grâce à une argumentation serrant de près les textes des *Ecrits* et des Séminaires, tout l'enthousiasme mis par M. Safouan à suivre le Maître Lacan.

Il lui faut partir de très loin, reprendre dès l'origine et reparcourir ce que Lacan a mis des années à conceptualiser, de sorte que, une fois encore M. Safouan invite le lecteur à prendre connaissance de l'histoire psychanalytique.

Le Chapitre est divisé en 9 temps: autant de pauses sur la chaîne théorique lacanienne allant du Discours de Rome de 1953 à la Proposition d'Octobre 1967.

C'est sur l'idée qu'il ne saurait y avoir de théorie du transfert sans une théorie de l'objet du fantasme que s'engage ce cinquième chapitre, et c'est pour suivre, sinon justifier la relativement lente évolution de Lacan vis-à-vis de ce qu'est le transfert que M. Safouan relève cette proposition. En effet, personne avant Lacan, et Lacan lui-même pendant de longues années, n'avait pensé les choses sous cette forme.

Revenir sur cette évolution historique, par étapes chronologiques, permet à l'auteur de nouer ici la problématique à l'avancée de la pensée lacanienne à laquelle il a adhéré lui-

même. Cela l'amène à revisiter diverses notions, comme celles essentielles de l'analyse didactique et de la fin de l'analyse.

V 1) Le Discours de Rome a donné lieu, entre autres, à l'évocation de la dialectique du Maître et de l'esclave que M. S articule à la différenciation sujet/moi prise dans la dynamique frustration/désir de mort. Sans se départir de son goût pour le mot d'esprit, Safouan nous entraîne dans des considérations parfois assez hermétiques sur le sujet lacanien « *gewesend* » que l'on traduirait comme *être qui a été devenant* ou qui a besoin du tiers pour entendre son propre message inconscient, sa propre langue. Ainsi, ce qu'il y a de plus imprévu chez le sujet, ce sont les signifiants de son désir inconscient. Dans le Discours de Rome, Lacan a porté sa critique aux philosophes de l'histoire en dénonçant pour la première fois l'idée du « sujet supposé savoir ». M. Safouan insiste sur le fait que l'interprétation analytique n'est pas une herméneutique, donation d'un sens caché par un dépositaire du discours du Maître, aliénant le sujet, mais que c'est une interprétation au plan du signifiant. La « connaissance » est une illusion au même titre que la « totalité » et il ne saurait y avoir méconnaissance du fait que le sujet est divisé. On retrouvera ces notions à d'autres moments de l'œuvre de Safouan, notamment dans *La parole ou la mort*.

V 2) Poussant un peu plus loin, les Variantes dans la cure-type donnent lieu à la question du devenir du moi à la fin de l'analyse. Que deviennent l'agressivité et la frustration qui la génère? Cela engage la position de l'analyste vis-à-vis de son savoir. Or, M. Safouan nous rappelle que pour Lacan, le psychanalyste doit *oublier* son savoir, cela grâce au maintien (nous dirions: dans les deux sens du mot, garder et tenir en mains) de deux chaînes de vérité: celle de la parole constituante

et celle du discours constitué. Ce dernier, intentionnel, diffère de la parole vraie qui en perturbe l'économie. Autrement dit: aucune vérité ne s'attrape dans le discours intentionnel, émis par un moi qui, en quelque sorte « fait le beau », se présente sous des couleurs qui (lui) agrément. On voit ici poindre la critique de la notion de contre-transfert « où l'analyste se dérobe inévitablement à sa responsabilité, faute de connaître la distinction entre les deux chaînes ». On peut lire (page 153): « Il faudrait que l'analyste eût dépouillé l'image narcissique du Moi de toutes les formes de désir où elle s'est constituée, pour la réduire à la seule figure qui, sous leurs masques, la soutient: celle du maître absolu, la mort. ».

V 3) Le rapport à la vérité est repris à partir de l'article de Freud: Verneinung. Mécanisme de défense du sujet névrosé, la dénégation laisse passer l'énoncé tout en l'affectant du symbole de la négation ; le refoulement vise le procès même de l'énonciation. Ainsi, le sujet marqué par le refoulement « est un sujet disparu avant même qu'il ne le sache ». On trouve quelques lignes plus loin une situation clinique réunissant Lacan et Safouan à propos d'une patiente: l'analysante exprime sa facilité de se laisser *dévoré* par les autres et décrit ensuite longuement l'effort qu'il lui a fallu faire pour fixer le prix d'un service qu'on lui avait demandé ; ensuite: silence. L'analyste sent une angoisse liée à la peur de « demander trop ». Mais: qu'en dire, puisque il y a silence limitant le discours? L'analyste demande tout de même à la patiente si elle une idée des raisons de ce silence et obtient une réponse ironique: « Je pensais à votre silence à vous, qui m'a paru analogue au mien ». L'exemple permet de repérer combien il serait fallacieux de réduire ce silence à une résistance (du moi) à l'aveu de la pulsion orale ; alors qu'il est « autrement intéressant de nous apercevoir que si nous avons affaire ici à

l'ego du sujet, c'est que nous sommes nous-mêmes à ce moment le support de son alter ego, ou, comme on dit, son écran projectif ».

Ce sous-chapitre se clôt sur la castration, la métaphore paternelle et le Nom du Père, thèmes constamment repris sur lesquels nous reviendrons en parcourant d'autres ouvrages de M. Safouan.

Du **V 4) La chose freudienne: la responsabilité au regard du manque**, nous retiendrons essentiellement ce rappel que le *je* est tout autre chose que le moi, et se constitue comme « *le légataire de la vérité reconnue* ».

Dans le long sous-chapitre suivant, **V5) Direction de la cure, théorie du désir et fin de l'analyse**, c'est le thème du *je* qui est repris, à partir du « *Que vuoi?* »: *qui veux-tu que je sois?* et de l'être de l'analyste auquel (en 1958-59) Lacan a répondu en disant que l'analyste est analyste pour avoir fait une didactique « réussie ». (Il précisera –sic- plus tard: « *plus ou moins réussie* »). Il reste encore à évaluer les effets du signifiant dans la structuration de la subjectivité, ces effets à l'œuvre dès et dans la demande. Toute demande, même de rien est une demande, jusqu'à être celle de... rien. M. Safouan nous montre comment le désir reste à mi-dire, se refusant, se défendant d'être pleinement traité comme *demande*.

L'objet du désir, quant à lui, défini comme décomplétude ou comme perte, relance la plume de M. Safouan dans le mouvement qui va le conduire à « *cheminer vers la réponse à la question de la fin de l'analyse* »: il nous montre la méprise qui creuse l'écart entre le sujet désirant et ce qu'il croit être le désir de l'Autre qu'il assimile à une demande de sa part. C'est une illusion de croire que faciliter la demande (du patient) pour la satisfaction de son besoin arrangerait son affaire. Suivant

toujours Lacan, M. S aborde le transfert dans sa double structure: celle du transfert analysable (dont l'origine est la demande d'amour) et celle du transfert analysant (pris, lui, dans le matériel des lapsus, rêves...). Il en arrive à mieux insister sur « *la fonction de l'interprétation qui n'est pas de dire au sujet ce qu'il désire ni ce qu'il est, mais de le lui faire découvrir grâce à un maniement averti des métaphores qui insistent dans son discours.* ».

Attardons-nous au **V) 8** où, à partir des **4 Concepts**, il va être question d'aliénation, de séparation et de désir de l'analyste. M. Safouan part du Séminaire XI (1964): Lacan a désormais désigné l'objet « a » sous cette forme simple, alphabétique, pour échapper à tous les noms communs et à leurs usages incontrôlés⁽¹⁾. Les considérations sur la lettre (a) et sur le statut vérité/mensonge du *je mens* nourrissent ici la réflexion de Safouan. On le retrouve inscrit au cœur même des affinités premières et structurantes de ses années de formation: la logique et la psychanalyse. Les deux courants se heurtent dans leurs différences: l'écoute du logicien- pour qui la lettre, en tant que partie d'un ensemble, ne peut équivaloir le tout de l'ensemble- n'est pas celle de l'analyste - pour qui, en tant que symbole ou écriture logique, la lettre (a)ne produit *aucun sens* ; son sens est fixé une fois pour toutes et c'est ce qui conditionne la substitution. « Prendre le désir à la lettre » revient donc à placer la lettre comme locus du signifiant lequel engendre le signifié, produisant les effets de sens.

Le paradoxe de l'énoncé du sujet qui dit « je mens » illustre bien ce qui du côté de la logique est admis alors que la

(1) On peut être tenté de jouer sur les différents sens de l'adjectif « commun ». Le lecteur appréciera et pourra donner libre cours à ses associations personnelles !

psychanalyse peut (encore) mettre du jeu, quitte à ce que ce soit un Witz, un jeu de mot. La logique des logiciens ne supporte pas qu'une chose soit dite en même temps que sa contradiction. Formelle, cette logique arrête le procès non pas de la matière du raisonnement, mais de la division du sujet (sujet de signifiant/ sujet du signifié) que, seule, la psychanalyse « entend ».

Nous retiendrons que le transfert nous est présenté in fine comme tout autre chose qu'un revenant du passé. C'est, au contraire, ici et maintenant que « *le sujet assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement, en se faisant aimer de lui, en lui proposant de lui-même cette fausseté essentielle qu'est l'amour.* » (p 228). Assujettissement, aliénation au désir de l'Autre et manque à être de l'aliénation dans le temps de la séparation: l'interprétation doit essentiellement mener à ce que le sujet voit à quel signifiant (le « non-sens irréductible, traumatique ») il est comme sujet, assujetti. M. Safouan nous précise quelques pages plus loin que les deux temps de l'aliénation et de la séparation ne sont pas disjoints comme le seraient deux temps qui se succèderaient: c'est avec son moi que le sujet, d'emblée, pense son être.

V 9): Il était naturel, nous confie l'auteur, que les Quatre Concepts qui avaient permis une avancée vers la solution du transfert soient suivis d'un nouveau projet, répondant à l'ambition de trouver une organisation de la psychanalyse qui ne soit pas incompatible avec la psychanalyse « en intention », à savoir l'analyse didactique. Ce à quoi va aboutir la Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole, en 1967, c'est la passe. Il s'agit d'un dispositif que propose Lacan impliquant pour le futur analyste: la cure suivie d'une analyse didactique avec un didacticien qui se charge de sa formation. Dorénavant, les candidats sont libres de choisir leur analyste et de continuer

avec lui jusqu'au terme de la formation . Mais, l'analyse ne se révèle didactique qu'après-coup. L'enjeu tourne en fait autour du désir, et sous deux formes: le désir de devenir analyste qui se distingue du désir d'analyste.

M. Safouan va reprendre ces thèmes majeurs à de nombreuses reprises dans d'autres textes, on le verra, justement parce que cette *Proposition* a donné lieu à bien des bouleversements et à des ruptures dans le monde analytique.

Dans cette dernière partie du Chapitre qui est aussi celle du livre, M. Safouan met l'accent non pas tant sur la passe mais bien davantage sur le manque, le trou, l'obturation, sur ce qu'il annonçait dans le sous-titre: *la chute du désir de savoir*. « Des signifiants de l'inconscient, le psychanalyste ne sait rien. Tout ce qu'il peut apprendre (...) de l'analysant – par exemple qu'il est enfant unique – ne le renseignera pas (...) sur les configurations latentes au symptôme ». Soit ! semble dire M. Safouan qui poursuit ainsi: mais, le psychanalyste, qu'a-t-il à savoir? Ayant écouté la réponse de Lacan - le psychanalyste a à savoir le non-su comme le cadre du savoir- il énonce son point de vue: « Je dirais que le désir de l'analyste se situe dans un ordre logique de la découverte, qui est à distinguer radicalement du désir de savoir d'où écloit l'agalma ». Il avance en repensant au tour de passe-passe (présentation qui relève de son humour, toujours prêt à poindre) auquel s'est attachée la *Proposition* de 1967: ce passage du psychanalysant au psychanalyste, que suppose-t-il? et qu'engendre-t-il en tant que fin de l'analyse, notamment en termes d'effusion (comme le pensait Balint) ou plutôt de dépression et de deuil (comme le pensait Mélanie Klein)? La liquidation du transfert au terme de l'analyse comme celle de la tromperie (il n'y a pas de sujet supposé « savoir ») dévoile le manque comme manque d'être, il « va de pair avec la reconnaissance du trou qui marque le

lieu de l'Autre et que recouvre le rien qui s'ignore dans la requête du désir » (page 231).

M. Safouan note bien l'ambiguïté du rapport au sujet supposé savoir dans ce « passage au désir de l'analyste ». Si, tel qu'il l'a compris, Lacan fait de la psychanalyse didactique la méthode nécessaire pour la formation du psychanalyste, lui, l'auteur que nous avons suivi jusqu'ici, se réserve afin de tirer les conséquences de cette *Proposition* lacanienne dans la conclusion générale de son ouvrage.

Conclusion

L'un des passages forts de cette ultime partie du livre écrit en 1988 est sans doute celui (p. 240) où M. Safouan noue très étroitement ses liens de pensée avec la pensée de Lacan sur le transfert et sa résolution. Citons-le: « *Tout savoir, toute anticipation qui interfèrent dans la direction de l'analyse sont le symptôme de l'analyste, tout particulièrement, faut-il ajouter, l'anticipation sur la fin de l'analyse. Cette fin, l'analyste la constate seulement une fois qu'elle a déjà eu lieu au terme d'une analyse, didactique ou non, qui s'est dirigée vers elle de par son propre mouvement. Il constate alors que la théorie de Jacques Lacan sur la résolution du transfert est vraie* ».

Un autre point fort concerne la « scientificité » de la psychanalyse. Reprenant (p. 245), avec sa précision habituelle, les argumentations de Popper, M. Safouan nous (dé-)montre combien il est opposé à rabattre la psychanalyse sur le modèle scientifique que celui-ci propose. Il n'hésite pas, ce faisant, à dénoncer vigoureusement les erreurs et errances des « *psychanalystes qui ont eu à connaître l'enseignement de Lacan, qu'ils se disent lacaniens ou non-lacaniens (qui) restent encore, pour la plupart et jusqu'à nouvel ordre trop soucieux d'affirmer, chacun, son appartenance ou sa non-appartenance,*

dans des propos qui voguent de l'équivoque à l'impasse ou inversement, et il poursuit, citant Conjectures et Réfutations de R. Popper (Payot) pour constater que « c'est seulement à travers les problèmes que nous prenons conscience de notre adhésion à une théorie. » ».

Enfin, et ce sera notre dernier point d'arrêt dans le parcours de cet ouvrage érudit et magnifiquement stimulant, la question de l'institutionnalisation de la psychanalyse est revisitée. C'est le moment pour M. Safouan de réitérer son indéfectible enracinement dans les théories du sujet divisé, de l'objet a et de la fin de l'analyse, conçues par Lacan. Mais, c'est aussi le moment pour lui de nous donner clairement ses propres vues sur le devenir analyste et le devenir de la psychanalyse. Rappelant la formule de Lacan selon laquelle « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même », il en souligne le caractère provocateur avant de remarquer (p.247) que même les analystes les plus indignés pourtant « *n'iront jusqu'à nier que quiconque se propose de devenir analyste le fait dans l'ignorance totale de la portée et des implications de son projet* ». Pour lui, (et il en fait l'aveu à titre personnel, discrètement, en note de bas de page) la formation analytique qui ne se réduit pas à une simple formalité se heurte à la résistance des analystes eux-mêmes. L'idée de « cartel ne marche pas », dit-il... De même pour la passe... qui pose plus de question qu'elle n'est censée en résoudre. (p.249).

Finalement, M. Safouan nous offre à être, à penser, libres de tout dogmatisme: on peut sentir le désir d'être analyste sans avoir totalement « fini » son analyse... quitte à ne pas réaliser le projet, d'ailleurs ; on peut ne pas avoir ce désir pendant l'analyse même... puis se proposer de devenir analyste à un moment clé de son parcours de vie. « (...) *depuis le lancement de la Proposition du 9 Octobre 1967 jusqu'à la dissolution de*

l'EPF en Janvier 1980 sinon jusqu'à présent, toutes les psychanalyses didactiques conduites par des lacaniens, pour autant que j'ai eu à en connaître, se sont brisées sur le roc de l'anticipation de l'analyse, comme celles de Freud sur celui de la castration ».

De même que la fin de l'analyse n'est pas « programmable », l'avenir de la psychanalyse reste inconnu. Le dernier message de M. Safouan au terme de cette œuvre concerne *le sérieux des psychanalystes*, seul à pouvoir ouvrir à la psychanalyse la voie d'un avenir possible.

La parole ou la mort⁽¹⁾

Essai sur la division du sujet

C'est la réédition en 2010 de l'ouvrage initialement publié en 1993 que nous allons présenter. C'est une façon de rendre compte de la permanente mise au travail de la pensée de M. Safouan: il s'est en effet attaché à reprendre un travail antérieur pour l'amplifier, lui donner un tour nouveau que seul le temps de la réflexion et de la pratique psychanalytiques pouvait l'autoriser à déployer. Il ne s'agit donc pas d'un ouvrage simplement revu au moyen de quelques notes de bas de page ou d'ajouts de quelques références ; c'est bien une réécriture. Semblant être venue non d'un scrupule « après-coup » d'avoir insuffisamment traité tel ou tel point, mais bien plutôt d'une réorientation de la pensée.

M. Safouan s'en explique clairement. La première version - sous-titrée *Comment la société humaine est-elle possible?* - interrogeait les quatre interdits qui fondent l'ordre symbolique permettant la vie sociale: la prohibition de l'inceste mère-fils, et les interdits du mensonge, du meurtre et de l'appropriation du don sans contre-don. Tout cela, bien qu'examiné déjà avec acuité, laissait dans l'ombre le thème essentiel qui s'enracine dans le langage même, c'est-à-dire dans la structure de parole où se trouve le sujet divisé: entre procès de l'énonciation et procès de l'énoncé.

(1) M. Safouan : *La parole ou la mort. Essai sur la division du sujet.* Seuil. 2010

M. Safouan reconnaît d'abord l'impossibilité d'un accord absolu, total, entre les membres d'une société humaine. Comment se fait-il alors qu'il y ait une loi, opposée à celles de la nature, qui ait valeur de loi universelle: celle de l'interdit de l'inceste? Si Freud s'est confronté à la question, il n'y a répondu qu'en mettant en avant le désir des frères de renoncer à leur mère. Or, les fils ont tué le père (de la horde primitive) mais son nom est resté. Cette loi est due au nom même qui la fonde: le nom du père, le nom du tiers qui sépare fils et mère. Et c'est ce nom qui toujours fait loi, « *Même là où le nom du père ne figure pas, comme cela semble être le cas dans tel ou tel système de parenté, la question n'en reste pas moins ouverte des effets qu'induit le nom sous lequel se subsument les membres d'un groupement humain qui, de ce fait, se reconnaissent comme parents soumis à un certain nombre d'obligations et de prohibitions, dont celle de se marier entre eux.* » (p 11).

Le titre de la version de 2010 est d'emblée saisissant. M. Safouan nous le dit dès l'Introduction, c'est à Lacan qu'il le doit. Et il livre une confidence personnelle: « *Revenu à la conception simpliste du transfert comme répétition projective de telle ou telle figure familiale.* », M. Safouan lors d'une séance de contrôle, parlait du « matériel » livré par un patient et demandait à Lacan: « *Où est le père dans tout ça?* ». La réponse obtenue résonne encore, cinquante ans plus tard aux oreilles de l'analyste qu'il est devenu: « *Mais c'est lui qui tient la balance entre vous deux. Car entre deux sujets, il n'y a que la parole ou la mort.* ». L'enjeu est donc celui de la vie même. Vérité, mensonge, doute, croyance, ambivalence, rivalité, désir et loi sont les maîtres-mots de cet ouvrage-ci, lui donnant une force indéniable, nous menant au profond de la vie psychique du sujet.

- **Le premier chapitre** examine le rapport entre **Sens et vérité en psychanalyse**. Il part du constat que la philosophie analytique a commis l'erreur de donner à la forme propositionnelle une fonction de communication affirmative alors qu'elle peut servir des fins bien plus diverses telles que le commandement, l'interrogation, la tromperie. L'erreur, selon l'hypothèse que M. Safouan va démontrer, serait due à la méconnaissance de la division du sujet qui est à la fois sujet des significations communes (partagées avec ses semblables), et sujet des signifiants (où se fait entendre ce qu'il veut dire vraiment).

C'est l'occasion de discuter de l'herméneutique et de l'interprétation analytique et de montrer que l'herméneutique - qui s'attache à faire la distinction entre sens apparent et sens caché - méconnaît, dénie même, cette division du sujet. Relisant Paul Ricoeur qui a écrit que « Freud ne peut trouver que ce qu'il cherche », M. Safouan relève l'erreur de cette proposition: elle ne convient qu'à celui qui cherche le sens caché, ce qui revient à l'herméneutique. L'interprétation analytique est d'une autre essence que la recherche d'un texte cohérent. « *Car un texte cohérent n'a pas besoin d'interprétation ; je dirais même qu'il ne laisse d'autre option que de la boucler.* » (p 38). M. Safouan nous ramène sans cesse à cette vérité-là: l'analyste est aux prises avec *les trébuchements de la parole* et reconnaît le signifiant *là où il fait luire l'éclair de vérité*. Citons le encore (p 41): « *le langage est traversé de part en part par la question de la vérité: puisque la parole ne se soutient que de s'y référer ; et que de l'autre côté, il y a impossibilité de la dire.* ». L'interprétation psychanalytique est « vraie » si (et seulement si) ce n'est pas un sens caché ou un désir qu'elle révèle mais une adresse au sujet dans son rapport aux signifiants de son discours. Le critère de justesse de l'interprétation tient alors à

ce que le sujet se met à *dire vrai*, à reconnaître que jusque-là il « mentait » en quelque sorte. M. Safouan a pour cela une belle formule (p. 43): « *Bref, c'est au moment où le sujet dit « je mentais » que nous sommes sûrs qu'il parle comme un responsable, responsable de la vérité à laquelle répond maintenant son dire. En effet, «je mentais » est la signification exacte de « je le savais » ».*

- L'enchaînement avec le **chapitre 2, La vérité comme norme et la croyance**, se fait alors facilement par le truchement de l'interrogation sur le commandement de l'interdit universel de mentir et amène à la question: sur quelle croyance repose cet interdit?

M. Safouan va s'appuyer sur Hans Kelsen, grand juriste du 20^{ème} siècle, pour démêler les liens paradoxaux entre la vérité et le sujet de l'inconscient. Un abîme sépare raison et volonté et partant, assertion et norme. Un commandement (celui dont il est ici question, par exemple) est la signification d'un acte de volonté, sans forcément être une norme. M. Safouan introduit la distinction entre le « is » (ce qui est; réalité) et le « ought » (ce qui doit être ; valeur). Ainsi, pour Kelsen, la morale n'est pas autonome dans le sens où les normes générales sont seulement valides si elles sont posées par l'individu dont elles concernent le comportement: l'autonomie signifie l'habilitation de chacun à juger selon la norme. S'il y avait une norme morale de la conscience, pourquoi présumer que toutes les consciences morales d'une communauté aillent dans le même sens? M. Safouan reprend ces notions à partir du langage⁽¹⁾ avant de mettre en discussion Kelsen - qui prône la transcendance du « ce qui doit être » (*Sollen*)- avec Ernst

(1) M. Safouan : op cit ; « *Si le langage est une expression de la pensée, chacun aura son langage privé ; s'il est un phénomène social, qui décidera du sens agréé par les membres de la communauté ?* » (p 49)

Mally, philosophe spécialisé dans la logique formelle, pour qui ce *Sollen* ne peut être issu d'aucune volonté, que ce soit celle de l'Etat ou celle d'une divinité. Les pages qui transcrivent cette discussion sont brillantes, référencées avec soin. Elles mènent notre auteur à « confondre » les théories de Kelsen qui ne peuvent éviter le recours à une perspective dualiste et intersubjective donnant lieu à l'invocation un Imperator « *conçu comme un autre sujet que ceux à qui la loi s'adresse, et qualifié de transcendantal* ». M. Safouan reste attaché à montrer que la norme de base, celle communément énoncée, est un acte de pensée qui n'est pas de savoir, de connaissance, mais de *croissance*. Celui qui énonce la vérité basique de la norme basique elle aussi ne sait pas qu'il livre une parole dépendante de ses croyances. « *Ou, plus justement, il le sait sans le savoir, c'est-à-dire le sait tout en s'effaçant comme sujet sachant ce dont il s'agit –définition du refoulement (...)* »⁽¹⁾

Revenant à l'interdit du mensonge, M. Safouan insiste pour donner à la croissance la force traductrice de la loi. La croissance donne un nom à la loi. L'interdiction de mentir est une norme qui, en tant que telle, s'articule à la règle de l'échange de la parole. Ce qui agit n'est pas le nom de la loi mais c'est la loi du nom qui préside aux échanges dans la communauté humaine.

- **L'ordre symbolique** est l'objet du **chapitre 3**. C'est l'interdit du meurtre, le commandement « tu ne tueras point » qui va d'abord être examiné, celui-là même dont Freud pensait « *que longtemps avant toute législation reçue des mains d'un dieu, (les) primitifs (...) savaient que toute violation entraînerait un châtement* »⁽²⁾.

Convoquant Marcel Mauss et sa théorie du don, M. Safouan

(1) Op cit : p 55

(2) S. Freud. *Totem et tabou*. Petite bibliothèque Payot. Paris. Payot. 1989. P. 48-53. Cité par M. Safouan in op cit : page 69

fait intervenir et donne toute sa place à la figure de la tierce personne.

Remettant en cause le principe de réciprocité sur lequel il est fondé apparemment, le don, pour autant qu'il englobe à chaque occurrence deux personnes, aboutit à mettre en place non pas un troc entre un donataire avec retour au donateur mais un réseau. Tout se passe selon la manière dont se différencient, nous dit Safouan (et on reconnaît bien là son goût pour l'humour et le trait d'esprit, que l'on a pu déjà antérieurement percevoir chez lui), le comique et le mot d'esprit: là où le comique se donne dans l'instantané, sur place et sur le moment, le bon mot, lui, circule, se répand et potentiellement se partage au-delà de la dualité, lié qu'il est au langage. Or, dans le modèle don/contre-don est inclus un élément tiers: *l'esprit* de l'objet donné, le *hau* qui le symbolise; et le risque d'encourir le châtement à ne pas avoir rendu le *hau* du *taonga* (que nous traduirions par l'esprit du bien donné) fait craindre la malédiction, la mort.

Claude Lévi-Strauss est à son tour cité car à sa façon, lui aussi, a ouvert la voie tierce qui « *permet de ne pas nous enfermer dans la dichotomie société-individu* » (p. 82) Son analyse de la prohibition de l'inceste et celle de l'exogamie se raccordent à une règle de réciprocité: ces deux fondements sociétaux ne seraient instaurés que pour fonder un échange; ce qui, aux yeux de Safouan, est une explication « *plus consistante et plus efficace* (de l'exogamie) *que celle de Freud* »⁽¹⁾, lequel a donné de l'interdit de l'inceste deux interprétations: l'une sacrée ou d'origine paternelle (les fils renoncent aux femmes pour la jouissance desquelles ils ont commis le meurtre mais gardent un amour pour le père plus fort encore après sa mort), l'autre

(1) M. Safouan: op cit p. 92.

profane ou d'origine fraternelle (les frères font le choix de sauvegarder leur groupe et d'éviter entre eux la discorde dans laquelle se dissoudrait le groupe si chacun voulait prendre la place du père). La solution fraternelle est proche des conceptions de Lévi-Strauss. Mais, celle qui, chez Freud, relève du sacré maintient le questionnement de l'auteur: les quatre lois revues tour à tour forment bien un ensemble... mais quel serait le sujet, quelle que soit l'éminence de son statut social, pour en assumer la paternité?

- C'est ainsi que l'on passe au **4^{ème} chapitre: de l'Alliance à la rivalité**. Le fil conducteur parcourant les réflexions sur ce thème est immédiatement donné au lecteur: on va retrouver les catégories lacaniennes du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Avec l'imaginaire, s'offre l'occasion de revoir la notion d'ambivalence.

Sur quels critères, quels enjeux, les hommes fondent-ils leur communauté quand on sait combien ils ont de désirs paradoxaux, entre s'allier et s'entre-tuer, entre se reconnaître et se méconnaître, entre fonder les lois et outrepasser les interdits qui en sont issus? Il existe une tension mortifère dans la relation que le Moi entretient avec son image spéculaire qui se retrouve dans la relation entre « semblables ». Ce qui fait dire à M. Safouan, de façon très juste, que « *le groupement de ces derniers est voué à se déchirer aussitôt constitué* » car « *là où Eros unit, sourd une destructivité détachée de toute finalité vitale qu'elle soit d'autoconservation ou de reproduction: elle est de mort.* »⁽¹⁾ La parole qui fait loi ne peut venir d'un membre du groupe mais, comme Freud l'a analysé dans *Totem et tabou*, d'une figure hors du commun, d'un autre sur-naturel voire à caractère divin qui - comme il le dira au chapitre suivant-

(1) Op cit : p. 99

n'admet pas la réciprocité et qui limite ou arrête la rivalité. Lacan, lui, a pris appui sur le fait qu'il n'existe aucune société qui ne repose sur la filiation marquée par le nom (paternel ou maternel) (le *nihimo*, dans certaines sociétés. M. Safouan cite celles du Mozambique (page 104 et suivantes). Avec la métaphore paternelle, Lacan a établi la relation essentielle entre la signification phallique et le nom où se signifie, avec la filiation, l'interdit de l'inceste. C'est cette loi du nom qui, selon M. Safouan, constitue le sujet comme sujet de désir.

- **Au-delà de la société**, ouvre au **Chapitre V** de nouvelles questions, comme: « *est-ce que les hommes ne sont pas des tueurs, du moins potentiellement?* »⁽¹⁾ ou encore « *quel est l'état premier: celui de guerre ou celui de paix?* » ; et surtout: comment les hommes viendraient-ils de leur propre volonté à se mettre d'accord sur quoi que ce soit?

La loi qui interdit le meurtre, après l'examen qu'en fait M. Safouan, met en évidence la place de la parole (*logos*) comme préalable « *au déchaînement de la violence, laquelle, autrement, ne connaîtrait pas de limite.* ». Aucun ne peut articuler le commandement de cette loi sauf au nom même qui fait la loi: le souverain ou le tiers.

Progressivement, l'ouvrage qui tend à sa fin s'oriente vers de nouvelles séries de questions. L'une d'elle, et non des moindres, a trait à la conception de la souveraineté en tant qu'elle se distingue de la référence sociale à la loi et à la place. « *Oui, une souveraineté existe (...) qui consiste à renoncer à l'attribut essentiel de toute souveraineté, qui est de « donner et casser la loi* ».

(1) Op cit : p. 116.

La Psychanalyse Science, thérapie et cause⁽¹⁾

C'est un livre sur la psychanalyse, son histoire, ses vicissitudes et ses richesses théoriques et pratiques, écrit par un analyste passionné et de grande expérience qu'ouvre le lecteur qui l'a en mains. Qui peut-être ce lecteur? Un(e)jeune –ou un(e) futur(e)- analyste ayant besoin de trouver le fil passé à maintes reprises sur le métier où s'est tissée la toile de fond de sa pratique naissante ou encore à venir? Certainement. Mais sans doute aussi un homme ou une femme de culture dont la curiosité répondrait à l'invite ternaire de la simplicité du titre, et le ou la pousserait à tenter l'approche au plus près de ce domaine toujours assez obscur à ceux qui n'en ont rien encore exploré par eux-mêmes ... Quel qu'il soit, d'où qu'il tienne sa motivation - consciente et/ou inconsciente - le lecteur s'engage, le temps des trois séquences qui rythment l'ouvrage, dans un voyage avec un guide expérimenté qui connaît les aspérités du chemin pour s'y être aventuré, y avoir respiré corps et âme, buté parfois: soixante ans d'expérience de la psychanalyse sont mis là à sa disposition. Bien peu, de créateurs, de philosophes, de personnages politiques et... d'analystes peuvent mettre autant de longévité active au service de la pensée et de sa diffusion éclairée. En six décennies, le monde, la société, les mœurs ont changé et la psychanalyse aussi a évolué. Donner

(1) M. Safouan : *La psychanalyse. Science, thérapie et cause.* Gallimard. Folio Essais. 2017.

accès aux strates anciennes, prendre du recul vis-à-vis du présent, faire acte de mémoire et envisager l'avenir, cela a d'autant plus d'intérêt que cela passe par la parole d'un homme qui sait rester absolument vivant. Les trois séquences qu'il nous propose sont comme un programme qui durerait trois jours, ou trois semaines, et laisserait tout le temps ensuite pour s'en souvenir et s'en inspirer au besoin. Science, thérapie et cause: cette forte triade annoncée en imprègne une autre, celle de la structure du livre. Ce sont trois parties que l'auteur nous présente, comme autant de livres autonomes qu'il nous offrirait:

- Le mouvement freudien
- La théorie psychanalytique de l'Eros
- La saga lacanienne

Au lecteur de choisir par où commencer, d'aller directement là où est son besoin le plus vif, s'il le souhaite. Pour notre part, nous allons procéder de façon très classique, c'est-à-dire examiner chaque partie l'une après l'autre, dans l'ordre de la présentation de l'ouvrage.

1^{ère} Partie: Le mouvement freudien.

En l'espace de 170 pages environ et 5 chapitres, M. Safouan nous retrace l'histoire de ce que l'on a appelé le « mouvement freudien » pour désigner l'histoire qui, de la naissance de la psychanalyse à Vienne à la fin du 19^{ème} siècle, va jusqu'à la fin du « Comité secret ». Bien sûr, le mouvement freudien ne s'est pas figé après la disparition de Freud lui-même; il est passé par les vicissitudes et les apports des déploiements internationaux au cours du 20ème siècle jusqu'à aujourd'hui. M. Safouan nous en rend compte en mettant en relief les moments forts et les figures qui s'y sont illustrées. Et, si sa manière est rigoureuse,

elle n'en est pas moins inspirée par une idée personnelle qui se révèle dès cette première partie et va parcourir l'ensemble du livre: M. Safouan veut nous montrer que la psychanalyse a fonctionné dès sa naissance comme une religion. Pour cela, il utilise un vocabulaire très empreint de référence religieuse ou mystique.

Ainsi, au **Chapitre I**, à propos de la fondation de la « Société du Mercredi » à Vienne en 1902, à l'initiative de Stekel (« *qui dira que Stekel était le seul apôtre?* » peut-on lire page 26), il dit qu'elle a eu lieu comme l'aurait été celle d'une religion où Freud - l'un de ses 5 membres- agaçait Jones car il y agissait « *comme pape et prophète* ».

On assiste au fil des pages écrites par M. Safouan à la dramaturgie qui a lié, délié ou relié les hommes (et quelques femmes) dans leur effort immense et coûteux pour créer une vision nouvelle de l'Homme: Jones, Adler, Rank⁽¹⁾, Sterba, Deutsch, Jung, Abraham, Ferenczi.... Les noms, les dates, les Congrès successifs, les rencontres, les associations, les ruptures, les titres des publications des uns et des autres semblent véritablement s'animer ici. Toute cette première partie, vient en quelque sorte donner de la chair à chacun de ces éléments historiques. On les voit correspondre à des actions humaines, mues par l'idéal du moi, le narcissisme, la rivalité mais aussi par le désir de faire œuvre scientifique et pour cela de satisfaire à la crédibilité. On peut remarquer qu'avec cette notion – essentielle ici - c'est le thème « vérité/ croyance », déjà abordé dans *La parole ou la mort*, que nous retrouvons.

(1) De longues et saisissantes pages sont consacrées à Otto Rank dans le 3ème chapitre de cette Ière partie du livre, sous un titre aux allures de roman policier, où l'on reconnaît le goût pour la fantaisie langagière et la facétie de M. Safouan : « Otto Rank. Une mort qui parle aux sourds » (pp 84-130).

Ce que l'on retrouve aussi, c'est ce qui tient à cœur de M. Safouan: nous amener à accepter que Freud, s'il n'a pas été arrêté, a tout de même été limité dans son mouvement psychanalytique: non seulement parce que, ne disposant pas de ce que Lacan seul a apporté, il « *a articulé ses théories en se servant des signifiants du langage ordinaire* » (p.31), mais aussi parce qu'il devait donner à la psychanalyse une organisation, se soucier de la continuité, de l'homogénéité, et notamment veiller à contrer, avec souplesse et rigueur pourtant, tout excès ou débordement susceptible de la menacer durablement. « *Les efforts destinés à organiser et à diriger le mouvement psychanalytique l'ont emporté sur le travail d'élucidation conceptuelle et ce alors même que les théories freudiennes en avaient le plus grand besoin.* » (p.31). Ainsi, M. Safouan en arrive à la fin de ce chapitre à exposer son point de vue selon lequel la création de l'IPA en 1910, censée servir la « cause » analytique, a en fait impliqué « *une structure familiale prenant le risque de l'infantilisation du sujet* », ce qui à ses yeux relève d'une idée tout aussi indéfendable que celle qui a conduit à gommer « *la différence entre la psychanalyse en tant que savoir sur le désir et la vérité du désir* » (p. 53).

Freud lui-même, M. Safouan se plaît à nous le rappeler au **chapitre II**, coupait en deux l'histoire de la psychanalyse de l'époque: « *Dans la première, j'étais seul et avais seul tout le travail à accomplir ; il en fut ainsi de 1895-96 à 1906-07. Dans la seconde, d'alors à aujourd'hui (1910), les contributions de mes élèves et collaborateurs n'ont cessé de croître en importance* »⁽¹⁾. Le souci de transmettre la psychanalyse était à la fois celui de l'étendre dans le monde (et

(1) S. Freud. *Ma vie et la psychanalyse*. Paris, Gallimard Idées. NRF. 1950 p. 69. Cité par M. Safouan : op cit p. 54

sortir de ce qui pouvait apparaître comme une pure émanation d'une société restreinte et de culture essentiellement juive⁽¹⁾, et de penser aussi à la façon dont elle pouvait se perpétuer via la formation d'analystes de sorte qu'il n'y ait pas de psychanalystes *errants*. M. Safouan nous a déjà livré sa réflexion sur la question de la transmission de la psychanalyse et du désir d'être analyste dans son ouvrage *Le transfert et le désir de l'analyste* ; notre lecteur peut s'y reporter. Trente ans après cette publication, il insiste toujours pour dénoncer la fiction qui croirait qu'une société analytique puisse garantir de former un bon analyste, « *car aucune formation, aussi poussée soit-elle, ne mettra jamais l'analyste à l'abri de la « résistance.* » » (p. 59). M. Safouan nous fait une confidence, qui le concerne personnellement sur ce qu'il doit à Lacan sur ce point de sa propre formation, justement: « *Parmi tous les maîtres avec lesquels j'ai eu l'occasion de travailler en analyse de contrôle, je dois dire qu'il fut justement le seul qui ne cherchait pas à vous inculquer une technique quelconque. Il se bornait à vous aider à tirer profit de tout ce qui vous paraissait susceptible de vous apprendre quelque chose* » (p. 77).

Chapitres III et IV: Les critiques d'Otto Rank et de Sandor Ferenczi apportées à l'édification de la psychanalyse sur les bases quasi imposées par Freud sont étudiées par M. Safouan d'une façon très vive et plus détaillée (il leur consacre 2 chapitres entiers dans cette première partie) que dans *Le transfert et le désir de l'analyste*, où ils occupaient déjà, et pour cause, une large place. M. Safouan se révèle extrêmement sensible au pathétique parcours de ces deux hommes qui, tous deux passionnés par la psychanalyse et tous deux esprits féconds, se montrèrent aptes à faire le pas de côté qui peut

(1) E. Jones était le seul des « pionniers » à ne pas être juif.

permettre le changement créatif, voire mutatif, de point de vue mais qui peut aussi parfois faire perdre soit le cap, soit les compagnons de route, voire (et ce fut leur cas) à payer le prix de la vie même. M. Safouan, nous montre de façon poignante (voir page 130: la mort d'Otto Rank ; pages 152-155: les graves déboires amoureux et conjugaux de Ferenczi), combien les chocs ressentis dans les impasses et les échecs auxquels ils ont été menés par leurs tentatives d'affirmation de théories et de pratiques originales, ont pu participer à leur délabrement moral et physique, comme ce que tout trauma risque d'entraîner chez tout sujet dès lors qu'il est violemment subverti par le message énigmatique de l'Autre. Le pas de côté de Rank le mena à donner une importance fondamentale à la relation mère-enfant au sein de laquelle l'enfant soumis au « traumatisme de la naissance » rencontre celle dont les organes génitaux éveillent ce traumatisme. Ce qui fait dire à M. Safouan que Rank n'a pas renversé les priorités, comme s'il avait placé la mère là où on avait l'habitude de voir la puissance du père, mais qu'il apportait vraiment du nouveau à la psychanalyse: en « *faisant de l'Œdipe et de la menace de castration la porte de sortie d'une angoisse plus radicale, Rank (renouvelait) le sens de ces complexes aussi bien que celui du désir* ».

Freud et ceux qui l'entouraient et que M. Safouan nomme ses *paladins*, n'étaient pas prêts à entendre un tel discours, et Rank lui-même ne pouvait le prononcer plus clairement, faute d'avoir le recul des conceptions qu'un Lacan viendrait mettre à jour. Quant au pas de côté de Ferenczi, c'est celui qui l'a amené à entrevoir la « confusion des langues entre adulte et enfant » et à prôner une nouvelle technique: celle de la technique active et de l'analyse mutuelle où pouvaient se rencontrer et s'exprimer les sensibilités respectives et réciproques de l'analyste et de l'analysant. Ferenczi était de

cette catégorie rare d'analystes qui fait part de ses pratiques expérimentales dans des descriptions détaillées et assez argumentées. Il fournit ainsi tout un matériel qui servit à alimenter les débats ainsi que les vives critiques contre lui. Bien qu'il ne nous soit pas présenté pour autant comme victime expiatoire, il est clair que c'est l'échec de son analyse avec Freud, ajouté à un certain nombre de déceptions (voire de dés-idéalisations si l'on considère ce qu'il écrivait dans son *Journal* peu de temps avant sa mort)⁽¹⁾ qui l'amènent à un désir d'indépendance ; mais, il ne put le soutenir au-delà de la soumission infantile qui persistait à le lier à Freud. M. Safouan, à titre d'exemple, reprend *analytiquement* et de façon bien documentée l'affaire du choix conjugal conflictuel (entre une mère et sa fille) où se débattait Ferenczi avide de recevoir les conseils du « père » Freud... sans s'apercevoir que celui-ci n'était pas vraiment un arbitre neutre⁽²⁾.

M. Safouan nous dit tenir pour évènement majeur de l'histoire de la psychanalyse l'ouvrage écrit en commun par les deux hommes, car tous deux y mettaient en lumière, à l'inverse de leurs collègues de l'époque, l'intérêt non pas d'arrêter la répétition mais de l'encourager pour obtenir le souvenir, dans le transfert. Sans renoncer radicalement aux principes de Freud, ils les inversaient. On entrevoit l'ombre de Lacan planant sur ces pages où Safouan laisse aller sa plume et sa pensée. De fait, il tient bien Rank et Ferenczi comme les précurseurs de Lacan ;

(1) Voir p. 158

(2) Freud, qui avait investi S. Ferenczi presque comme un fils, « préférait » son mariage, non pas avec la fille qui était en âge de pouvoir lui donner des enfants, mais avec la mère de celle-ci. M. Safouan souligne combien ce choix allait dans le sens d'une castration » du « fils » Ferenczi par le « Père » Freud. Voir M. Safouan : op cit : pp 145-155.

il repère tout particulièrement que l'évocation par Ferenczi⁽¹⁾ des « *sérails où s'abritent les institutions freudiennes pointe inmanquablement vers ce que Lacan a épinglé d'une façon aussi sommaire qu'exhaustive sous le terme de l'Autre* ». ⁽²⁾

Le **Chapitre V**, qui clôt cette première partie du livre, sous l'intitulé *La fin du Comité secret, cardinaux et hérétiques*, est largement consacré à cet ouvrage commun, *Perspectives de la psychanalyse*, que les deux « hérétiques » ont publié en 1924.

Les deux auteurs ont inséré dans leurs chapitres respectifs leurs propositions « renversantes » quant aux buts et aux techniques analytiques: Ferenczi, tenant d'une retrouvaille avec le lien originel mère-enfant et Rank qui, faisant du traumatisme de la naissance la problématique plus radicale que celle de la castration proposait de chercher une issue réparatrice, ont montré l'un et l'autre comment peut basculer le traitement psychanalytique vers autre chose que l'élaboration de la castration. Si Freud a bien salué alors « la fraîcheur » des apports ce livre, il ne s'est pourtant pas privé de dire toute sa réticence vis-à-vis des modifications du cadre analytique qui les accompagnaient. Il n'a pas non plus repris la réflexion sur l'analyse didactique. La fin du Comité secret était là annoncée: Freud laissait à ses disciples le choix de faire l'expérience de ces aménagements nouveaux auxquels lui décidait de renoncer. En gardant sa thèse selon laquelle la formation du Comité secret avait la forme d'une structure familiale, dominée par une figure paternelle (Freud), M. Safouan nous permet de suivre la dramaturgie de la rupture. L'un des « fils », Abraham, n'a pas voulu se dessaisir de ses propres positions contre Jung, contre

(1) S. Ferenczi. « Le problème de la fin de l'analyse. » In *Psychanalyse*.4, 1927-1933, Paris Payot. 1982, p. 44. Cité par M. Safouan : op cit p. 151

(2) Op cit : p 151.

Rank. « Freud se retira. Il décida, lui qui vivait déjà dans l'ombre d'une mort annoncée, de ne pas aller au congrès de Salzbourg. Puis, il laissa Rank écrire l'annonce de la dissolution du Comité. (...) A la vérité, le « père du complexe d'Œdipe » est resté captif du mirage de la position paternante ». ⁽¹⁾ Ce retrait de la part de Freud a laissé de nombreuses séquelles et des questions fortes sont restées en suspens ou plutôt ont été enfouies au contraire, à la manière d'un matériel refoulé voire enterré. Sous le poids de cette censure, un point particulièrement important qui aurait dû être débattu, la formation et l'habilitation des analystes, s'est trouvé simplement reconduit dans les formes déjà existantes dans le cadre de l'IPA. « Pour la première fois dans l'histoire des sciences, une discipline qui se voulait scientifique s'est organisée institutionnellement comme une Eglise » ⁽²⁾.

IIème Partie: la Théorie Psychanalytique de l'Eros

C'est comme un nouveau livre que l'on découvre avec cette seconde partie. On va suivre en cinq étapes une leçon de psychanalyse sur l'Eros par M. Safouan qui va nous confronter à la différence sexuelle, à l'Œdipe, au Nom du Père, au phallus, au féminin...

Chapitre premier: Introduction à la différence sexuelle.

Un lecteur « peu averti » pourra s'étonner du sous-titre de ce chapitre: *le paradigme saussurien*. Ferdinand de Saussure - linguiste suisse (1857-1913) qui, dans le mouvement structuraliste, révolutionna la linguistique en dégageant les lois du langage - n'a a priori rien à voir directement avec Eros au sens où on l'entend ordinairement. Mais, on sait combien

(1) Ibid. p 185

(2) Ibid.p 187

Lacan s'intéressa à la langue et au discours ainsi qu'au structuralisme. On sait aussi combien M. Safouan est fidèle à Lacan qui l'a formé à la psychanalyse.

C'est d'ailleurs, dès les premières lignes, par l'évocation de Lacan que s'ouvre le chapitre: le projet de Lacan a bien été de pousser sa lecture de Freud le plus loin possible, jusqu'à donner à ses concepts une rigueur scientifique, quasi mathématique, dans une forme d'ensemble « consistante » c'est-à-dire cohérente au point que les contradictions laissées par Freud soient ou seraient possiblement levées. Parmi celle-ci: le transfert, moteur et en même temps obstacle à l'analyse ; ou bien encore, le moi objet narcissique et, en même temps, fonction du réel. Lacan a donc voulu procéder à une rénovation conceptuelle et cela devait passer par un changement de focus: « *Au lieu de centrer l'attention sur la différence analyste-patient, il fallait d'abord examiner la relation du sujet à ce qui, dans son propre discours, excède les significations qui s'y articulent* »⁽¹⁾. Le recours à la linguistique s'imposait donc. Saussure qui avait réfléchi à la relation signifiant-signifié, offrait une voie tout indiquée à l'écoute analytique des paroles et, comme en retour, les formations de l'inconscient allaient aussi pouvoir apporter du neuf concernant le signifiant et ses relations tant au sujet parlant qu'au signifié. Avec Lacan, linguistique et psychanalyse ont ainsi pu dialoguer (ou tenter de le faire).

M. Safouan retrace les grandes lignes de la linguistique saussurienne. L'accent va être mis sur la *différence*, puisque le chapitre a trait à celle qui régule le masculin et le féminin au sein d'Eros. M. Safouan nous rappelle donc quelques principes élémentaires de cette linguistique: la langue est un système composé d'éléments interdépendants. Les signes de la langue

(1) Ibid. p. 193

prennent sens les uns par rapport aux autres selon les règles d'opposition et de distinction. Tout signe a deux facettes: le signifiant (image acoustique) et le signifié (concept) et leurs relations sont arbitraires. Selon Lacan, les formations de l'inconscient ressortissent à des opérations qui s'exercent sélectivement sur le signifiant, que ce soit directement ou bien via sa dissociation d'avec son signifié vrai ou latent pour l'attacher à une signification trompeuse (p. 194).

On voit très vite que le statut de la vérité et celui du mensonge reviennent nourrir la pensée et l'écriture de l'auteur, pris qu'il est dans sa démarche sur ce que peut receler la différence sexuelle.

Sans doute est-ce pour cerner au plus près l'objet de sa recherche, qu'il examine le problème de la définition. « *Depuis Aristote, on considère la définition (...) comme une expression qui dit de telle ou telle chose ce que cette chose est. La connexion entre l'être et la définition est évidente: l'être d'une chose est sa « définition » et « toute propriété est considérée comme l'attribut d'une chose ou d'une espèce* »⁽¹⁾. Or, ce n'est plus du tout la conception contemporaine de la propriété, puisque, avec la théorie des ensembles, une propriété est conçue désormais comme le moyen de construire un ensemble. M. Safouan fait appel à une historienne marocaine, Hourya Benis-Sinaceur spécialiste des mathématiques, pour évoquer la notion de coupure et la définition créative proposant une représentation jusque-là inédite du nombre par la coupure⁽²⁾ et de la coupure par le nombre, de sorte que « *les définitions définissent ou concernent des « concepts » plutôt que des objets ou des choses* ». Et, en linguistique aussi il y a des

(1) Ibid. p 199

(2) Un nombre entier m quelconque «coupe» l'ensemble des nombres entiers en deux sous-ensembles: l'un celui des nombres plus grands que m , l'autre celui des nombres plus petits que m .

changements, puisque selon Saussure « *les concepts ne s'établissent pas par généralisation à partir des objets, c'est à l'inverse, le concept ou le point de vue linguistique, qui engendre son objet, que nous pouvons considérer comme le fruit d'une opération de l'esprit* »⁽¹⁾. M. Safouan revient à la définition du signe: Saussure, qui connaissait très bien les mathématiques nouvelles de son époque, a bien montré qu'il n'y a pas de saisie possible du signifiant sans celle du signifié, l'un n'existant que par l'autre. La dualité du signe (signifiant/signifié) est une dualité intrinsèque (nous dirions essentielle) et M. Safouan y insiste, le signe n'existe (page 205) « *qu'en vertu de la différence des signes* ». Prenant appui quelques pages plus loin sur la métaphore du jeu d'échec, il nous amène à reconnaître que hors du jeu d'échec, un roi, une dame, un pion n'ont pas d'identité propre, chaque pièce ne valant que par son opposition avec les autres selon les conventions du jeu ; ainsi les objets n'ont pas de réalité en soi ou à part des autres objets à considérer. Il n'y a de différence que sous le concept fondamental de différence. Et si, comme Lacan a pu le dire « La femme n'existe pas », La différence, elle, existe toujours. Ainsi, la langue est un ensemble de valeurs négatives ou de valeurs relatives. Hors de cet ensemble, le signe reste vide de tout contenu assignable. Remis dans l'ensemble, le signe ne reçoit sa signification que du fait de son opposition réciproque avec les autres signes. M. Safouan nous conduit à penser avec lui, via Saussure et Lacan, et tente d'éclairer les obscures questions de l'un, de l'identité et de la permanence à travers le temps des changements matériels. Cela le conduira à écrire que « *L'identité vient du signe* », mais aussi à se demander ce que des analystes ont eu à gagner à ces développements linguistiques: c'est que la théorie de la langue de Saussure a introduit une mutation décisive dans l'histoire et que par-là, c'est toute la pensée occidentale qui a été impactée.

(1) Ibid. p 202.

Freud avait, notamment dans ses derniers écrits (*Abrégé de psychanalyse*), déjà pris la position de l'épistémologue reconnaissant la valeur du langage comme points de départ et d'arrivée de la théorisation scientifique. Et, pour retrouver le terrain de la différence sexuelle, M. Safouan rappelle que dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Freud avait écrit: « Il appartient à la psychanalyse non pas de décrire ce qu'est la femme –tâche irréalisable- mais de rechercher comment l'enfant à tendance bisexuelle devient une femme ». Puisque selon le paradigme saussurien, nulle idée positive de l'objet ne fonde les signes de la langue, puisque celle-ci découpe le réel en idées parfaitement arbitraires, que nos signes mêmes ne retiennent de la « chose nommée » aucune essence assignable, là donc où « *l'être est subordonné au langage* », on ne voit pas pourquoi le réel particulier de la différence sexuelle échapperait à l'emprise langagière de La différence. Avec sa malice habituelle, surtout quand arrive la fin d'un chapitre, M. Safouan nous glisse ce jeu de mot: « *Tout indique, au contraire, que c'est précisément cette différence-là qui en donne le « la » !* »⁽¹⁾

Chapitre II. Le Phallus.

Allons tout de suite à la page 224, car M. Safouan nous y explique très vite que pour Lacan le phallus ne désigne nullement ce que l'homme est ou a, mais qu'il fonctionne comme indice d'un manque à être chez le sujet parlant comme tel, quel que soit son sexe. Voilà une base première indispensable à connaître pour nous décaler du langage commun et entrer dans la logique lacanienne.

Par ailleurs, décrire la femme est « irréalisable », comme Freud - nous a-t-on rappelé - avait pu le noter. M. Safouan retournant aux textes et notamment à celui de 1915, *les Trois*

(1) Ibid. p. 219.

Essais, y retrouve les idées fortes de Freud: il n'y a pas seulement celle de sexualité infantile (qu'il n'a pas été le premier à découvrir) mais d'autres comme la désintringation dans l'espèce humaine de la sexualité d'avec l'instinct de procréation. Au passage, M. S pointe que le problème de l'exercice de l'analyse par des analystes homosexuels a fait débat et objet de vote dans les sociétés analytiques. Mais, dit-il: « *ce n'est pas tout !* » En effet, c'est de la pulsion qu'il va s'agir, de sa source et de son orientation vers un objet de satisfaction. Freud a montré combien celui-ci pouvait être varié et comment en fait, il tenait à « autre chose », à un *charme* qui fait dire (page 227) à notre auteur: « *c'est toujours au titre de semblant que se constitue l'objet sexuel* ». Cette « autre chose » évoquée par Freud fait place dans le système de pensée qu'emprunte M. Safouan, à un type d'objet qui prend une valeur absolument essentielle: c'est l'objet foncièrement perdu, dont les représentants divers (le sein maternel, les fèces remises et même la naissance marquant la séparation d'avec le corps maternel) n'ont étonné personne ; l'introduction de la phase phallique (régulée sur le mode binaire phallique/non-phallique) n'a amené l'idée d'un objet perdu que sous l'ordre de la menace de castration et du manque d'organe phallique. Or, Safouan, passant de nouveau par l'examen d'un auteur qu'il a beaucoup lu et qu'il nous a déjà fait rencontrer -Richard Sterba - nous montre clairement que l'érotologie freudienne n'a pas été bien comprise par nombre de ses disciples, qui ont méconnu l'indépendance du biologique et du phallique. De fait, la biologie n'a joué aucun rôle dans la découverte de l'Œdipe, dont la notion de phase phallique est contemporaine. De plus, c'est bien la menace de castration qui a été tenue pour conduire à la disparition du complexe d'œdipe chez le garçon, et c'est bien la reconnaissance de sa castration qui, chez la fille, l'engage dans l'œdipe féminin.

Chapitre III. Le cristal parfait de l'Œdipe.

Or, nous ne rencontrons jamais de cristal parfait. Ce que nous découvrons ce sont plutôt des cristaux où manquent certaines facettes et parmi celles qui s'y trouvent encore, il en est qui ne sont pas claires.

C'est de la conférence que Freud a prononcée en Mai 1909 à la Société psychanalytique de Vienne, D'un *type particulier de choix d'objet masculin*, que M. Safouan part à la recherche de ce cristal de l'Œdipe. Quatre traits caractérisent et donnent valeur à ce cristal chez l'homme (pas ou peu névrosé dans les textes de Freud) dans sa relation à l'objet d'amour. Ce qu'il s'attache à mettre au jour: quelques-unes des facettes du choix d'objet amoureux. Nous pouvons les résumer ainsi:

- a) L'objet d'amour doit être la femme d'un autre (impliquant donc un tiers lésé).
- b) Les objets d'amour, les femmes, dont ces hommes sont épris, ils ne les quittent pas facilement. Fidèles à la *même* femme, ils le restent même s'ils tendent à répéter l'expérience amoureuse sur une série de femmes ; cela dans la plus grande contradiction, du moins apparente, car toutes « leurs » femmes se remplacent, en fait aisément, l'une par l'autre.
- c) Le troisième trait est celui qui sépare l'amour psychique et l'amour sensuel. De sorte que la sensualité n'est investie et les rapports sexuels ne sont possibles qu'avec des femmes méprisées.
- d) Le quatrième trait relève du fantasme de rédemption et de ce que Freud a désigné comme le fantasme du salut, témoignage de reconnaissance envers les parents pour avoir été mis au monde.

Ces quatre traits ensemble constitueraient le cristal parfait de l'Œdipe.

Dans l'article que Freud rédigea à partir de sa conférence, il a distingué le normal du « moins normal ». Nous retiendrons avec M. Safouan que la normalité est fonction du complexe d'Œdipe et que le choix d'objet masculin est fortement imprégné par la figure maternelle. Mais, notre auteur poursuit son investigation sur ce fameux cristal parfait, en en réexaminant et commentant chacune des facettes, pour finalement discuter le point de vue freudien sur la disparition du complexe d'Œdipe.

Pour M. Safouan le complexe d'Œdipe ne peut disparaître sous l'effet d'une dissolution qui serait programmée par la nature, pas plus que parce de toute façon qu'il serait voué à l'échec. Ce serait trop vite oublier l'impact du facteur symbolique de l'interdit de l'inceste. D'autre part on a aussi tendance à oublier que le père, obstacle devant le fils qui veut le remplacer auprès de la mère, est aussi l'agent même de la menace de castration: il est un père qui punit. « *Bref - commente M. Safouan- de quelque côté qu'on l'envisage, la satisfaction sexuelle coûte le pénis* », ce qui a pour conséquence de créer un conflit entre l'intérêt narcissique pour cet organe et l'investissement libidinal des objets parentaux. Mais l'apport essentiel de Safouan nous paraît se situer dans les pages (247-249) où il reprend la notion de dette symbolique que Freud a, dit-il, négligée. « *La dette symbolique se consomme là où la signification de la menace de castration devient restituable* ». Quant au complexe de castration chez la fille qu'il veut revisiter, s'il le conduit (assez classiquement) à le reprendre du côté du désir du pénis et à son renoncement, ce qui est plus « original », c'est la mise en évidence du désir

fondamental qu'est le désir du manque, lequel se traduit dans les analyses par le refus de recevoir, fut-ce la guérison (chez des patients hommes ou femmes)... « *comme pour préserver, au titre d'un au-delà du don, un manque où réside l'essence de la subjectivité. Le phallus est ce manque ou cette castration même. Et, la névrose réside en ce que le sujet veut en jouir, en pensant trouver dans le pénis son correspondant positif* »⁽¹⁾.

Autre point remarquable encore de ce chapitre: M. Safouan aborde le thème du genre et de l'idéologie relative au genre dans le discours sur le sexe et sur la/les différence(s). Cela lui permet de nous donner son avis non seulement sur l'impact du socius sur les représentations du genre en général, mais aussi sur la place essentielle qu'occupe la langue dans une société quand elle parle du sexe: « *toutes les langues s'y prennent alors de la même manière (...) Elles font du pénis le signifiant du masculin, et nous laissent sans aucune prise sur le féminin, simplement défini par sa simple altérité* »⁽²⁾. Cette altérité-là n'est certes pas une raison de nier la spécificité du féminin et M. Safouan a bien sûr connaissance des ce que bien des analystes femmes, Luce Irigaray notamment, ont pu écrire à ce sujet. Et la conclusion du chapitre donne lieu à l'évocation d'une scénette où se joue un conflit entre deux enfants qui par la même fenêtre d'un train à l'arrêt, regardent les portes de toilettes de la gare: l'un, un garçon, ne voit écrit dessus que le mot « Hommes », l'autre, une fille, ne voit que le mot « Dames ». C'est ainsi, qu'une fois encore, M. Safouan, toujours épris d'enfance et de jeux avec les mots, nous livre sa perplexité quant au règlement du conflit *des différences*.

(1) Ibid. p 252

(2) Ibid. P 255.

Chapitre IV. Nom du Père et Fonction phallique.

C'est sous un autre angle que l'auteur décide alors de nous inviter à envisager l'Œdipe.

Est-il aussi destructible que Freud l'a pensé? Et s'il ne l'est pas, ses effets pathogènes en sont-ils résolus pour autant? Il faut en venir au nom du père, concept lacanien que M. Safouan a adopté dès le début. Ce qui est intéressant ici, c'est que Safouan veut dire dans quel sens, lui, il l'entend et quel usage il en fait.

Parler du nom du père c'est parler du père de ce nom, qui subsiste au-delà de sa vie même et de sa destruction. Rappelons-nous ce que nous lisons quelques pages plus haut: le père a pu être mis à mort, son nom est resté, tout comme Troie a été détruite, il n'en subsiste pas moins le nom. Et, M. Safouan nous livre ici (page 263) une anecdote, celle d'un petit garçon qui demandant à son institutrice « Comment tu t'appelles? » s'entend répondre: « Reviens à ta place »: était-ce pour l'enfant le nom de la femme ou l'ordre de regagner sa chaise? Un acting suivit cette incertitude: l'enfant fit pipi sur place. Or, la réponse était justement le « nom » qui lui donnait sa place, sa place socialisée, l'insérant dans la société des enfants de la classe. M. Safouan rapproche cette histoire de celle de Moïse à qui Dieu révéla son nom: « Je suis qui je suis » et qui revint vers son peuple en disant: « *Je suis* m'envoie vers vous. ». Autrement dit, le nom révèle l'essence même du nommé, l'être même. Pour aller au plus près du nom du père, M. Safouan va interroger l'énigme de la parole du Christ, dans la détresse de l'abandon et la douleur de son agonie: « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné? » M. Safouan voit dans cette question du délaissement du fils une raison de considérer le christianisme comme la seule vraie

religion. (Goethe a repris ce thème dans le poème le Roi des aulnes et Freud nous a donné le matériel du rêve de l'enfant qui brûle, dans la Traumdeutung, ainsi que son propre rêve fait la nuit qui a suivi la mort de son père.) . Pour Safouan, le désir de l'enfant est que son désir soit reconnu. Il suit la ligne tracée par Lacan selon laquelle le père, agent de la castration est aussi celui auquel est réservé le droit de satisfaire le désir de la mère. Ce père « idéal » a une double fonction: celle de la castration et celle de la promesse d'obtenir une satisfaction (nous dirions « ailleurs ») c'est à dire une issue à l'engluement (Safouan dit « *l'enlissement* ») dans le désir de l'Autre.

M. Safouan n'ignore pas que les constellations familiales actuelles ne sont plus toutes organisées selon le schéma de la triade classique. Ces remaniements ne jouent pas dans l'ordre symbolique pour autant: la mère a toujours précédé l'enfant dans l'intégration de l'ordre symbolique et la présence « réelle » d'un père n'a pas autant d'importance que celle de son nom qui fonde la prohibition de l'inceste.

La métaphore paternelle occupe une place importante dans la doctrine lacanienne. C'est en allant trouver Victor Hugo, et son poème Booz endormi, que M. Safouan a l'élégance de nous amener à nous familiariser avec ce concept. Aucun homme, nous dit-il, n'a la moindre chance d'accéder à *une* femme, sauf dans la mesure où, du côté de la mère, l'organe masculin est reconnu comme l'objet du père « *comme tel, c'est-à-dire celui qui porte ce nom* »⁽¹⁾. L'appartenance au père est inscrite dans l'essence maternelle. Lequel père est bien - on l'a vu plus haut-agent de punition (et pas seulement obstacle). Enfin: le pénis, l'organe du père, ne prend « sens » dans le complexe d'Œdipe que s'il a la valeur de phallus symbolique. Ce phallus

(1) Ibid. p 273.

symbolique que Lacan a « écrit ϕ , comme équivalent du nom du père, puisque l'un comme l'autre impliquent l'exclusion du sujet d'une jouissance souveraine. ⁽¹⁾ (...) que Lacan désigne par le sigle $-\phi$ ⁽²⁾ ». Mais, alors même qu'il reprend quasi littéralement les expressions lacaniennes jusque dans l'emploi de signes cyrilliques de convention, nous remarquons encore quelque chose d'original chez M. Safouan: il ne renonce pas à maintenir son style personnel d'écriture. En effet, comme s'il était conscient d'être allé un peu vite pour son lecteur et comme s'il restait avant tout soucieux de l'accompagner dans son cheminement, notre auteur va se faire plus pédagogique. Pour cela, il nous retrace les étapes par lesquelles passe l'enfant en butte aux pertes successives qui marquent son évolution: placenta fait de ses propres tissus, sevrage, objet anal, pour mieux souligner que ce sont bien là autant de pertes précoces de l'humain et que celles-ci lui permettent la poursuite de son fonctionnement vital. La phase génitale ne vient pas couronner le développement libidinal et les objets prégénitaux ne cèdent pas leur préséance. Et puis, la castration a beau être symbolique, elle ne manque pas de résonner sur le plan imaginaire et le phallus (au sens de $-\phi$) marque l'impossibilité d'atteindre une image du corps propre positive, donc il est vécu comme manque tant de l'avoir que de l'être. La fonction phallique a pris la place symbolique de l'oedipe chez Lacan, elle est déterminante du désir (de l'Autre).

Nous retiendrons que la loi oedipienne, contraignante, énonce ce que les hommes et les femmes doivent faire ou s'interdire. On va voir dans les deux chapitres suivants

(1) Ibid. p 273.

(2) Ibid. p 275. Le sigle « $-\phi$ » met en évidence que l'objet imaginaire donnant accès à la jouissance absolu sort du champ spéculaire, tout imaginaire qu'il soit.

comment l'homme et la femme s'organisent et comment Lacan a apporté son éclairage sur la sexualité.

Chapitres V et VI: De la sexualité masculine. Le désir au féminin.

J'ai regroupé ces deux chapitres ici car on y est au cœur cette fois, non plus des questionnements techniques qui ont traversé la psychanalyse, ni non plus dans les considérations de logique linguistique stricto sensu, mais bien dans ce qui interroge l'humain au plus profond: son identité et ses choix hétéro / homosexuels, pris qu'ils sont dans le langage.

Qui n'est pas déjà assez (ou suffisamment assez) rompu à la pensée lacanienne ne peut se contenter de parcourir ces deux chapitres et en tirer bénéfice, surtout s'il ne leur accorde qu'une lecture relativement distante. Ces deux chapitres sont donc essentiels pour apprécier la révolution de l'Œdipe dans ses conséquences, tant du point de vue humaniste au sens large que du point de vue analytique. Comme tels, ils demandent du lecteur une attention soutenue, qu'heureusement l'auteur a le talent de nourrir.

- Dans le **Chapitre V**, M. Safouan a eu l'idée de nous présenter les « mathèmes de la sexualité », quatre formules que Lacan a pensées utiles pour donner forme (celle des lettres de notre alphabet mais aussi des sigles cyrilliques, qui parfois, il est vrai, peuvent compliquer la lecture) à ses concepts et aux relations qu'ils entretiennent. Ces mathèmes nous montrent combien Lacan a à la fois puisé aux repérages aristotéliens et comment il les a dépassés. M. Safouan se montre très à l'aise dans ces champs a priori peu clairs puisque non seulement leur terrain est celui où se sont enfouies les représentations interdites ou refoulées, mais que de surcroît il faut disposer d'un appareillage (conceptuel) sophistiqué pour s'y mouvoir. Son érudition est remarquable, nous amenant à rencontrer des auteurs de référence peu connus du grand public: des logiciens,

comme Robert Blanché, Keynes, Jespersen, mais aussi des juristes. Nous nous attarderons sur le passage qui concerne deux de ces derniers: Schmitt et Kelsen. Ces deux juristes ont mis au travail les notions de définition et d'exception pour aborder la théorie des normes que Safouan lui aussi veut revisiter. Il constate que les deux chercheurs ont rompu avec le rationalisme aristotélicien quant à l'énoncé *souverain*, ce qui les place dans la logique, en fait, de l'apport révolutionnaire de Frege qui, à la division de la proposition entre sujet et prédicat, substitua celle existant entre fonction et argument. D'un ton toujours vif, M. Safouan se saisit du sujet pour examiner ce que les analystes ont à dire de la loi toute particulière qu'est la loi du désir masculin: qu'est-ce qui est souverain? Qui, ou qu'est-ce qui préside au choix d'objet masculin? Le statut de l'exception est ici tout à fait important et il est longuement visité: tout/pas-tout/ presque tout/ tout sauf un/aucun... =? Le quanteur « pas-tout » et « l'au-moins-un » agitent de leur *intranquillité* les pages de ce chapitre, où l'on est à la recherche de l'exception qui confirme la règle et aussi de ce qui transcende la fonction phallique. La figure du père serait l'au-moins-un non soumis à la fonction de la castration symbolique. On aboutit à un espace plus stable quand se trouve venue sous la plume de l'auteur l'idée que « *L'identification sexuelle de l'homme ne consiste pas à se croire homme mais à tenir compte du fait qu'il y a des femmes, au point d'accepter la castration symbolique –que j'identifie avec l'inscription même de la métaphore paternelle* »⁽¹⁾. C'est bien en termes d'identification que se joue la répartition identitaire de chaque sexe.

C'est le personnage de Don Juan qui va relancer la réflexion sur « tout(es)/pas tout (es): figure d'exception qui « les a

(1) Ibid. p 290.

toutes»? (« *mille e tre*, » chante Léoporello dans l'opéra de Mozart). Don Juan échappe à la fonction phallique dans la mesure où justement il évite de passer par le manque. Or, la perte, les pertes (il en a été question dans le chapitre précédent) fournissent au sujet parlant la possibilité de s'ancrer dans le langage ; le désir est causé non pas par l'objet mais par sa perte. Ainsi, le repère phallique joue-t-il de deux façons: l'une où s'affirme l'existence d'un « au-moins-un » qui fait exception au manque organisé par la métaphore paternelle et qui revient donc à la figure d'un père exception, un qui « les a toutes » (c'est le « Père de la horde primitive » du mythe freudien). L'autre, donne à l'homme à se ranger dans l'ensemble qui inclut « *tous les hommes soumis à la fonction phallique en tant que castration symbolique*⁽¹⁾ ». Reste à savoir comment le même repère phallique fonctionne chez la femme...

- Le **Chapitre VI, Le désir au féminin**, se consacre à cette question. Les mathèmes « version féminine » de Lacan sont écrits sous leur forme cyrillique et nous sont présentés, commentés, par M. Safouan qui se/nous donne le plaisir, au passage, de quelques références à des tableaux de Rembrandt, par exemple, de représentations du nu féminin et du jeu avec l'image spéculaire et le miroir, apanage symbolique s'il en est de la femme en quête identitaire, de la problématique du vrai et du faux.

On retrouve le quanteur lacanien, *tout(e)/pas tout(e)*, appliqué à la sexualité féminine. Là encore deux formes se présentent: dans la première, la femme n'est pas toute dans la fonction de la castration, mais elle s'y trouve inscrite malgré tout du fait du langage qui dit son « non-avoir ». Dans la seconde, l'universel *toutes* mis dans la forme de l'article indéfini qui inscrit La femme, avec le L majuscule, est non-

(1) Ibid. p 309

inscriptible faute de poser l'exception qui le conditionne. *Pas tout*, qui annule le tout ici, que ce soit au niveau de chaque femme ou que ce soit dans l'ensemble, s'entend toujours à partir d'une même racine: est femme celle qui n'est *pas toute* prise dans la fonction phallique, qui n'est *pas toute* dans cette logique.

Chapitre VII. La jouissance supplémentaire.

C'est sous forme d'épilogue que M. Safouan a rédigé ce dernier chapitre, qui vient clore la partie consacrée à la Théorie de l'Eros. Le concept lacanien de la jouissance, ici replacé dans le cadre spécifique de la différence sexuelle et du désir, ne pouvait trouver meilleure place qu'à la suite des deux chapitres précédents. Si le désir de la femme est resté pour Freud dans l'obscurité du « continent noir », Lacan, lui, a « cru » que la jouissance féminine serait une jouissance « supplémentaire », au sens où elle ne saurait avoir de rapport complémentaire avec la jouissance masculine. Safouan constate chez Lacan non seulement le caractère spéculatif de cette conclusion mais nous dit se sentir, lui aussi, conduit à l'adopter. Et s'il s'en explique, c'est d'une façon qui suit la nature même de ce sur quoi porte son questionnement, c'est-à-dire d'une façon qui n'est pas linéaire.

Ainsi il nous dit que c'est à partir de ce que le désir et la jouissance ont trait non pas au plaisir, mais au manque à être et à la quête d'un Bien au-delà des biens, qu'il reste à se demander ce que le manque à être a aussi à voir avec notre humaine finitude ; « *notre manque d'immortalité* » écrit-il page 331.

Et puis, M. Safouan semble avoir bien retenu le conseil de Freud d'avoir recours aux artistes et aux poètes pour aborder ce sur quoi les psychanalystes butent. En effet, c'est vers les peintres, les sculpteurs, (Le Bernin, Rembrandt...) qu'il se tourne pour nous parler des liens entre l'énigme du féminin et les représentations que ceux-ci en ont données.

Amour charnel et amour céleste sont ainsi évoqués tour à tour dans de très belles pages qui, très inspirées par la passion que M. Safouan entretient avec l'art et la culture occidentale, tentent de suivre le fil rouge de la jouissance « supplémentaire » féminine. De quelle jouissance et de quel rapport à la mort s'agit-il dans la jouissance mystique d'une Sainte Thérèse d'Avila, telle que le Bernin l'a sculptée par exemple? Quel sens peut avoir l'apparition d'une femme qui, par l'entrebâillement d'une porte, glisse un regard *prudent presque effrayé* sur le spectacle de la carcasse sanglante du « Bœuf écorché » peint par Rembrandt? M. Safouan noue ce fil rouge à celui de la finitude, nous l'avons dit, et peu à peu il le resserre jusqu'à rencontrer toute la force de la maternité qui fait, en quelque sorte, se rejoindre naissance et mort: les mères ont cette puissance de donner en même temps que la vie, la mort qui y est inscrite. « *Le corps féminin demeure celui où la vie exerce l'art mystérieux de sa créativité.* » écrit M. Safouan (page 338) qui paraît ne pas pouvoir penser que c'est en tous lieux que se joue la « passation du manque »: le lieu de la mise au monde pourrait être celui d'une autre jouissance. A lire ces passages emplis de doute, d'interrogations et de subtiles hypothèses, notre attention est attirée par un élément du discours écrit de ces dernières pages: c'est l'usage moult fois répété par la plume de l'auteur de l'adjectif « ineffable ». Tout se passe comme si ce n'était plus le « noir » qui régnait sur le territoire exploré-*la terra incognita* du féminin des femmes-mais une vapeur, un impalpable enveloppant, masquant l'accès au savoir et troublant la pensée sans toutefois l'étouffer: « *Peut-être trouvera-t-on un jour des phénomènes qui ne s'expliquent que si l'on pose l'existence de cette jouissance ineffable?* ». (...) « *Même là où elles (les femmes) l'éprouvent, cette jouissance reste ineffable.* ». (...) « *Bref, la jouissance supplémentaire est*

une jouissance qui ne quitte les ténèbres de l'insu que pour retomber dans celles de l'ineffable »⁽¹⁾.

Ainsi en va-t-il des limites que le discours assigne à la certitude.

Troisième partie: La Saga lacanienne

Safouan, dans la première partie du livre, a retracé la naissance de la psychanalyse et son institutionnalisation internationale du temps de Freud et de ses premiers disciples et un peu au-delà. Il nous a montré les fondements théoriques, les découvertes, et fait partager les dissidences, les dissonances, qui ont animé, agité des hommes et des femmes d'esprit. Dans cette troisième partie du livre, presque en symétrie, c'est sur l'édification de la psychanalyse lacanienne qu'il porte ses regards toujours aussi scrutateurs et intensément intéressés. Intéressés, dis-je, car c'est à plus d'un titre qu'ils le sont. M. Safouan a en effet de l'*intérêt* pour Lacan, au sens quasi bancaire du terme: il lui *doit* sa formation, il a tiré *bénéfice* des apports que lui a faits Lacan au cours des séances de contrôle, pendant les Séminaires et dans des moments plus personnels. L'*intérêt* que porte M. Safouan à cette saga lacanienne lui vient aussi de sa propre curiosité, de son esprit de recherche, de son goût pour la communauté humaine, ses aspirations, ses affres. Et l'aventure lacanienne pas plus mais pas moins que l'aventure freudienne n'en manque.

Cinq chapitres vont cerner, contenir, discuter l'histoire de cette part incontournable que Lacan a prise dans le devenir de la psychanalyse.

(1) Ibid. pages 338-339.

Chapitre I: Ce qu'enseigner veut dire.

J'ai déjà livré au lecteur, dans la biographie, de nombreux éléments dont M. Safouan a rendu compte lui-même dans cette partie de son livre. Il y fait quelques confidences sur son enfance, la formation de sa personnalité, ses maîtres et ses orientations. Il l'a fait essentiellement, me semble-t-il, pour mieux montrer toute la valeur qu'a eue sa rencontre avec Lacan, troisième dissident de l'IPA, selon lui après Rank et Ferenczi dont il nous a déjà beaucoup parlé. Ce sont surtout ses appréciations sur le Lacan « formateur » et maître qui sont précieuses: *« J'ai considéré Lacan, et je le considère toujours, comme un maître. »*. ⁽¹⁾ *« Non seulement il n'a jamais prétendu m'apprendre « comment analyser », mais il a toujours gardé ses façons d'agir en retrait » (...)* *« L'étonnant est que ce fut ce maître, chez qui je n'ai à aucun moment senti l'interférence du désir d'enseigner, ni de transmettre, qui 'a le plus permis d'apprendre ce que j'i pu en matière d'analyse.(...) Sa règle d'or, en matière de formation, était de mettre entre parenthèses le désir de former. Ma formation fut à mon insu, une leçon sur le désir de l'analyste, ou plus exactement sur le vrai sens de sa « neutralité » (...)* *l'enseignement de Lacan a définitivement déboulonné la théorie de l'identification à l'analyste comme fin de l'analyse. Qu'il ait pourtant fini par favoriser ainsi le fantasme de l'identification au maître, comme fin de l'être analyste, n'est donc pas le paradoxe le moins cruel du legs lacanien. »*⁽²⁾

On le sent bien, l'élève, l'admirateur, le « disciple », qu'il a été tour à tour (ou tout à la fois?) n'empêchent pas M. Safouan de porter un avis critique et même autocritique sur ce que lui renvoie le rétroviseur. Ainsi, le souvenir de quelques phrases

(1) Ibid. p 368

(2) Ibid. p363 et 364

lancées par Lacan, passées pour anodines, retrouve leur plein sens, marqué par le narcissisme ambitieux, pour ne pas dire orgueilleux, de Lacan et par « *l'élève (qui) avait des difficultés à admettre que le maître était un homme qui tenait à en découdre* ». ⁽¹⁾

On lira, nouée à ces souvenirs et à ces pensées personnelles de M. Safouan sur ses années d'enseignement, la mise en drame de la saga: les divergences et les disputes au sein de la SPP dans les années 50, avec la mise en place, chez Lacan, du Séminaire de la Rue de Lille ; le vote de Juin 1953 à la SPP qui, ne donnant pas à Lacan la majorité, l'a écarté de la présidence de la Société ; la création de la Société Française de Psychanalyse (SFP), par Lagache, Dolto et Favez-Boutonnier, dès ce résultat proclamé. Safouan nous livre de ces détails qui sont en fait les signaux faibles des véritables tournants de toute histoire. L'exemple typique est celui d'une parole de Lagache lors de la réunion qui suivit la proclamation de la SFP. Safouan, pas encore membre, y assistait comme simple invité, Lacan y était présent, bien sûr, et dut entendre Lagache dire comme une chose allant de soi que « cette histoire des séances à vingt-cinq minutes, c'est terminé ». Lacan ne dit rien et Safouan nous avoue n'en avoir rien tiré de prophétique sur le moment. C'est d'ailleurs à cela que je voulais en venir: dire au lecteur combien M. Safouan se montre, dans toutes ces pages historiques -auxquelles il a participé et qui ne se sont donc pas écrites sans lui- à la place du témoin, de celui qui perçoit souvent mais ne perçoit parfois pas tous les enjeux. Il n'y a aucune prétention dans la façon dont il se laisse entrevoir, aucune tricherie.

(1) Ibid. p 370.

Chapitre II. Le Séminaire de Sainte-Anne.

Le désir de dépasser les autres d'une tête (au moins) était plutôt celui de Lacan. Ce n'est pas ce que dit textuellement M. Safouan, que je me permets pour une fois de « surplomber », mais c'est l'impression que l'on peut tirer des pages de ce chapitre. « *Le rapport de Lacan à ses élèves a changé à mesure qu'il avait la certitude de faire un enseignement sans rival et sans prix.* » On retrouve d'ailleurs la métaphore religieuse, si (im)pertinemment trouvée par M. Safouan lorsqu'il évoquait Freud et l'institution psychanalytique, et là c'est de la relation entre Lacan et ses élèves, qu'il prenait pour apôtres ou prophètes, qu'il s'agit. Quant à la métaphore familiale, elle aussi déjà utilisée pour montrer la répartition des rôles de type père/fils du temps de Freud, elle fait retour avec la figure de JAM, Jacques-Alain Miller, gendre de Lacan, qui va jouer une partie serrée dans l'évolution de la Cause psychanalytique. Dès l'époque du Séminaire de Sainte Anne, Safouan parvient à s'inscrire parmi les analystes les plus actifs, quand bien d'autres personnes autour de Lacan resteront là, faisant nombre, mais sans plus d'investissement. La formulation de Lacan selon laquelle « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même », y est sans doute pour quelque chose, mais on reviendra plus loin. Pour l'heure, notons que c'est Safouan qui se fait scribe des paroles du Séminaire. C'était aussi l'époque où Lacan, soucieux de voir sa doctrine s'affirmer au sein de l'ensemble de la communauté analytique, souhaitait affilier la SFP à l'IPA. Je ne peux que recommander vivement au lecteur de suivre les tracés tortueux que nous fait suivre M. Safouan dans ce chapitre où l'on peut voir de très près, grâce à sa contemporanéité d'avec les événements, les avancées et les reculs, les dissensions et les trahisons qui ont jalonné ce moment de l'histoire de la psychanalyse et mené Lacan et ses plus fidèles compagnons à la rupture avec l'IPA, puis à des

ruptures internes. Persona non grata en tant que didacticien, Lacan exclu de l'IPA a été également « lâché » par certains de la SFP qui tenaient à cette affiliation, malgré tout. Safouan s'étonne de la naïveté de Lacan « *avec laquelle il semblait s'attendre à un débat scientifique, à l'intérieur d'une institution fondée justement sur l'exclusion d'un tel débat* ». C'est sur ces fondations que démarra en 1964 l'Ecole Française de Psychanalyse (EFP), école de la *cause freudienne*, que Lacan plus que jamais voulait défendre, tout attaché qu'il était à tracer les voies d'une formation de l'analyste, et en tout cas d'aider quiconque se proposait d'exercer cette profession réputée « impossible ». M. Safouan le reconnaît: ces histoires de formation au sein d'une institution analytique ne l'ont guère préoccupé: seul l'enseignement « individuel » dans la relation singulière avec un Lacan toujours plus surprenant l'intéressait. Pourtant, avec le recul de longues années d'expérience, il est devenu capable d'« entendre » et de nous faire entendre à notre tour, combien le style de Lacan lors de sa prise de parole au moment où il fonda l'EFP put jouer contre lui: « *Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique- l'Ecole française de psychanalyse* ». « Aussi seul »! Alors qu'il aurait pu reconnaître la résistance de bien de ses collègues vis à vis de ce que voulait imposer l'institution SPP et faire alliance avec eux... On peut lire un peu plus loin une autre opinion de Safouan sur son maître: Lacan, s'il pensait nécessaire de défendre la psychanalyse, n'était pas pour autant fait pour diriger une Ecole.

L'EFP en vint à définir trois, ou plus exactement deux « Plus Une » ainsi dénommé par Lacan, des sections ou groupes de travail sur l'enseignement, sous forme de cartels, sans hiérarchie⁽¹⁾. L'un

(1) On voit combien ces dispositifs pouvaient pré-former les mots d'ordre et le mouvement de Mai 1968. (« *La Plus Une, réservée*

des problèmes que rencontrèrent ces groupes, fut de trouver le thème qui, chacun, les unissait. La section « Plus Une » devint celle qui avait une position privilégiée. La Section Psychanalyse Pure devait établir la psychanalyse didactique dans son statut qui la différencie de la psychanalyse thérapeutique. Tout cela, M. Safouan le raconte très bien et il ne peut être question ici de reprendre tout en détails. Retenons ce qu'il nous livre page 391: « *L'analyse didactique serait une analyse où le didacticien ne se soumet qu'à la seule finalité de l'expérience psychanalytique comme expérience de l'inconscient. (...) Une psychanalyse « pure » aurait-elle une fin indépendante de ce dont l'analysant a besoin pour se débarrasser de ce qu'il considère comme ses symptômes?* ».

Chapitre III. L'École Freudienne de Paris

« La vie de l'EFP a certes toujours été marquée par les divisions et l'agitation (...) ». Même si ses membres étaient enthousiastes, ils n'en restaient pas moins habités par une question difficile: en quoi une *analyse pure*, en elle-même non thérapeutique, pouvait-elle bien préparer un sujet à en « reprendre l'application à des fins thérapeutiques »? Le lecteur trouvera quelques pages sur cette question et verra que les enjeux n'étaient en fait pas dénués de violence. D'autant qu'à la tête de l'EFP, Safouan nous présente un Lacan peu confiant, sans grande estime pour les analystes, les considérant comme « *guère aptes à se pénétrer de ce qu'apportaient de neuf la linguistique structurale et encore moins la renaissance freud-russellienne de la logique* »⁽¹⁾. Un événement fort vint impacter le cours de la saga: l'enseignement de la psychanalyse à

à la mathématique... » et « chargée de la sélection ... ». Ibid. p 389)

(1) Ibid. p 410

l'Université en 1968-1969. A l'initiative de Serge Leclaire, à Vincennes d'abord, puis à Saint-Denis Paris VIII. Lacan refusait de considérer l'enseignement universitaire autrement que comme une menace contre la psychanalyse elle-même et restait sur ses gardes vis-à-vis de ceux qui assureraient un enseignement qui ne serait pas le sien seul. M. Safouan va pousser son analyse critique de cette période et donner des avis, certains nuancés, d'autres pas, sur les protagonistes qu'il a bien observés et connus: si « *Leclaire a été le seul élève que Lacan a reconnu comme analyste (...) dès 1953* » était-ce une raison pour que qu'il devienne un élève qui « *s'engageait à souscrire à tout ce que le maître devait énoncer par la suite? Quelle serait alors la différence entre l'élève et l'adepte?* »⁽¹⁾Safouan énonce clairement qu'avoir interdit à Leclaire son enseignement « *parce qu'il ne correspondait pas à la pensée du maître était une bétise* ». ⁽²⁾

Chapitres IV et V. « Un amour d'institution ». La passe.

Un autre point de discordance et de difficultés majeures était là, minant le cœur de l'EPF: *la passe*. C'est à la passe que sont largement consacrés ces deux chapitres. Année après année, de 1978 à 1980 M. Safouan revisite les aléas de la vie de l'EPF du fait de cette passe, par laquelle Lacan pensait pouvoir assurer la continuité de la psychanalyse, l'analysant *passant* à l'analyste. Toutes les dimensions du désir de l'analyste, du devenir analyste, de la fin de l'analyse que nous avons vues abordées dans l'ouvrage présenté plus haut, *Le transfert et le désir de l'analyste*, on les retrouve ici, placées dans le cadre historique de leur émergence. Au cours de ces années, c'est la confrontation Pierre Legendre/Lacan qui focalise le propos,

(1) Ibid. p 419

(2) Ibid. p 419.

mais les problèmes vont bien au-delà. Lacan va reconnaître que la passe est un échec et que la psychanalyse, contrairement à ce qu'il croyait, est «intransmissible». Pourtant, l'expérience méritait malgré tout d'être poursuivie. Est arrivé Janvier 1980 et le discours de Lacan sur la dissolution. Il était âgé (79 ans) et de mauvaise santé, selon les rumeurs même «sénile». A ce propos, M. Safouan nous rapporte des séquences très vivantes de souvenirs partagés avec Jacques Lacan: on le sent à la fois très proche de l'homme et très critique vis-à-vis de ceux qui ont laissé se répandre des rumeurs visant à le diminuer. Pourtant, lui-même s'interroge: « *Comment un tel homme a-t-il pu méconnaître à ce point sa part de responsabilité dans les résultats de son enseignement? (...) la réponse qui vient à l'esprit est qu'il avait une fois sans bornes dans les vertus salutaires de sa parole, tant pour la régénération de la psychanalyse que pour l'existence même du psychanalyste* »⁽¹⁾. Les propos les plus « engagés » de M. Safouan arrivent vers la fin du chapitre V, dans de fortes critiques vis-à-vis de Jacques-Alain Miller, avec lequel il n'eut qu'une brève coopération. Volontiers moqueur, quasi sarcastique, le ton de l'écriture se modifie incontestablement dans cette partie du livre. Bien sûr, je laisse libre le lecteur de l'apprécier, mais on peut comprendre que ces échecs, ces ego mis en avant, ces erreurs éthiques qu'a connu l'EFP et la psychanalyse à laquelle M. Safouan a dédié une part si importante de sa vie, il ait eu quelques comptes à régler.

Conclusion

Arrivé au terme de ce volumineux ouvrage, M. Safouan tire les «leçons» qu'il a pu dégager de l'histoire de l'institutionnalisation de la psychanalyse, de son investissement envers de nombreux collègues, de sa reconnaissance à Lacan

(1) Ibid p. 438.

auquel (il y insiste) il doit sa formation et surtout enfin aux patients qui, seuls, (je le dis avec lui) nous « apprennent » la psychanalyse.

La relance par Lacan des questions laissées en suspens par Freud laisse l'avenir ouvert et incertain à la fois. Celle de la formation et du désir de l'analyste en est l'une des plus cruciales. Le principe de Lacan selon lequel « Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » a donné lieu à un malentendu au sens premier du terme. *« Curieusement, cette formule a été quasi universellement entendue au sens de « N'importe qui peut s'autoriser à être analyste ». C'est au point qu'on se demande si tout groupe humain n'est pas frappé de surdité structurelle »* nous dit ici Safouan qui garde à cœur de mettre en évidence le sens profond de cette formule qui est, pour lui, qu'un analyste ne peut se décharger de la responsabilité de ses actes.

Quant à la question posée par la passe, « pourquoi choisir ce métier impossible? », elle peut se signifier au détour d'une conversation, d'un échange spontané. A condition, nous dit bien M. Safouan qui maintient sa position, de renoncer au rêve d'une procédure institutionnelle. Moustapha Safouan, après avoir affirmé son point de vue, nous laisse, libres de refermer son livre sur l'espoir que pour les psychanalystes, dépouillés de leurs prétentions et bien en prise avec les métamorphoses de l'Eros, puisse s'ouvrir « l'intelligence des horizons ».

Résonances

Il ne suffit pas qu'un homme d'esprit –qu'il soit créateur, artiste ou penseur-accomplisse et livre une œuvre. Encore faut-il, pour qu'elle traverse le temps et les changements qui l'accompagnent, qu'elle ait une résonance qui dépasse l'auteur; qu'elle donne lieu à échanges nouveaux, qu'elle stimule voire agite et renouvelle les idées, les connaissances ou bien encore le style et les pratiques communément admises jusque- là.

C'est à cette dimension, la résonance, qui donne à Moustapha Safouan son rayonnement, qu'en lieu d'anthologie nous allons nous attacher dans cette dernière partie de l'hommage que nous tenons à lui rendre, en tant qu'analyste et en tant qu'homme de pensée et de langage au service de l'humain. Ce faisant, nous aurons l'occasion de trouver en chemin, comme autant de retombées lumineuses émises par ses lecteurs, ses admirateurs ou ses adversaires, d'autres facettes de son travail que celles qui ont été exposées jusqu'ici ; dans la mesure où c'est bien le miroitement de sa personne et de son œuvre agissant sur les autres, qui apporte en retour l'ombre portée d'un penseur.

C'est bien évidemment dans le tissu des réseaux psychanalytiques que la présence de Moustapha Safouan est fortement inscrite et que se propage l'onde de son influence; et ceci sous diverses formes: son nom, ses ouvrages sont cités et discutés par les plus éminents de ses collègues, dans leurs propres ouvrages comme dans bien des colloques et Congrès internationaux, en France comme au Moyen-Orient.

Mais c'est aussi dans le monde culturel élargi à un plus grand public qu'on retrouve de tels apports: ses livres ou les conférences qu'il a pu prononcer trouvent leur relais dans les émissions de radio auxquelles il est invité, ainsi que dans les interviews qui lui sont demandées. Désormais, cette diffusion médiatique à laquelle il lui est demandé de participer et qu'il accepte en homme résolument de son temps, assure un large auditoire à M. Safouan qui sait si bien faire part de ses expériences et de ses idées toujours en recherche sur le monde actuel et en éveil quant à l'avenir.

Résonances dans le milieu psychanalytique:

Elles si sont nombreuses qu'on ne saurait ici les citer toutes. Bien des psychanalystes, en occident comme dans le monde arabe, ont tenu à se référer aux textes et à la pensée de Safouan entretenant avec lui - lors de rencontres scientifiques où il était présent ou même *in absentia* grâce aux nombreux ouvrages qu'il a versés dans le monde des idées - des dialogues riches.

- Parmi les références que j'ai retenues, je choisis d'indiquer d'emblée l'une d'elle, récente, quitte à ne pas garder la chronologie respectée jusqu'ici dans les présentations d'ouvrages mais parce qu'elle fait lien avec le chapitre précédent puisqu'il y ait beaucoup question de désir d'analyste, de formation de l'analyste et de la passe. Il s'agit du livre de Robert Samacher *La psychanalyse otage de ses organisations?*⁽¹⁾ publié en 2017. La place accordée à M. Safouan y est particulièrement forte, comme l'indique le nombre impressionnant de fois où son nom apparaît- j'en ai

(1) Robert Samacher : *La psychanalyse, otage de ses organisations ? Du contre-transfert au désir d'analyste*. Ecole freudienne. MJW Édition. 2017

compté 35 – et par les citations prises dans trois de ses ouvrages: *Psychanalyse, Science, Thérapie, Cause* (que nous avons présenté plus haut), *Questions psychanalytiques*, co-écrit par Moustapha Safouan et Christian Hoffmann, publié en 2015 aux éditions Hermann, et un livre de 1983 (paru aux éditions du Seuil), *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*. R. Samacher, psychologue clinicien de formation, a exercé dans le secteur psychiatrique de Maison-Blanche et enseigné à l'Université Paris 7 (Denis Diderot) comme Maître de Conférences. Sa formation analytique est liée à Solange Faladé dont il a été l'élève. Solange Faladé a toujours suivi, voire aidé, J. Lacan dont elle a été l'analysante et l'une des plus fidèles disciples et amie ; lorsque survint la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, en 1983, elle fut la fondatrice de l'Ecole Freudienne qu'elle dirigea jusqu'en 2004, date de sa disparition. R. Samacher est son actuel successeur.

Dans son ouvrage, il se penche sur les questions institutionnelles de la psychanalyse et en éclaire les enjeux qui, on l'a vu déjà avec M. Safouan, impliquent les conceptions du fonctionnement de l'inconscient, la conduite de la cure et sa fin ainsi que la position de l'analyste, le désir d'analyste. La passe est un point crucial auquel R. Samacher veut redonner toute sa valeur. Et au moment où il se lance dans cette foisonnante réflexion, donc dès le tout début du livre, il pose les trois repères essentiels autour desquels elle va s'organiser: J. Lacan, S. Faladé et M. Safouan. « Dans cet ouvrage, je traiterai de ce temps particulier où se manifeste le désir d'analyste et décrirai ses conséquences, après avoir développé un fil historique qui permettra de situer la passe dans l'histoire de la psychanalyse. Je reprendrai ce que Lacan et d'autres analystes qu'il a formés –notamment S. Faladé et M. Safouan- ont pu dire de cette procédure qui s'est imposée structurellement comme un

opérateur institutionnel, dont on attend les effets de surprise d'un sujet à l'autre »⁽¹⁾. Il va s'agir de reprendre, en effet, un fil historique traversant l'évolution de la psychanalyse en tant qu'institution (et là, on retrouve à la fois la figure éminente de M. Safouan, dans l'entourage lacanien, et aussi quelque chose de la composition de *La psychanalyse, science, thérapie, cause*, ouvrage de M. Safouan auquel R. Samacher va se référer abondamment), et plus particulièrement l'historique de la fondation de l'Ecole freudienne et la façon dont la question de la passe y a été spécifiquement traitée.

R. Samacher y insiste: S. Faladé et M. Safouan ont « abordé et développé chacun à leur manière les problématiques institutionnelles »⁽²⁾. Mais, très vite, il nous indique qu'il va être question de désaccords, pas seulement de petites différences: « Le livre de M. Safouan *La psychanalyse, science, thérapie et cause*, ouvre (...) des pistes de réflexion tant historiques qu'épistémologiques que je reprendrai en montrant leur intérêt mais aussi leurs limites ».⁽³⁾

De fait, l'ouvrage de M. Safouan (que le lecteur a pu découvrir ici, dans la partie Sélection d'ouvrages), est très finement suivi par Samacher qui émaille son texte de citations qui en sont extraites. Sur le strict plan « historique », il n'y a pas d'écart entre M. Safouan et R. Samacher: tous deux rapportent les mêmes faits, avec les mêmes points de vue (par exemple, S. Ferenczi est tout particulièrement bien mis par les deux auteurs au rang des agents déclencheurs de changement dans l'orientation de la psychanalyse). On peut même remarquer combien M. Safouan ainsi vu « de côté » par Samacher qui fait office d'observateur, a pu être un membre

(1) R. Samacher : op cit. p. 31

(2) Ibid p. 35

(3) Ibid p. 35

actif dans le cercle lacanien, à la fois fidèlement présent et capable aussi de faire entendre ses points de vue se démarquant de toute doxa. C'est à partir des positions qu'il a prises au cours des réunions et des séances de travail, qu'il a présentée et argumentées, que M. Safouan est vivement discuté par R. Samacher: leur point de divergence, c'est la passe. « Pour étayer son point de vue –que je rediscuterai plus loin- M. Safouan rappelle les circonstances dans lesquelles ont été créées la plupart des organisations de psychanalystes et décrit leurs fonctionnements institutionnels dans leurs articulations théorico-cliniques ; (...) Mais, est-on en droit pour autant de prononcer l'échec définitif de l'institution, comme le fait M. Safouan dans ses derniers ouvrages? ». ⁽¹⁾Ce que R. Samacher reproche à M. Safouan, c'est d'avoir renoncé finalement à cette trouvaille de Lacan qui devait réformer la formation de l'analyste et laisser *passer* le désir d'analyste. Il prend appui, par exemple, sur le dialogue entre M. Safouan et Ch. Hoffmann au cours duquel M. Safouan pouvait dire que « *la formation de l'analyste est en premier lieu l'affaire de l'intéressé, avant d'être celle de l'institution. C'est la seule façon d'avoir un analyste qui fait preuve de sérieux. (...) A moins de trouver une institution sans catégorie, sans hiérarchie et sans aucune autorité à part celle qui revient à un maître en reconnaissance de son travail* ». ⁽²⁾A quoi, Samacher rétorque: « Mais, ne s'agit-il pas d'une nouvelle utopie qui a fonction d'idéal, d'autant que les maîtres qui ont prévalu jusqu'à présent, que ce soit Freud ou Lacan, n'ont pu éviter les situations que M. Safouan dénonce? De plus, ne reconnaitre qu'un seul maître, n'est-ce pas prendre le risque de le mettre en position d'idéal

(1) Op cit. pp48-49

(2) M. Safouan, Ch Hoffmann : *Questions psychanalytiques*. Paris Hermann 2015. Cité par R. Samacher in op cit. page 53.

ou de lui attribuer la place du Père de la Horde primitive? »⁽¹⁾. Samacher, va également voir du côté d'une autre publication de M. Safouan, pour poursuivre son argumentation. C'est dans *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes* qu'il trouve un propos de M. Safouan où celui-ci reconnaissait le dilemme des analystes: « *D'un côté, la psychanalyse semble rebelle à l'institutionnalisation, d'un autre côté, comme le devenir analyste est une affaire qui appelle le concours de plusieurs, sans institutionnalisation il n'y a pas d'analyste, partant, pas de psychanalyse non plus* »⁽²⁾. Dans cette remarque, R. Samacher reconnaît justement la problématique posée par Lacan, qui devait ouvrir sur la passe comme S. Faladé, elle, l'a compris et respecté. A partir de là, on peut suivre les aléas, voire les hésitations de M. Safouan qui entre 1978 et 1983 préconisait la reconduction du dispositif de la passe avec la nomination d'Analyste de l'Ecole (A.E) qui s'ensuit ; qui soulignait également alors l'importance du témoignage et de la liberté d'initiative à laisser aux membres de l'Ecole ; pour qui « *Il n'y a pas de formation de psychanalyste possible avec une institution qui ne laisse pas la parole à qui veut la prendre, pour dire sa naissance à partir de ce qu'il était sans le savoir* » et appelait à la constitution d'un lieu « *où puisse parler le sujet censé être advenu là où c'était* »⁽³⁾. Ces formulations, reprises chez Safouan, semblent convenir à Samacher qui tient, lui aussi, à ce que le savoir ne soit pas accaparé par une institution qui ne reconnaîtrait pas la place du manque et ne permettrait pas la destitution du sujet

(1) R. Samacher. Op cit. p. 53.

(2) M. Safouan : *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983. Page 43. Cité par R. Samacher in op cit p. 53

(3) M. Safouan. *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*. Seuil. 1983. p 90. Cité par R. Samacher : op cit. p 63.

supposé savoir. Mais, la polémique qu'il entretient avec M. Safouan n'en est pas moins abrasée et il y revient: il a bien repéré l'évolution de M. Safouan qui en 2013 dans *La psychanalyse, science, thérapie, cause* argumente pour que la psychanalyse se transmette hors des organisations et d'un champ institutionnel qu'il juge pervertissant. Et, après avoir cité un passage de la page 399 de ce livre, R. Samacher insiste sur l'aspect utopique de la position qu'a prise M. Safouan et le dénonce ainsi: « Faire la passe hors institution afin d'éliminer l'assujettissement que produit le désir institutionnel, n'est-ce pas une utopie qui répond à un *fantasme* dont la non inscription institutionnelle mène à une impasse? »⁽¹⁾.

Passé... Impasse... il y a bien deux camps, peu conciliables bien que connexes, sur lesquels se tiennent résolument les deux analystes: l'un a renoncé à la passe, l'autre l'a maintenue. On les voit là comme deux frères qui issus d'une même filiation, du même enseignement, d'une même formation, n'ont pas le même angle de vue sur les perspectives ouvertes devant eux ; ils ne s'accordent pas. Ils peuvent même nous apparaître comme se traitant mutuellement de « rêveurs », (ce qui est bien le moins, après tout, pour des analystes) ! Le ton ici n'est pas féroce⁽²⁾, mais même s'il est respectueux, on sent bien ce que peuvent être ces querelles qui divisent le monde analytique contemporain, comme -on l'a bien vu dans les chapitres précédents- elles l'ont toujours divisé.

Nous retiendrons, en ce qui concerne M. Safouan, qu'il est de ces analystes qui savent hésiter, ne pas rester sur un point de

(1) R. Samacher : op cit. p. 97.

(2) Dans la Conclusion de son ouvrage, R. Samacher tient à préciser qu'il a « montré les limites de la proposition de M. Safouan en tant qu'elle représente un idéal inatteignable ». Op cit. P. 275

vue fut-il l'émanation d'un enseignement qui garde pour lui sa vigueur.

- Le choix qui vient maintenant est celui de l'article «Sexualité du voile», écrit en 2005 par Mourad Merdaci, psychologue, psychanalyste et également enseignant-chercheur à Constantine, en Algérie.⁽¹⁾Cette fois, c'est *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne* de M. Safouan, qui à plusieurs reprises est cité par l'auteur de l'article. On aura d'autres occasions de montrer combien M. Safouan sait inscrire ses réflexions dans les problématiques sociales du monde qui l'entoure, anticipant même parfois leur acuité (c'est le cas ici), ne restant donc jamais dans le passé des théories et des pratiques analytiques ni confiné dans les conflits intérieurs qui agitent le monde analytique. L'article dont il s'agit ici fait donc référence à un ouvrage qui, bien que datant de 1976, a gardé toute son actualité tant il a été en avance sur son époque. La question de la sexualité féminine est reprise ici par l'auteur de l'article à partir du port du voile que certains pays ou coutumes islamiques ont imposé (et imposent encore) aux femmes. On peut lire dans l'article que « Cette pratique, datée historiquement, se justifie, aux plans social et anthropologique, par des règles de pouvoir et d'assujettissement des femmes. (...) Cette règle de soumission étendue à d'autres schèmes de la vie (...) stigmatise la diversité et suridentifie l'Autre alors chargé de caractéristiques négatives ou hostiles. Cette rationalité de la morale publique et identitaire est encore activée aujourd'hui, qui situe le rapport à la féminité et au corps féminin dans un mode de dénégation, de réjection et de

(1) Mourad Merdaci :*Sexualité du voile. Pouvoirs et clinique sociale du corps*. Sud/Nord 2005/1 (n° 20),p.73-80. Disponible sur le site:<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2005-1-page-73.htm>

voilement symbolique ». C'est là qu'en se référant à l'ouvrage de M. Safouan M. Merdaci nous parle du voile (« Le voile, dans ses diverses déclinaisons, situe un moyen d'écrêtement de la charge érotique et des reliefs morphologiques et transcende l'ambiguïté du corps dans une caractérisation fictive de la féminité, qui confère une médiation aux fantasmes de possession individuels et collectifs ») et de la soumission (« Cette soumission est encore ponctuée par les restrictions culturelles et/ou politiques qui, informées des capacités créatrices et transgressives du corps féminin, lui refusent la possibilité de satisfactions pulsionnelles et prescrivent son infériorité en voilant son corps et ses organes. »).

- C'est ce même ouvrage de M. Safouan, qui a donc servi à l'élaboration de cet article sur le voile et le corps féminin, que l'on retrouve sous la plume d'un autre auteur, Gérard Pommier, dans *Que veut dire « faire » l'amour?*⁽¹⁾. Citons juste à titre d'exemple le passage où, abordant la question du phallus, du genre et de la répartition masculin/féminin, engagée là à partir du fantasme « Un enfant est battu », Gérard Pommier note: « Dans cette scénographie de l' « enfant battu », le « père » n'est pas davantage le propriétaire du phallus que les hommes puisque, au contraire, il le donne. Le phallus donné par le père s'offre pour les deux genres dont le choix se décide à cet instant » et G. Pommier nous rappelle alors que M. Safouan a lui-même écrit que « *A aucun moment Freud n'a parlé d'une croyance à un seul organe qui serait l'organe masculin, il a parlé d'une croyance au Phallus qui, précise-t-il, n'est pas le pénis.*⁽²⁾ ».

(1) Gérard Pommier : *Que veut dire « faire » l'amour ?* Flammarion. Champs Essais. 2013.

(2) M. Safouan : *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne.* Seuil. 1976. P. 58

- C'est la voie associative qui nous amène au troisième choix qui va nous permettre de rester un moment encore dans le registre du féminin et de la différence des sexes. Il s'agit d'une rencontre dialoguée, qui a donné lieu à un texte publié que le lecteur pourra facilement se procurer, entre Sylvain Frérot⁽¹⁾ et M. Safouan à propos de son livre *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*⁽²⁾.

Fondé sur le Séminaire *Encore*, de Lacan, l'ouvrage auquel S. Frérot fait référence donne lieu aux développements conceptuels personnels de M. Safouan sur la jouissance et la jouissance féminine tout particulièrement. Après avoir répondu sur un ton relativement « docte » à son interlocuteur, M. Safouan va peu à peu trouver une liberté d'expression qui donne une idée non seulement de la plasticité et du caractère chaleureux de son contact avec des collègues, mais aussi de son aisance devant l'acceptation des limites du supposé « savoir ». Ainsi, au début de l'entretien, à la question de S. Frérot sur l'articulation entre cet ouvrage et l'autre, plus ancien, *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne* (1976), M. Safouan répond en remettant en perspective son dernier livre avec la théorie psychanalytique de la sexualité et précise que la théorie du développement de la libido, par « stades » successifs ne résiste absolument pas à l'examen, que le passage de la libido narcissique à la libido d'objet, où l'Autre est synthétisé comme tel, reste tout de même bien mystérieux. Un peu plus tard, c'est au désir, le Wunsch de Freud, qu'il revient pour le dégager absolument de la biologie.

-
- (1) Sylvain Frérot: «Rencontre avec Moustapha Safouan, à propos de son livre *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*». *Analyse Freudienne Presse*. Vol 17 n°1 2010. Pp 139-156.
 - (2) M. Safouan: *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*. Paris. Odile Jacob. 2009

Cet entretien est particulièrement riche, M. Safouan se saisissant de tout ce que peuvent amener les incisives, souvent extrêmement brèves, de S. Frérot pour marquer de façon très assurée sa propre façon de voir les choses, sans jamais perdre le fil de sa pensée: Par exemple, à propos du personnage qu'est le père et de la métaphore paternelle, il affirme dans un style très direct, presque familier:

- M.S: *« Je suis sans réserve dans mon admiration pour la théorie de la métaphore paternelle de Lacan, c'est l'un de ses plus belles conquêtes. C'est-à-dire que la métaphore, ce n'est pas à cause de la signification de la ressemblance, « la fille est belle comme la lune, alors je dis c'est une lune », c'est une connerie, mais c'est la métaphore, un signifiant à la place d'un autre d'une façon qui parfois est créatrice d'un nouveau sens. C'est là qu'il y a cette figure que j'ai présentée comme une image phallique mais non réductible, cette image-là aura une autre fonction, elle sera le signifiant du désir de l'Autre, c'est-à-dire la mère. Ce n'est pas la même chose de parler de l'organe, le signifiant n'est pas l'organe. Il n'est pas sûr, il n'est pas toujours le cas, que la mère désire toujours le père, mais c'est un signifiant du désir de la mère et, du même coup, c'est un signifiant de l'être du sujet, puisque le désir est le désir de l'Autre dans les deux sens, dont le sens: désirer être ce que l'autre veut ; donc, c'est un signifiant, comme dit Lacan, du vécu de l'enfant. »*

- S. F: *«Celui qui permet de distinguer tendresse et sensualité. »*

- M.S: *«Oui, vous pouvez en tirer beaucoup de choses. Mais, pour rester dans le fil immédiat de ce qui vient d'être dit, vous constatez qu'avec cette interprétation du désir »*. Et, la pensée suit son cours de manière fluide, enchaînant les idées les unes aux autres, alternant quelques dérivations en denses

parenthèses, et des propositions brèves et bien cernées. Voici une autre séquence de cette interview :

- **S.F.** : «Vous dites dans votre livre que le sujet a à faire un choix de désir, mais est-il possible de choisir? Qu'entendez-vous par là? »

- **M.S.** : *«Il ne s'agit pas de choisir, on n'est pas libre de choisir le désir, il s'agit de choisir entre le désir hétérosexuel ou homosexuel ; c'est différent. Ce fait même que le sujet ait liberté de choisir entre désir se conforme à son sexe ou non conforme, ça montre déjà que ce désir est une entité qui ne reçoit pas sa détermination biologique. »*

- **S.F.** : «Comment analysez-vous l'effacement de la phase phallique par les élèves de Freud? »

- **M.S.** : *«Parce que c'est énorme ce qui a eu lieu à partir de Saussure. Avant lui, on était les enfants de la nature, depuis Saussure, depuis que la réflexion sur le langage et l'apport de Lacan s'insèrent dans toute cette réflexion, nous sommes les enfants du langage et non de la nature, il y a une transformation culturelle qui se manifeste en ceci que ce n'est plus la biologie qui était la science pilote, mais la linguistique de Saussure. ».*

Une certaine assertivité s'insinue dans le ton de la voix que l'on croit entendre, tant le dialogue est vivement restitué ! « Moi, je peux vous jurer que... » ou « Le père de la première identification, c'est si vous voulez l'Idéal du père dans la mesure où pour un instant il paraît réalisé ; mais, je dirais que la fonction du père réel, c'est de se montrer comme un homme en chair et en os, c'est à dire qui n'est pas la réalisation de cet idéal du père, cela ne l'empêche pas d'être un homme qui baise, pour parler carrément, et c'est même sa condition, son état de père qui baise. Autrement, c'est un fou ou un mégalomaniaque. ».

Après être passé par la question de la loi du nom (qui seule fait

tiers pour assurer la prohibition de l'inceste), l'entretien s'oriente sur les formules de la sexuation telles que Lacan les a définies. Si je cite cette dernière portion de l'entrevue, c'est parce qu'elle nous livre un matériel « pris sur le vif » qui nous révèle non seulement la qualité idéative, mais aussi la souplesse et la liberté de la pensée de M. Safouan :

- **S.F.** : « Est-ce qu'elles permettent selon vous de problématiser des questions qui étaient restées en suspens par Freud quand il parlait du continent noir à propos du féminin? »

- **M.S.** : « Vous vous référez à la question de la jouissance supplémentaire. C'est vrai que je suis plus réservé que Lacan sur cette question, mais il ne faut pas tomber dans la simplification qui fait que toute différence se réduit à la différence entre le vrai et le faux. De toute façon, la solidité logique de Lacan ne le cède pas à sa puissance créatrice, sa créativité, dans le domaine des concepts, ce qui n'est pas peu dire, ça me retient de dire que ce que Lacan dit comme ça, c'est faux, la question n'est pas là. Je ne dis pas que la jouissance supplémentaire n'existe pas, je n'en sais rien. Je dis que dans les limites de la théorie psychanalytique et de ce que je vois comme observation, je ne vois que la jouissance phallique⁽¹⁾, parce que ou bien la jouissance est une notion sexuelle, ou bien ce n'est pas une question sexuelle. S'il s'agit de la jouissance sexuelle, toute la sexualité de bout en bout s'introduit à partir de la mise en branle du seigneur phallus dont on vient de parler longuement, et même les objets prégénitaux comme le sein, les fèces, se sexualisent dans les effets rétroactifs de la mise en jeu du phallus. ». J'ai souligné les passages où surgit la spontanéité de M. Safouan ; et sa mise en paroles, avec les caractéristiques du vocabulaire qu'il

(1) C'est moi qui souligne.

emploi, nous indique bien le degré d'implication avec lequel il tient son discours. Il va jusqu'à dire un peu plus tard: « *Donc, je ne vois pas pourquoi j'admettrais cette jouissance supplémentaire à moins qu'on m'en dise plus* ». Puis, S. Frérot l'interrogeant sur la jouissance a-phallique, il nous livre un élément particulièrement original et personnel de « sa » théorie sexuelle: « *S'il y a une jouissance a-phallique, j'admettrai que ce soit une jouissance, en pensant toujours à Aristote, comme celle que Dante trouve dans l'ensemble de ses capacités créatives comme telles. Là aussi, j'ai mes réserves, d'ailleurs, je ne dis pas que la jouissance supplémentaire chez la femme n'existe pas, mais je dis que ce que moi je sais pour sûr, c'est que sa jouissance est plus tranquille, la menace de castration n'est pas aussi serrée sur son corps comme elle l'est sur le corps de l'homme* ». Un développement s'ensuit au cours duquel M. Safouan, se montrant spécialement confiant dans ses observations cliniques et pas seulement dans ses repères théoriques, fait part de ses vues sur les positions masculines vis-à-vis du désir, qu'il différencie de celles des femmes: « *Je me réfère surtout à la facilité avec laquelle les femmes saisissent le désir alors qu'un homme peut rester tout à fait sourd (...) c'est une position parfaitement masculine, un certain aveuglement sur le désir. Ce qui fait d'ailleurs que la plupart des femmes analystes, son plus débrouillardes que les hommes. Mais, quand je dis qu'elle a une jouissance plus tranquille, c'est un ordre de chose que l'observation confirme. Dans la mesure où pour moi la jouissance renvoie à la sexualité, au jeu complexe de la castration, tout ce que je peux dire comme différence possible entre l'homme et la femme relativement à la jouissance, c'est qu'elle l'a plus tranquille. Mais, ça n'implique pas que je me prononce sur l'existence ou la non-existence d'une jouissance qui serait supplémentaire,*

j'en reste là ». On ne peut qu'être frappé (je préférerais même dire: touché) par la tournure toute personnelle qui vient façonner la parole de l'homme interviewé: il dit simplement ce qu'il pense, ce qu'il a cru comprendre à fréquenter ses patients, à observer autour de lui. S. Frérot, qui revient ensuite sur un point plus général et presque théorique, ne va pas parvenir à détourner M. Safouan de la voie libre et un peu confidentielle qu'il s'est plu à emprunter:

- **S.F:** « Peut-on parler, en particulier avec ce concept de jouissance, d'une doctrine lacanienne de la sexualité féminine? »

- **M. Safouan:** « *Ecoutez, je ne suis pas un spécialiste de la pensée de Lacan. Je n'ai jamais prétendu que je connaissais la pensée de Lacan, pas plus que de quiconque ; ça ne m'intéresse pas d'ailleurs, même pas la mienne, j'allais dire. Moi, vis-à-vis de Lacan, j'ai toujours essayé d'apprendre de lui des choses qui m'aident à mieux travailler, à mieux me débrouiller dans ce que je fais, c'est tout. J'ai appris de lui la chose principale qui est de nous dépandre, de nous détromper, de nous faire revenir sur les préjugés biologiques.* ».

Après ces paroles qui ont le mérite d'être claires et qui nous montrent combien peut être sincère M. Safouan lorsqu'il s'adresse directement à l'un de ses lecteurs et collègue analyste, nous allons le retrouver dans un autre dialogue au ton tout aussi personnel:

-Celui d'un dialogue avec Gérard D. Khoury⁽¹⁾, le 12 Juin 2008 à Aix-en-Provence, autour du livre *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre? Politique de l'écriture et terrorisme religieux*. Gérard D. Khoury a été une éminente figure franco-

(1) Moustapha Safouan, Gérard D. Khoury : « Pourquoi le monde arabe n'est pas libre ? ». *La pensée de midi*. Actes sud. 2008/4 (N°26) ; p. 36-53.

libanaise. Né en 1938, il mourut le 9 Novembre 2017 après avoir mené une carrière remarquable de journaliste, historien et écrivain-essayiste qui a fait de lui un homme réputé. Le ton de leur entretien est à la fois très respectueux et amical. Les deux hommes se connaissent et chacun a pris la mesure de la valeur de l'autre. Nous ne nous attarderons pas sur leurs premiers échanges puisqu'ils portent sur des éléments biographiques de la vie de M. Safouan que nous avons déjà évoqués dans d'autres pages. Pourtant, il faut dire que le choix de cette entrée en matière de la part de G.D Houry, a suivi celui de M. Safouan lui-même lors de la rédaction de son ouvrage: en effet, on y voit combien les différentes composantes de l'arrière-plan familial, éducatif, social et politique engagent dans le livre leur mise en perspective avec le présent et éclairent ce qui constitue son interrogation centrale. De fait, la comparaison entre l'avant et l'après tel ou tel évènement socio-politique est sans cesse présente, au cours de cet entretien (avant la dictature de Nasser/après Nasser ; avant l'islamisme de Sadate/après Sadate ; avant le voile imposé/après le voile imposé etc...). Grâce à cet entretien, qui a le mérite de « déborder » le livre en donnant à son auteur l'occasion d'en expliquer les racines profondes, nous avons une vue directe sur une part essentielle de M. Safouan: son humaine part d'homme inscrit dans une société en évolution ; d'homme qui s'informe, pense à l'avenir et à ses incertitudes ; d'homme qui s'inquiète, s'indigne ; d'homme qui, portant son bagage de connaissances et de références plus que de croyances, parcourt infatigablement le temps et l'espace social. Pas de tour d'ivoire pour lui, comme on croit trop souvent que c'est là que préfèrent se réfugier écrivains et psychanalystes. Pas de masque non plus: M. Safouan donne son opinion, « se » déclare et il le fait en révélant aussi les hésitations qu'il a pu connaître, les nuances qu'il leur a données. Ainsi, à propos de la dictature de Nasser qui a marqué le retour au pharaonisme en Egypte: « *Non, non,*

je n'ai jamais été favorable à Nasser. Disons que j'ai pu supporter le séjour dans le pays sous son règne pendant les cinq ans où j'étais coincé là-bas, parce qu'au moins il y avait quelque chose d'acceptable dans sa politique étrangère » ; de même, à propos du rôle joué par Nasser lors de la Conférence de Bandung⁽¹⁾, c'est en relevant la remarque de Gérard D. Khoury sur le fait que M. Safouan semble « l'avoir abordé avec sympathie », qu'il tient à préciser: « *Sympathie, oui, mais c'est tout. Car, j'ai vu que du jour au lendemain on a renvoyé soixante professeurs, que l'université était entourée par des tanks... J'ai vu qu'un officier dans l'armée ou qu'un lieutenant quelconque était devenu ministre dans l'Education nationale ; j'ai vu le recteur de l'université courir devant lui pour lui ouvrir la porte de sa voiture... (...) c'était le ridicule sans pudeur...* ». G. D. Khoury le dit très bien: l'espoir d'un nationalisme arabe « a été très vite oblitéré par le régime policier des moukhabarats » ; puis poursuivant leur dialogue, fait à M. Safouan cette autre remarque « Cela s'est transformé en pouvoir autoritaire et policier et c'est peut-être là aussi l'une de votre réflexion sur le monde arabo-musulman dans votre livre », avant de lui poser une très judicieuse question sur son possible écartèlement entre son insertion réussie en Europe et ses origines, sa famille en Egypte, ses voyages au pays natal: « Comment avez-vous vécu ces dédoublements? Je ne parle pas d'exil, je pense que vous étiez à l'aise partout. » Sans doute, en effet, M. Safouan a eu des capacités d'adaptation et une plasticité psychique vivante, qui lui ont permis de mettre aussi de son énergie dans une réflexion politique, afin de rester avant tout un homme « libre » et intègre. L'Egypte qu'il avait quittée

(1) Cette Conférence eut lieu à Bandung, sur l'île de Java, réunissant du 18 au 24 Avril 1955 Nasser, Nehru, Soekarno et Zou Enlai. Elle marqua l'entrée sur la scène internationale de l'existence de pays décolonisés du tiers-monde, répartis en « alignés » (aux Etats-Unis ou à l'URSS) ou « non-alignés ».

avait été un pays ouvert sur le monde (souvenons-nous de ce que sa biographie nous a appris là-dessus) « où les gens étaient politisés, polarisés autour de la cause nationale, donc un pays qui luttait pour son indépendance. Venir en Europe était dans le prolongement de tout cela. Ce qui a créé le conflit, c'était l'installation de la dictature de Nasser et puis l'islamisme avec Sadate. La religion était la deuxième étape. » C'est de la dégradation politique et sociale, des reculades successives de la politique du monde arabe qu'il est question ici, mais il n'y a pas trace d'une schizophrénie personnelle. D'autre part, à propos du conflit israélo-palestinien, M. Safouan fait là encore la part des choses: « Comme j'étais en Europe, j'avais commencé à toucher à la réalité de la Shoah, de l'Holocauste ; j'avais rencontré des camarades qui eux-mêmes avaient été pris et mis dans des camps, ce que je ne pouvais pas mettre en doute. C'était une découverte ; personne dans le monde arabe ne pouvait avoir la moindre idée de cela et dans la mesure où on pouvait en avoir une idée, la réponse était « Qu'est-ce que nous avons à faire avec tout ça? Nous n'y sommes pour rien ». Cela d'un côté. Ce qui fait que moi-même j'étais pour la division en 1948. Je trouvais, de l'autre côté, que la réaction guerrière des pays arabes était mal venue, stupide, parce qu'une fois qu'un Etat est reconnu par tous les Etats de la terre, surtout par des pays comme la Russie et l'Amérique, cela n'avait aucun sens de déclarer la guerre à cet Etat. Autant la déclarer à la terre entière. » C'est après ces échanges autour des points de vue politiques que les deux interlocuteurs abordent ce que fut la genèse du livre *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre...* Nous apprenons qu'elle fut une longue gestation, débutée dès 1967 et nourrie peu à peu par les observations sur l'évolution des conditions de la vie que M. Safouan pouvaient faire au cours de ses nombreux voyages. Il se prit à être de plus en plus impliqué et motivé - au point de publier des articles dans des revues et des journaux- pour les

dénoncer. Et, ce fut le moment où, trouvant dans le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie un écho à ces préoccupations, il en réalisa la traduction en arabe. Quant au livre lui-même il se constitua au fil du temps à partir de différents essais, en 1980, 1991 et 1998 ; il eut trois formes, arabe d'abord, anglaise traduite de l'arabe ensuite et enfin française, traduite de l'anglais avec une adjonction due à François Wahl⁽¹⁾ qui pensa que M. Safouan se devait d'écrire sur le rapport entre politique de l'écriture et terrorisme religieux. Nous y reviendrons, mais il est nécessaire de dire que par la mise en présence de ces deux penseurs, on parvient à saisir l'essence de l'ouvrage. G. Khoury pose sans ambages la question de la thèse principale: « Est-ce la disjonction entre la langue classique – utilisée par le pouvoir ou pour soutenir le pouvoir – et les langues populaires, les dialectes, les langues vernaculaires, ce qui correspond à la langue du peuple? Est-ce le jeu de la politique de l'écriture à travers l'utilisation différenciée des langues...? ». La réponse ne tarde pas: « *La thèse de mon livre est de montrer la continuité dans l'histoire politique du Moyen-Orient* ». Pas de schize, là non plus, pas de coupure: l'Un règne alors, comme le fait remarquer G.D Khoury... « *Ce que je veux montrer, c'est que rien n'a changé* ». Pas de schize, et pas non plus de l'Un magnifié et totalitaire, mais des liens: « *Ce que je veux montrer, c'est d'une part l'idée de continuité sur le plan politique, et d'autre part que ma position correspond aux liens entre le monde du pouvoir politique et une politique dans le domaine de l'écriture.(...) Le livre peut se résumer à ces deux thèses. Il y a d'abord la continuité de pouvoir despotique, et ensuite les liens de ce pouvoir despotique avec un certaine politique de l'écriture* ». Ce que M. Safouan nous montre c'est que si

(1) François Wahl (1925-2011) : Philosophe, structuraliste, logicien il fut l'éditeur de Paul Ricoeur, Roland Barthes, Jacques Lacan, Françoise Dolto, Italo Calvino, Philippe Sollers, Alain Badiou.

l'écriture est devenue chose publique, pour autant « la langue grammaticale » (comme la désignait Dante, auquel il se réfère) n'est toujours pas la langue du peuple. Il déplore que l'écrivain, à cause de cela, reste isolé, séparé du peuple qui tout simplement... ne le lit pas ! Mais plus encore, M. Safouan dénonce ce que cette séparation a comme effet: confisquer au peuple tout travail de la pensée. Or, il milite pour que le peuple se respecte, gagne en respect pour lui-même: « *Ce que je préconise- confie-t-il à G.D Khoury- ne va pas plus loin que de permettre à la langue vulgaire d'être enseignée dans sa grammaire et sa littérature dans les écoles, à côté de l'autre, pur qu'au moins les gens gagnent un peu de respect pour eux-mêmes et pour leur langue* ». C'est ce qui donne du sens à sa traduction d'*Othello* en arabe vulgaire. Langue et politique sont liés: si le pouvoir de l'Un n'a pas été, ou très peu, contesté aussi bien au Maghreb qu'au Machrek, la lettre du Coran n'a pas été contestée non plus. M. Safouan au cours de cette interview se montre très sévère pour les Arabes: il les juge durement, pour avoir perdu l'avance scientifique et philosophique des temps anciens (il citera le grand poète syrien du 1^{er} Siècle Al-Maari, le philosophe médecin du XII^{ème} siècle Averroès,) et leur voit un avenir sombre, n'ayant plus d'autre poids que celui du faible que les pays occidentaux « s'arrangent à » toujours faire couler. C'est dans la dernière phase, et de l'entretien et du livre, que se déploie la question de « La politique de l'écriture et du terrorisme religieux ». L'assassinat de Sadate a marqué l'entrée dans le terrorisme des Frères musulmans, jusque-là incarcérés dans les prisons de Nasser. Pour M. Safouan, qui se réfère à la géographie et pas d'abord à la religion, le modèle de l'Etat pour les Arabes n'est pas le modèle à la grecque, c'est à dire celui d'un peuple qui vit dans des îles ; c'est un modèle sassanide avant tout et pas un état fondé sur le Coran: « *L'Etat islamique n'a aucune assise ni*

dans le Coran, ni dans le Hadith⁽¹⁾. » Or, « C'est sûr et certain que l'islam, en lui-même, n'a rien qui interdise le progrès. », mais il dénonce le fait que plusieurs pays arabes et les américains se sont servis politiquement de l'islam comme force réactionnaire. » Et pour M. Safouan, il n'est pas question de fonder un ordre quel qu'il soit (on l'a vu lorsqu'on a suivi son parcours dans le monde psychanalytique) sur la croyance. Au cours de cet entretien si riche il précise: « Je n'ai rien contre les croyances. Mais, j'estime qu'il est possible de vivre sans croyance, en tout cas au niveau politique. Je suis sans croyance, mais il y a une différence entre croire et soutenir un argument, c'est-à-dire que quand je dis « A » je ne peux pas dire n'importe quoi après (...) Je cherche à être cohérent ».

Quittons M. Safouan sur cette parole pour retrouver la répercussion du même ouvrage, *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre. Politique de l'écriture et terrorisme religieux*, sur la réflexion d'une psychanalyste, historienne de la psychanalyse et auteure de nombreux ouvrages psychanalytiques: Henriette Michaux.

- Henriette Michaud, en 2009, a fait une présentation de cet ouvrage de M. Safouan dans un numéro de la collection *Che vuoi?* que dirige Alain Vanier⁽²⁾.

L'approche qu'elle nous propose est originale et mérite qu'on lui fasse place ici car elle s'est orientée autour de l'intérêt pour le travail de traducteur que l'on ne met pas si souvent en évidence alors que cela fait partie de ce qui assure à M. Safouan une part de son rayonnement: c'est en effet par la traduction que la parole se fait partageable; par-delà les barrières du temps, de l'espace et des langues, traduire sert le

(1) Communication orale du prophète de l'islam Mahomet.

(2) Henriette Michaux: Moustapha Safouan, *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre. Politique de l'écriture et terrorisme religieux*. Paris, Denoël, Collection Médiations. Série « L'espace analytique », dirigée par Alain Vanier, 2008, « Che vuoi ? 2009/1. (N°31), p. 197-204.

mouvement de la transmission indispensable à toute évolution de la pensée.

-Autre exemple d'écho de la parole de M. Safouan dans la littérature analytique: celui d'un article du psychanalyste Patrick de Neuter dans les Cahiers de Psychologie Clinique. 2012/1: « Une difficulté spécifique au cours d'une cure d'hystérique: la nécessité de l'insatisfaction ». Une référence à *Etude sur l'Œdipe* (M. Safouan. Paris. Seuil. 1974. pp 183-205) donne lieu à une longue citation de la pensée de M. Safouan à propos d'une situation clinique sur laquelle bute un analyste qui ne fonctionne qu'avec le concept d'envie du pénis chez l'hystérique: rare exemple vraiment clinique qui illustre le parti pris par M. Safouan de refuser ce type de position analytique.

- C'est aussi au sein de l'Espace Analytique⁽¹⁾ que M. Safouan est de nombreuses fois invité à dialoguer avec ses pairs, parfois lors de Colloques, parfois au cours d'entretiens donnant lieu à publication. La liste de ces interventions est longue. Citons, par exemple:

- Entretien avec Ch. Hoffmann et Alain Vanier: 2010. Publié dans *Figures de la psychanalyse*.

- Entretien avec Christian Hofmann à propos de *Regard sur la civilisation oedipienne. Désir et finitude*. (2016).

Après ces échos parvenus de la publication d'entretiens avec telle ou telle figure psychanalytique et scientifique, mettons-nous à l'écoute des résonances médiatiques de M. Safouan et de son œuvre: celles que l'on trouve sur les réseaux sociaux, internet, et sur les ondes radiophoniques:

Résonances médiatiques:

- France Culture: Emission « A voix nue ». Interview par Philippe Petit. Semaine du 12 au 16 Novembre 2012.

(1) Association psychanalytique fondée en 1994 Par Maud Mannoni.

- France Culture: Cultures d’Islam. L’aliénation du Monde arabe. (49 Minutes) 21 Septembre 2008.
- France Culture: La Série Documentaire (Pascale Kervran) propose des documents à base de témoignages. La référence ici est celle de la LSD de Sehan Boutata, réalisée par Alexandra Longuet. Diffusée les 6, 7, 8 et 9 Mars 2017 (entre 17h et 18h), elle fut consacrée à la psychanalyse dans différents pays du Moyen-Orient: Iran, Liban, Algérie, de façon à mettre *l’Islam sur le divan* avant de revenir à Paris sur « Le besoin de croire ». M. Safouan y donna sa participation exceptionnelle lors de l’enregistrement de 7 Mars. Les autres participants étaient des analystes réputés, au Liban et à l’échelle internationale. Il intervint (ce qui est particulièrement intéressant car on a tendance à ne pas suffisamment donner son importance à cette part du travail de M. Safouan pour la diffusion des idées) en tant que traducteur de *l’Interprétation des rêves*.
- Journal en ligne du Club-Médiapart: *En attendant Nadeau*. Grand Entretien avec Moustapha Safouan. Michel Plon et Thiphaine Samoyault. 9 Mars 2017.
- Enfin, on ne saurait passer sous silence la contribution de M. Safouan à la formation des étudiants et des chercheurs. La diffusion de ses ouvrages est une force durable imprimée dans bien des enseignements et rencontres universitaires, anglophones, francophones, arabophones. Voici quelques exemples de Séminaires ⁽¹⁾ où le nom de Safouan et sa pensée ont résonné:
 - Le transfert et le contre-transfert dans la cure. Septembre 2017. Université libanaise. Beyrouth
 - Le Père symbolique entre l’interdit et la transformation. 2 Mai 2018. Université libanaise. Beyrouth

(1) Je remercie le Dr Aline Husseini, psychanalyste et professeur de l’Université libanaise de m’avoir communiqué ces informations.

Bibliographie et Répertoire Général de l'Œuvre

M. Safouan, Auteur:

- Moustapha Safouan: *Qu'est-ce que le structuralisme?* Le Structuralisme en psychanalyse; [préface par François Wahl]. Paris. Ed du Seuil. 1973
- Moustapha Safouan: *Études sur l'Edipe ; Introduction à une théorie du sujet.* Paris. Éditions du Seuil .1974
- Moustapha Safouan: *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne.* Paris. Éd. du Seuil. 1976
- Moustapha Safouan: *L'Échec du principe du plaisir / M. Safouan.* Paris. Ed du Seuil.1979
- Moustapha Safouan: *L'inconscient et son scribe* Paris: Éditions du Seuil.1982
- Moustapha Safouan: *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes.* Paris. Ed du Seuil.1983
- Moustapha Safouan: *Le transfert et le désir de l'analyste.* Paris. Éd. du Seuil. 1988
- Moustapha Safouan: *La parole ou la mort: comment une société humaine est-elle possible?* Paris: Éd. du Seuil. 1993
- Moustapha Safouan, Philippe Julien, Christian Hoffmann: *Malaise dans la psychanalyse: le tiers dans l'institution et l'analyse de contrôle.* Strasbourg. Arcanes. 1995
- Moustapha Safouan: *Lacanian 1, 1953-1963: les séminaires de Jacques Lacan.* Paris. Fayard. 2001
- Moustapha Safouan: *Dix conférences de psychanalyse.* Paris. Fayard. 2001
- Moustapha Safouan: *Why are the Arabs not free?: the politics of writing.* Boston, Mass. Blackwell Publishing , 2007
- *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre: politique de l'écriture et terrorisme religieux;* traduit de l'anglais par Catherine et Alain Vanier. Paris. Denoël. 2008

- الكلام أو الموت: اللغة بما هي نظام اجتماعي: دراسة تحليلية نفسية / مصطفى صفوان ؛ ترجمة مصطفى حجازي / بيروت 2008 ،
- Moustapha Safouan: *Le langage ordinaire et la différence sexuelle* Paris. Odile Jacob. 2009
- Moustapha Safouan: *La parole ou la mort: essai sur la division du sujet*. Nouvelle édition revue / Paris. Ed du Seuil. 2010
- لماذا العرب ليسوا أحرارا؟! / مصطفى صفوان ؛ ترجمة مصطفى حجازي / بيروت: دار الساقى 2012 ،
- Moustapha Safouan: *Du social hors la loi: l'anthropologie analytique de Christian Geffray*. dirigé par Yann Guillaud et Frédéric Létang. Montpellier: IRD Éditions. 2013
- Moustapha Safouan, Jean Clavreul, Michèle Montrelay: *Chemins traversiers* [1]. Préface de Jacques Sédad. Paris. Éd. Des Crépuscules. 2014
- Moustapha Safouan, Christian Hoffmann: *Questions psychanalytiques*. Paris. Hermann. 2015
- Moustapha Safouan: *Regard sur la civilisation œdipienne: désir et finitude*. Paris. Hermann. 2015
- Moustapha Safouan: *Le transfert et le désir de l'analyste*. Paris. Ed du Seuil (ReLIRE). 2016
- Moustapha Safouan: *La psychanalyse: science, thérapie et cause*. Paris. Gallimard. 2017
- Moustapha Safouan: *Le puits de la vérité: la psychanalyse et la science*. Paris. Hermann. 2017
- Moustapha Safouan: *La civilisation post-œdipienne*. Paris. Hermann. 2018

M. Safouan, Préfacier:

Préfaces de M. Safouan pour les ouvrages de:

- Naguib Mahfouz / Omar Saghi: *Figures de l'engagement: le militant*. Paris. L' Harmattan. 2003
- Claudine Normand: *Petite grammaire du quotidien: paradoxe de la langue ordinaire*. Paris. Hermann. 2010
- Jean Clavreul: *La formation des psychanalystes*. Préface de Moustapha Safouan. Paris. Hermann. 2010.
- Jean Clavreul, Claude Dumézil, Adnan Houballah et al: *Travailler*

avec Lacan. Paris. Aubier. 2008. Présenté par Alain Didier-Weill et Moustapha Safouan.

M. Safouan, interviewé sur les médias:

- *Quartier Lacan* [Images animées] / Emil Weiss, réal, aut. ; Alain Didier-Weill, Florence Gravas, aut. ; Serge Leclair, Moustapha Safouan, Claude Dumézil... [et al.], participants. [Paris]: Bibliothèque publique d'information [éd.], [2007]
- France Culture: Cultures d'Islam. L'aliénation du Monde arabe. (49 Minutes) 21 Septembre 2008.
- France Culture: A voix nue. Entretiens quotidiens avec Philippe Petit. Semaine du 12 au 16 Novembre 2012.
- France Culture: La Série Documentaire. (Perrine Kervran) Série documentaire de Schan Boutata réalisée par Alexandra Longuet. Emission du 7 Mars 2017 (17h-18h), avec la participation de Moustapha Safouan, Reina Sakis, Chawki Azoni Marie-Thérèse Badawi, Mouzaya Osseira-Haballah et Amria.
- Journal en ligne du Club-Médiapart: Grand Entretien avec Moustapha Safouan par Michel Plon et Thiphaine Samoyault. *En attendant Nadeau*. 9 Mars 2017.

M. Safouan, Directeur de publication:

- *Notre malaise*: réalisé sous la direction de Michel Fennetaux et Moustapha Safouan, et avec le concours d'Andrée Tabouret-Keller. Paris. Césure.1993
- *Lacanian 2, 1964-1979*: Les séminaires de Jacques Lacan. Sous la direction de Moustapha Safouan ; avec Roland Chemama, Christian Hoffmann, Alain Lemosof et Bernard Vandermersch. Paris. Fayard. 2005.

M. Safouan, Traducteur:

M. Safouan a traduit en arabe égyptien:

- S. Freud: *L'Interprétation des rêves*. (Tafsir al-Ahlam). Editions Dar Al-Maaref. Le Caire. 1959
- Etienne de la Boétie: *Discours de la servitude volontaire*. (Al-U'boudyya al-Mokhtara). Editions Dar Al-Ahali. Le Caire. 1990.
- William Shakespeare: *Othello* (Masrahiyat 'Utayl). Editions de la Librairie Anglo-américaine. Le Caire. 1998.